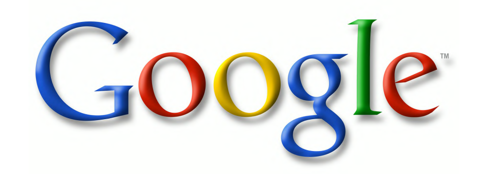
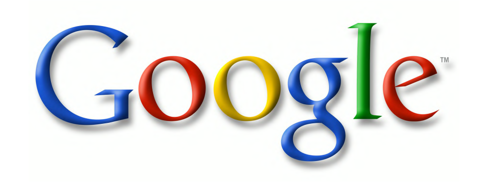
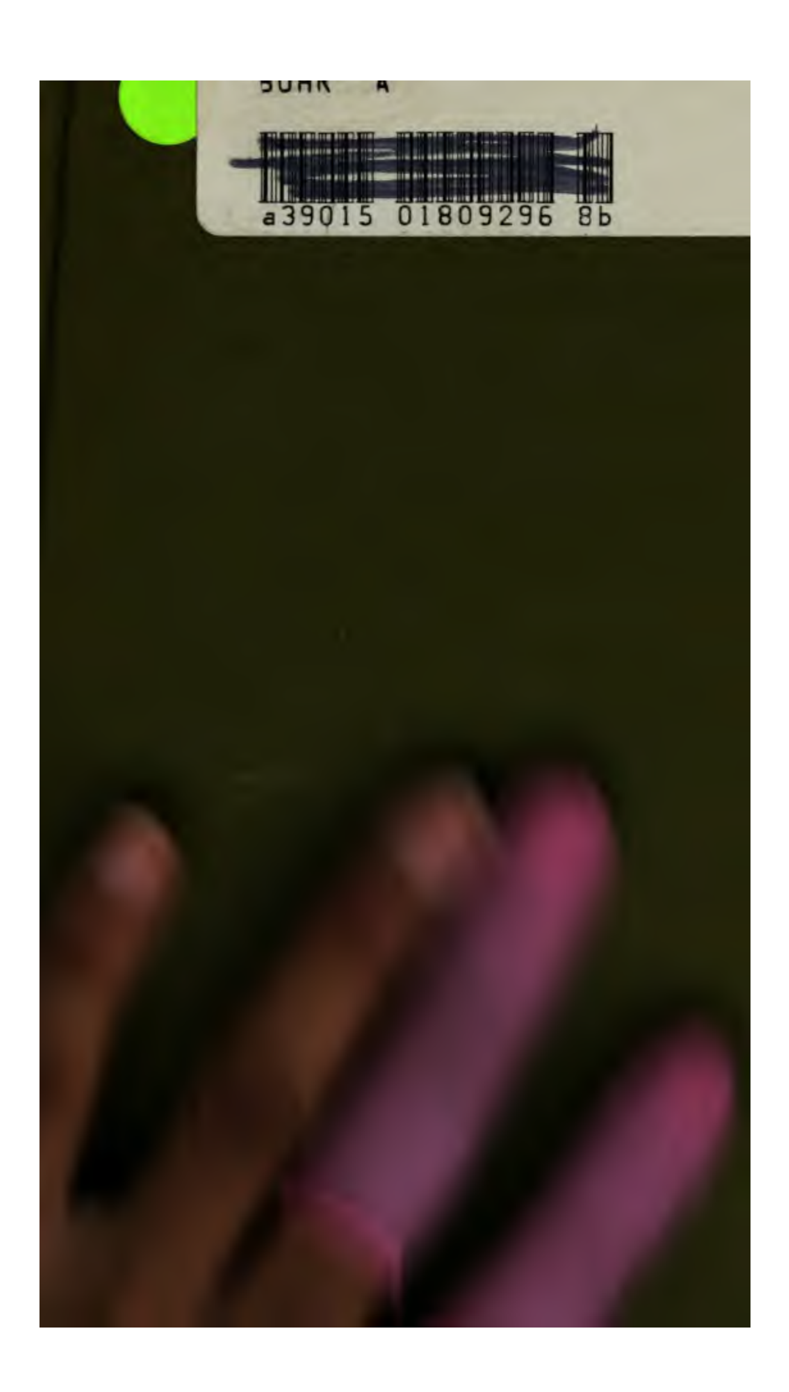





a39015 01809296 8b


SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud

L'ASIE SANS MAITRE

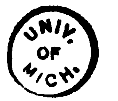
AVIS

Consulter pour les noms de lieux modernes la carte jointe au troisième volume des campagnes d'Alexandre : L'HÉRITAGE DE DARIUS.

L'ASIE SANS MAITRE

2

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.





BUSTE D'ALEXANDRE

FILS DE PHILIPPE

(Musée du Louvre, Salle des Antiques)

LES CAMPAGNES D'ALEXANDRE

L'ASIE SANS MAÎTRE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC UNE CARTE DE LA PERSE ORIENTALE

AU TEMPS DES GRECS ET DES ROMAINS



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1883

PRÉFACE

Darius, on s'en souvient, vaincu aux champs d'Arbèles, s'était jeté dans les montagnes où le grand Zab — le Lycus de l'antiquité — prend sa source[1]; de là, il avait précipitamment gagné la Médie. La troupe qui l'accompagnait était peu nombreuse; elle se composait de cavaliers bactriens, de quelques Perses alliés à la famille royale, et d'un certain nombre de soldats du train. Deux mille mercenaires étrangers, sous la conduite de Patron de Phocée et de Glaucus d'Étolie, le rejoignirent dans sa fuite. L'infortuné monarque avait admirablement choisi sa ligne de retraite. Il ne doutait pas qu'Alexandre ne prît la route de Suse et de Babylone; de ce côté, une

[1] Voir les *Campagnes d'Alexandre. Le Drame macédonien.* E. Plon et C[ie], éditeurs.

grande armée devait trouver des vivres et des facilités pour le transport de ses gros bagages, deux choses qui lui eussent manqué si elle se fût engagée sans préparatifs dans la région montagneuse; de plus, elle s'assurait sur l'heure des fruits les plus importants de la victoire. Le calcul de Darius ne le trompait point : ce fut bien, en effet, vers Babylone et Suse qu'Alexandre se dirigea. De Suse, le roi de Macédoine ne craignit pas de prendre, à travers les terrains les plus scabreux, le chemin de Persépolis. En mettant la main sur la majeure partie des trésors accumulés à Babylone, à Suse, à Persépolis, par une prévoyance séculaire, Alexandre portait à Darius le dernier coup; il lui ravissait à la fois le moyen de faire des levées à l'extérieur et celui de raffermir à l'intérieur les fidélités douteuses.

Les empires se relèvent difficilement de ces catastrophes qui dissolvent en un jour toute une organisation militaire; cependant, si le patriotisme ne fléchit pas, si la hiérarchie administrative reste intacte, le mal peut encore être conjuré. Quand,

au contraire, tout s'écroule à la fois, il ne reste plus qu'un de ces deux partis à prendre : céder au destin, ou se retirer au fond des déserts, si la nature vous y a ménagé un dernier refuge. Darius s'était préparé de bonne heure à user de cette ressource suprême; il avait fait filer sur les Pyles Caspiennes l'attirail encombrant qui rappelait si mal à propos une splendeur à jamais disparue; il avait même envoyé au delà des défilés sa cour et son harem. La mort de Statira ne lui faisait pas, il faut le remarquer, un veuvage absolu : les rois mèdes étaient tenus d'avoir au moins cinq femmes, car il importait que le trône ne fût pas exposé à manquer d'héritiers. Léger de bagages, sûr de pouvoir imprimer désormais une grande rapidité à sa fuite, le successeur des Xerxès et des Artaxerxe attendait à Ecbatane les événements. En réalité, il avait cessé de régner : depuis la bataille d'Arbèles, l'Asie se trouvait sans maître.

« Corcyre est libre, dit le poëte, va porter tes ordures où il te plaira. » L'univers sans police était menacé du sort de Corcyre; Alexandre l'ar-

racha violemment aux mains des Bessus, des Cléarque et des Charidème; je ne crois pas que, depuis Minos, on eût rendu à l'humanité un plus grand service. J'éprouve assurément pour Démosthène l'admiration la plus chaleureuse; la lutte éloquente que soutient ce puissant orateur contre les partisans ouverts ou cachés de la Macédoine me transporte et m'enivre; je me sens tenté de maudire Eschine et ses complices, de m'insurger même contre la prudence de Phocion, et pourtant Démosthène ne défend que la cause de la Grèce; son triomphe serait une catastrophe pour l'Asie. Alexandre n'a pas été moins pleuré par les Perses que par les Macédoniens; sa mort n'a été un soulagement que pour les Grecs. A chaque pas nous allons trouver le vainqueur d'Arbèles s'interposant entre ses soldats et le peuple alarmé qu'il protége. C'est là ce qui le grandit à mes yeux, c'est là ce qui l'élève au-dessus du vainqueur vulgaire.

Qu'on ose, après une telle conduite, nous parler de l'amour effréné d'Alexandre pour la gloire! Sa gloire d'abord n'est pas pour lui seul;

il en fait le patrimoine de tous ces obscurs guerriers qui n'eussent été rien sans un tel chef. Quand il les associe à ses triomphes cléments, à ses victoires civilisatrices, ce n'est pas lui qui leur est redevable; ce sont eux qui doivent remercier le ciel d'avoir pu affronter le trépas dans ces luttes dont l'univers s'entretient encore. Ne valait-il pas mieux mourir en conquérant le monde qu'en disputant pied à pied quelque aride territoire dans des querelles moins justes et moins fécondes? Il y a eu des guerres de cent ans, des prises de Magdebourg, des Tilly et des Wallenstein; il n'y a jamais eu qu'un Alexandre. La plupart des conquêtes du roi de Macédoine ont été des conquêtes légitimes. J'appelle une conquête légitime celle qui a pour résultat de faire un sort meilleur au vaincu.

Si, au quatrième siècle avant notre ère, la conquête de l'Asie eût été accomplie par un de ces capitaines d'aventure dont Cléarque fut le type et resta le modèle, la solution serait probablement demeurée des plus simples; Ératosthène, le célèbre géographe d'Alexandrie, a pris soin de

nous l'indiquer. On se fût souvenu que le genre humain se divisait en deux groupes, — les Grecs et les Barbares. Les peuples grecs eussent été en conséquence traités en amis, les peuples barbares en ennemis; l'ennemi, quand on le laissait vivre, ne pouvait être alors qu'un esclave. Alexandre eut la gloire de répudier le premier ces idées d'un autre âge; il ne se contenta pas « de rechercher partout, sans acception de nationalité, les hommes de mérite », il voulut conserver aux peuples conquis leurs institutions, leurs coutumes; il respecta jusqu'à leurs préjugés. Les autres conquérants n'avaient su, suivant la parole du prophète, « qu'enlever les bornes des peuples, dépouiller les princes, arracher de leurs trônes les rois les plus élevés » ; Alexandre devient le gardien vigilant des contrées que son épée a rendues sans maître; il les rassemble toutes avec une égale sollicitude sous son aile, « comme les œufs encore chauds d'un nid abandonné ». L'élève d'Aristote se distingue ici de Mahomet et de Charlemagne : il se rapproche une fois de plus de Napoléon. Ce n'est ni un dogme nouveau

ni une réforme politique ou morale qu'il apporte, c'est un équitable arbitrage entre le monde ancien qui ne pouvait renaître et le monde nouveau qui ne savait pas encore comment vivre. La modération d'Alexandre, sa sollicitude pour les vaincus choquèrent également les Macédoniens et les Grecs; de là, tant de calomnies, tant de contes ridicules dont nous avons peine aujourd'hui à débrouiller le chaos.

Faisons avec Sainte-Croix, avec Charles Müller, guide au moins aussi sûr, un rapide examen des diverses appréciations dont le vainqueur d'Issus et d'Arbèles a été l'objet; demandons-nous surtout de quelles archives dignes d'être consultées ces appréciations sont sorties. De l'année 336 à l'année 331 avant notre ère, que rencontrons-nous? Une admiration exaltée, un panégyrique sans nuage. Tout est à la joie, au triomphe; Alexandre a pour historiographes ses précepteurs ou ses compagnons d'enfance : Anaximène de Lampsaque, ce philosophe obèse et d'un âge déjà mûr, qui promène dans le camp sa tenue négligée; Callisthène d'Olynthe, le cousin,

— nous dirions aujourd'hui le neveu à la mode de Bretagne, — d'Aristote; Marsyas de Pella, frère utérin d'Antigone et son aîné de vingt ans, familier du fils de Philippe, dont il a, dès l'âge le plus tendre, partagé l'éducation et les jeux : voilà les trois écrivains qui se dévouent, dès cette heure, à célébrer les exploits du roi. Éphore l'Éolien, auteur d'une Histoire du Péloponèse en trente livres, sollicité de passer en Asie, s'est fait excuser. Callisthène est en ce moment le plus outré dans ses louanges, le plus emphatique dans ses narrations. Aristote, qui se méfie de son enthousiasme trop facile presque autant que de son naturel frondeur, lui a cependant recommandé de s'entretenir le moins souvent possible avec Alexandre. « Le plus sûr, lui dit-il, vis-à-vis des oreilles royales, est généralement le silence. Si vous parlez, que votre langage du moins n'ait jamais rien de blessant; la vérité se fait mieux accepter quand elle se présente sous une forme agréable. » Callisthène suivit le conseil du sage de Stagyre, jusqu'au jour où sa jalousie se trouva excitée contre un autre philosophe, Anaxarque.

Un flatteur plus adroit et mieux vu que lui, voilà ce que sa grande âme ne put supporter! A l'instant, il tombe dans l'excès contraire, et l'on n'entend plus sortir de sa bouche que des paroles de blâme; historien sans valeur et déclamateur sans conscience, dont le sort funeste doit sans doute exciter la pitié, mais dont les dépositions passionnées ne méritent pas qu'on s'y arrête. Ainsi donc, jusqu'à la bataille d'Arbèles, pas un mot de censure, pas un doute exprimé sur les contes absurdes qu'une obséquiosité servile accrédite.

Darius assassiné, les épreuves des campagnes laborieuses commencent; l'armée souffre, les humeurs s'aigrissent. Méfiez-vous de votre entourage s'il est tourmenté par les moustiques de l'Arachosie et de la Drangiane! La louange et l'insomnie font mauvais ménage. Nul n'oserait cependant confier au papyrus ses secrets murmures; le fiel se distille à voix basse, et la tradition s'en imprègne dans des conciliabules ténébreux. Il n'y a plus d'autres historiographes officiels que les arpenteurs des marches, — Bœton, Diognète, Archélaüs, Amyntas, — et les grammates chargés de la rédaction des éphé-

mérides, — Eumène de Cardie et Diodote d'Érythrée. — Au retour de l'Inde, les soldats qu'anime l'ambition de marcher sur les traces de Xénophon ou tout au moins d'Éphore ont repris haleine. Le pilote-major de la flotte, Onésicrite d'Égine, s'occupe de mettre en ordre ses souvenirs. Remplis de fables souvent extravagantes et tout empreints d'un suffisant orgueil, les récits d'Onésicrite sont déjà décriés du vivant d'Alexandre. Ce malencontreux pilote a perdu les marins de réputation; c'est à lui qu'ils doivent le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » Androsthène de Thasos ne paraît pas avoir eu un meilleur renom de véracité. Reste Néarque, longtemps contesté, Néarque méconnu par Strabon, réhabilité par Arrien, et dont je n'hésite pas à me rendre garant. Le journal de bord de Néarque est aussi authentique, aussi scrupuleux dans les moindres détails que le journal de Chancellor, de Stephen Burrough, de Cook, de Lapérouse ou de Dumont d'Urville. Son exactitude est chaque jour confirmée par quelque observation nouvelle, par quelque découverte moderne. Voilà un marin du moins qui ne

ment pas! Il est vrai que c'est un amiral. Onésicrite s'est donné dans sa relation le titre de navarque; ce titre, il l'usurpe; Néarque seul, en vertu de sa lettre de commandement, a le droit de le porter.

Anaximène, Callisthène, Marsyas de Pella, Onésicrite et Néarque, est-ce tout? n'avons-nous pas d'autres documents émanés de témoins oculaires? Un chambellan, — c'est ainsi que je me permets de traduire le mot grec d'*isanghéleus*, — Charès de Mitylène, nous léguera sur la vie privée du souverain quelques notes succinctes, plutôt que des mémoires; Éphippe d'Olynthe se renfermera dans des limites plus étroites encore; il se contentera de nous raconter la mort et les obsèques d'Éphestion, en attendant qu'il rende le même service aux mânes d'Alexandre. Ce n'est pas un historien; c'est un employé des pompes funèbres. Cyrsile de Pharsale, Médius et Polyclète de Larisse paraissent aussi avoir cédé à la tentation « de mettre leur liard à la passe ». Leurs ouvrages n'ont jamais été connus que par d'insignifiants fragments. En somme, quand

Alexandre meurt, il n'existe aucune relation fidèle, circonstanciée, des campagnes de la Perse et de l'Inde. Les drames intérieurs qui ont signalé ces expéditions sont des questions brûlantes, des affaires d'État, dont aucun écrivain n'aurait pu soulever le voile sans péril. La mort d'Alexandre disperse les témoins de ses hauts faits, les partage en camps opposés, et ce n'est certes pas pendant les années qui suivent les funérailles sanglantes que nous pouvons nous attendre à voir des mains pieuses s'employer à préserver les vestiges à demi effacés de l'expédition héroïque. D'autres armées passent et repassent sans cesse sur le sol qu'ont foulé les soldats d'Alexandre, et l'Inde, la Sogdiane, la Bactriane, la Gédrosie, laissées en dehors des luttes dans lesquelles Antigone, Séleucus, Lysimaque, Cassandre, Ptolémée, se disputent l'empire, n'apparaissent plus que comme un fond de tableau qui recule d'heure en heure et dont la brume envahit peu à peu les contours. Durant près de vingt ans, il n'y a plus au monde d'ardeur que pour la guerre; le burin de l'histoire a été brusquement jeté de côté; au milieu du

tumulte, qui prendrait souci de le ramasser?

La cour de Ptolémée est la première à offrir un refuge aux amis de la paix et aux amis des lettres. C'est là que le fils de Dinon, Clitarque, emploie toute son habileté de rhéteur à condenser les souvenirs de son père, à donner un corps aux rumeurs courantes, aux légendes qui se déforment à vue d'œil. Ne prêtant qu'une oreille distraite aux protestations étonnées des survivants de la grande époque, il prétend, avant tout, ériger un monument à la gloire d'Alexandre; il cède involontairement à l'attrait de nous parler de la gloire de Ptolémée. La part qu'il attribue à son protecteur dans toutes les affaires de quelque importance détruit, à son insu, l'équilibre de son œuvre et nous inspire les doutes les mieux fondés sur l'indépendance de ses jugements. L'histoire, chez les anciens, ne se piquait pas d'une critique bien austère. Clitarque avait répandu à pleines mains les fleurs de son éloquence, le sable d'or de son esprit poétique sur les feuillets gardiens des glorieuses annales; c'en fut assez pour qu'il servît de guide aux écrivains

qui, quelques siècles plus tard, se chargèrent d'apprendre aux Romains comment on avait fait jadis la conquête de l'Orient.

On ne possédait cependant qu'un roman de plus; ce n'était pas encore là de l'histoire. Il est permis de supposer que les déclamations du rhéteur, si favorables qu'elles fussent à la renommée du roi d'Égypte, ne satisfirent pas complétement le lieutenant d'Alexandre. Solidement assis sur son trône après la bataille d'Ipsus, Ptolémée put tourner sa pensée vers les années où il apprenait à vaincre sous un capitaine incomparable. Personne n'avait encore raconté en militaire les siéges de Milet, d'Halicarnasse, de Tyr, de Gaza, les batailles du Granique, d'Issus et d'Arbèles, les opérations dont les montagnes des Uxiens et des Cosséens furent le théâtre, la poursuite de Bessus, la prise des forteresses de la Paropamisade; Ptolémée résolut d'intervenir dans le débat demeuré ouvert. Il voulut y apporter le tribut de son expérience et de ses souvenirs, rappeler aux vétérans qui venaient de lui assurer la couronne, « les grandes choses que jadis ils avaient faites

ensemble ». Ptolémée employa les dernières années de son règne à écrire et à publier ses Commentaires. Un roi auteur! cela ne s'était pas encore vu. Le récit du fils de Lagus fut bref, assure-t-on, dépouillé d'ornements, froidement substantiel. Fut-il au moins de tout point sincère? Est-ce bien aux généraux de Napoléon qu'il faudrait s'adresser pour rectifier toutes les notions fausses dont tant de vains commérages nous ont imbus? Auront-ils la virile énergie de débarrasser une bonne fois de ces ronces la tunique tristement accrochée de la pauvre Clio? En dépit de sa compétence incontestable pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'art de la guerre, Marmont ne nous laissera qu'un plaidoyer, — fort habile plaidoyer, j'en conviens, — *pro domo sua;* Bernadotte lui-même, Bernadotte, le Ptolémée que couronna la Suède, s'il eût pris la plume à son tour, aurait-il abjuré les rancunes d'Auerstaedt? Quel soldat, ayant à juger ses rivaux et son maître, aura l'âme assez magnanime pour oublier les compétitions des jours de triomphe, les inévitables amertumes des heures de dé-

tresse? La jalousie mutuelle est la plaie des armées, et c'est presque toujours aux dépens de l'objet aimé qu'elle s'exerce. Je n'aurais voulu accepter, pour ma part, les récits de Ptolémée que sous bénéfice d'inventaire; il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux des hommes du métier, l'œuvre personnelle du souverain de l'Égypte dut avoir une tout autre valeur que les amplifications rédigées après coup par des personnages étrangers aux secrets de l'état-major.

Est-ce dans Alexandre le capitaine que vous désirez connaître? Consultez Ptolémée! Est-ce l'homme? Fiez-vous-en plutôt au bon sens d'Aristobule. La justice du ciel devait susciter ce tardif vengeur à la mémoire calomniée d'Alexandre. C'est à l'âge de quatre-vingt-quatre ans qu'Aristobule, un des compagnons, mais non pas un des lieutenants du roi, rédige ses mémoires. Aristobule s'était retiré dans la ville que Cassandre fonda, en l'année 315 avant Jésus-Christ, sur l'isthme de Pallène, non loin de l'emplacement de l'antique Potidée. Favori déclaré du fils d'Antipater, il vivait sous la protec-

tion de Cassandre et devait probablement les tranquilles loisirs de sa vieillesse à ce tout-puissant patronage. N'était-il pas à craindre qu'il n'épôusât les préventions haineuses de l'impitoyable meurtrier d'Olympias, qu'il ne publiât, au lieu d'un travail impartial, un pamphlet? C'est Aristobule cependant que nous voyons accuser hautement Callisthène d'avoir fomenté le complot d'Hermolaüs; c'est lui qui n'hésite pas à laver Alexandre du honteux reproche d'ivrognerie. « Le roi, nous dira-t-il, ne prolongeait pas ses banquets par amour du vin, car il en buvait généralement très-peu; s'il s'attardait à table, ce n'était que par une condescendance indulgente pour ses amis. » Ceux-là, par exemple, —j'en croirai volontiers sur ce point Éphippe, — auraient pu tenir tête à l'auteur du traité bien connu de vénerie, au gentilhomme du pays de Gastine, au célèbre et sensuel messire Jacques du Fouilloux. Les généraux macédoniens avaient, pour la plupart, les goûts et les manières de Clitus; ils quittaient rarement la salle du festin sans être ivres. Dépendait-il d'Alexandre de les

rendre plus sobres? Le prince Édouard n'eût-il pas joué sa popularité à vouloir mesurer à ses highlanders l'usquebaugh?

Aristobule ne plaide pas en faveur d'Alexandre les circonstances atténuantes; il raconte simplement ce qu'il a observé. Ce n'est ni un *isanghéleus* ni un stratége qui écrit, c'est un docteur ès sciences; il insiste peu sur les détails de la vie intime de son héros, ne touche qu'en passant aux opérations militaires; il réserve son zèle pour la description minutieuse des pays que l'armée macédonienne a parcourus. Son livre s'adresse particulièrement aux géographes et aux naturalistes. Académicien, il eût fait partie de la section de géographie et de navigation, s'il n'eût préféré se faire admettre dans la section de botanique. Recueilli en Thrace par le roi Lysimaque, Onésicrite s'évertue, en ce moment même, à nous dépeindre une Inde de plus en plus fabuleuse; Aristobule, au contraire, n'a aucun goût pour les fables; un discret bon sens le défend d'une croyance trop prompte au merveilleux. Pour Aristobule, Alexandre n'a pas tranché le

nœud gordien, il l'a dénoué en faisant tomber une cheville; jamais ce roi n'a été saisi de la fièvre après s'être baigné dans les eaux glacées du Cydnus, il a été malade d'un excès de fatigue, — *hypo kamatou*. Nous sortons enfin des nuages de l'épopée pour entrer dans les régions sereines de l'histoire.

Les relations de Ptolémée et d'Aristobule, le journal de marche de Bœton et de Diognète, les éphémérides d'Eumène et de Diodote, — non pas, disons-le bien haut, les éphémérides apocryphes qui font souper Alexandre chez Médius, — voilà les seuls textes à peu près authentiques où les écrivains romains avaient la ressource de puiser. Le moyen de ne pas recourir de temps en temps à Clitarque! Tous ces documents originaux ont, par une fatalité déplorable, subi le même sort; ils ont tous, au temps où nous vivons, presque complétement disparu; nous n'en possédons que des débris. Précis biographiques, relations de campagnes, ce que nous commenterons ne sera jamais qu'une œuvre de seconde main. Nous en sommes réduits à chercher la

vérité dans des compilations qui sacrifient souvent beaucoup trop aux Grâces, ou dans des résumés qui poussent le scrupule technique jusqu'à la sécheresse. Nous avons Justin, abréviateur lui-même de Trogue-Pompée, Diodore de Sicile et Quinte-Curce, — qui se borne presque toujours à suivre et à amplifier Diodore, le savant auteur de la *Bibliothèque historique;* — nous avons le bon et crédule Plutarque, nous avons Cornélius Népos dans sa vie d'Eumène, nous avons enfin Arrien, l'homme d'État, qui, à la fois guerrier et administrateur, s'est efforcé de prendre l'auteur de l'*Anabase* pour modèle : il a poussé le désir de l'imitation jusqu'à emprunter à Xénophon le titre de son livre. Le sévère Arrien répudie tous autres guides qu'Aristobule et Ptolémée : « Aristobule, dit-il, ne quitta point le prince durant ses expéditions; Ptolémée fut son compagnon d'armes; de plus, ce fut un roi, et un roi ne s'avilit pas par le mensonge. » Trogue-Pompée, Justin, Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Cornélius Népos et Plutarque ont préféré s'inspirer de l'élégant chroniqueur sur lequel Quintilien a prononcé ce

jugement : « On est tenté de louer l'esprit de Clitarque, on éprouve le besoin de flétrir sa mauvaise foi. » Clitarque néanmoins ne leur a pas suffi; ils ont, en plus d'une occurrence, admis l'autorité de Callisthène et celle d'Onésicrite; ils ont invoqué, sous la forme de prétendues lettres d'Alexandre à Olympias ou à Antipater, les bulletins de la grande armée; ils ont consulté Polycrite, Antigène et Ister, Charès et Anticlide, Philon le Thébain, Philippe de Théangèle, Hécatée d'Érétrie, Philippe de Chalcis et Duris de Samos; ils ont accordé une foi absolue aux éphémérides, sans songer que le respectueux et fidèle Eumène n'eût jamais écrit ces lignes si outrageantes pour la gloire de son maître : « Alexandre, au lieu de se mettre au lit, alla faire la débauche chez Médius. »

Et les auteurs modernes, — Duverdier, Bossuet, Rollin, Linguet, de Bury, Bosdin, Naudé, Montaigne, Bayle, Fénelon, Vauvenargues, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Mably, Sainte-Croix, Chaussard, Grote l'Anglais et Droysen l'Allemand, — qu'ont-ils fait? Ils ont

fait comme moi : ils se sont laissé conduire, à travers ce dédale de récits incomplets et d'assertions contradictoires, par certaines analogies de situations, par le sentiment plus ou moins exigeant de la vraisemblance; ils ont obéi à l'inclination de leur esprit, les uns portés à tout croire, les autres disposés à tout mettre en doute. Les temps où ils ont écrit n'ont pas été sans quelque influence sur leurs appréciations. Si le vent souffle à la paix, les conquérants courent le risque de ne trouver grâce ni devant Minos, ni devant Éaque, ni devant Rhadamanthe; que les aigles victorieuses de Trajan ou de Napoléon, au contraire, prennent leur vol, les juges sont d'avance séduits; Alexandre n'aura plus à comparaître que devant une cour de parti pris indulgente. En tout état de cause, c'est toujours une chance favorable pour les rois de n'avoir pas affaire à des sots. Voltaire conseille au vainqueur de Darius d'en appeler de la sentence de Boileau, « qui le traite de fou et de voleur », au tribunal du monde, que sa mort laissa orphelin; Montesquieu, plus profond et plus sagace encore,

prononce sans hésiter ce mémorable arrêt : « Alexandre, dit-il, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait (si j'ose me servir de ce terme) une saillie de raison qui le conduisait et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire et qui avaient l'esprit plus gâté que lui n'ont pu nous dérober. » N'est-ce pas cette fois la sagesse qui s'exprime par la bouche la plus éloquente? Bossuet a trouvé son maître.

« L'empereur Napoléon, nous raconte M. de Las-Cases, lisait à Sainte-Hélène les expéditions d'Alexandre dans Rollin; il lui prenait envie de refaire ce morceau. » Que l'Empereur n'a-t-il donné suite à sa pensée! La griffe du lion posée sur la page blanche eût suffi pour m'en tenir à l'écart; mais Napoléon n'a pas écrit l'histoire d'Alexandre; il a seulement failli la recommencer : au temps de Paul Ier, la France et la Russie ont été à la veille « d'unir leurs forces pour affranchir les Indes ». Trente-cinq mille Français et trente-cinq mille Russes « de toutes armes » devaient se réunir à Asterabad, sur les bords de la mer Caspienne; on calculait qu'en

passant par Hérat, par Ferrah et par Candahar, cette armée de soixante-dix mille hommes pourrait atteindre en quarante-cinq jours les rives de l'Indus. Privé par une catastrophe politique du concours de son puissant allié, Napoléon n'abandonna jamais complétement le projet dont la réussite ne pouvait cependant être assurée que par un semblable concert. « Jusqu'en 1813, nous apprend M. de Jancigny, et pendant les conférences de Prague, l'Empereur s'occupait de la possibilité d'attaquer les Anglais dans leur empire d'Asie; le duc de Bassano, alors son ministre des affaires étrangères, recueillait, pour les lui soumettre, les renseignements les plus précis que les voyageurs pussent fournir sur cette grande question. » Il est certain que, pour peu que la Perse s'y prêtât, que l'Afghanistan n'opposât pas de résistance, la campagne, impraticable pour la France isolée, devenait facile pour la France et pour la Russie agissant d'accord.

Le principal obstacle à franchir dans une expédition qui prend l'Inde anglaise pour objectif, c'est le massif montagneux de l'Afghanistan. Une

Suisse orientale, Suisse non moins accidentée, non moins impénétrable que l'autre, mais bien plus étendue, puisqu'elle a presque la superficie de la France, sépare, en effet, l'Inde de la Perse. Subjuguer les Afghans ou les gagner, tout le secret d'une invasion dans les possessions britanniques est là. Paul Ier comptait beaucoup, pour séduire ces farouches montagnards, « sur la grâce et sur l'amabilité qui sont si naturelles aux Français ». On devait offrir « à tous les khans et autres petits despotes » des pays que l'armée allait traverser, « des fusils, des carabines, des pistolets, des sabres de la manufacture de Versailles, des vases de la manufacture de Sèvres, des montres et des pendules des plus habiles artistes de Paris, de belles glaces, de superbes draps de France de diverses couleurs : écarlate, cramoisi, vert et bleu, ce sont les couleurs favorites des Asiatiques, — des velours, des draps d'or et d'argent, des galons et des soieries de Lyon, des tapisseries des Gobelins ». Il n'était pas plus téméraire, à coup sûr, de vouloir aller dans l'Inde, appuyé sur la Russie, qu'il ne l'avait été

de débarquer, après avoir trompé la surveillance de la flotte anglaise, sur les plages de l'Égypte.

La distance toutefois de la Caspienne à l'Indus, — trois cents lieues à parcourir dans une contrée qu'il est permis de se figurer sans ressources, — ne laissait pas d'inspirer quelque hésitation au premier consul. « Ces pays, répliquait Paul Ier, ne sont point sauvages et arides; la route est ouverte et depuis longtemps pratiquée. Les caravanes se rendent ordinairement, en trente-cinq ou quarante jours, d'Asterabad aux bords de l'Indus. Ce qu'on demande à une armée composée de Français et de Russes n'est, après tout, que la répétition de ce qui a été accompli, de l'année 1739 à l'année 1740, par une misérable armée asiatique : Nadir-Schah est allé, dans l'espace de moins d'une année, d'Ispahan à Delhi. » Quarante mille hommes au plus, — deux tiers de Russes et un tiers de Persans, — suffiraient, au dire de notre compatriote, M. l'adjudant général Ferrier, pour renouveler cette expédition. L'essentiel est donc, pour qui prétend pousser sa

pointe vers l'Orient et le Gange, d'être maître de la Perse ou de la compter au nombre de ses alliés. Tel fut l'enchaînement pour ainsi dire fatal des campagnes d'Alexandre.

Après la prise de Tyr et l'occupation de l'Égypte, Alexandre se trouvait à peu de chose près le maître du vaste empire qui constituait, il y a quelques années à peine, l'apanage des sultans; les États actuels du schah de Perse, pour peu qu'on les prolonge par une fiction qui n'offre rien en soi d'invraisemblable jusqu'aux rives de l'Indus, appartenaient encore au puissant héritier des Achéménides. Un pareil partage ne résolvait rien; Alexandre n'était pas homme à s'en contenter. Ce que Soliman, dans sa gloire, n'a jamais conçu la pensée d'accomplir; ce que les Anglais, dans leur opulente splendeur, se garderaient bien de rêver, le vainqueur d'Issus, sans hésiter un instant, voulut l'entreprendre. Pour confondre de nouveau sous le même sceptre ces deux dominations que sépare, comme une frontière naturelle, le cours de l'Euphrate, il se prépara, — qu'on me permette de faire abstraction

d'une géographie aujourd'hui disparue, — à passer de la côte de Syrie à Mossoul, de Mossoul à Bagdad, de Bagdad à Chiraz, de Chiraz à Téhéran, de Téhéran à Hérat, à Ferrah, à Kandahar, à Ghizni, à Caboul, à Balkh, à Samarkhand, à Khojend, à Peshaver, à Lahore. Nous le verrons toucher enfin aux bords de l'océan Indien et venir aboutir, par l'affreux désert du Mekran, aux vallées fécondes qui recueilleront, après tant de fatigues, les débris de ses troupes. Sa flotte, pendant ce temps, suivra la côte orientale du golfe Persique et devancera les Portugais à Ormuz, les Arabes à Boushir, les Anglais à Bassorah. La Bactriane, l'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, la Gédrosie, la Carmanie, la Sogdiane, ne me disaient rien; transporté par d'autres appellations dans le monde moderne, je me reconnais; je frôle à chaque pas des questions vivantes, et je suis tenté de m'écrier avec les députés de Darius : « On vieillirait à parcourir, fût-ce même sans combat, pareille étendue de pays! *Senescendum fore tantum terrarum vel sine prœlio obeunti.* »

Mettons un peu d'ordre dans nos souvenirs. Nous venons d'atteindre les champs d'Arbèles, en contournant le désert de Palmyre et en allant chercher les gués de l'Euphrate et du Tigre[1]. Darius de nouveau vaincu, nous allons refaire en sens opposé la route des Dix-Mille pour venir prendre possession de Babylone. De Babylone, nous passerons jusqu'à Suse, et de Suse, nous gagnerons à travers les montagnes la grande enceinte fortifiée de Persépolis. Cette seconde campagne nous aura conduits au centre du Farsistan, nous pourrions presque dire à Chiraz; les bords du golfe Persique ne sont déjà plus très-éloignés. Remontons maintenant vers le nord, poursuivons Darius en Médie, dépassons Ecbatane, atteignons le roi fugitif à Rhagès, non loin des lieux où s'élèvera un jour Téhéran; nous sommes enfin sur la route de l'Inde. Que nous suivions Alexandre, Nadir-Schah ou notre compatriote l'adjudant général Ferrier, l'itinéraire reste à peu près le même; le plus sûr chemin

[1] Voir le *Drame macédonien*. — E. Plon et Cie, éditeurs.

pour arriver du bassin de la mer Caspienne au bassin supérieur de l'Indus est encore le chemin qui traverse les États du schah de Perse. « On a vu, nous apprend sir John Mac-Neil, le comte Simonitch se faire conduire en voiture de Téhéran à Hérat. » Ce voyage, journellement pratiqué par les caravanes, moins facile à coup sûr pour un corps d'armée, constitue ce qu'on peut appeler à bon droit la quatrième campagne de l'armée de Macédoine. La conquête de l'Afghanistan, celle du Turkestan, du Pendjab et du Sind, exigèrent également autant de campagnes distinctes; nous en compterons donc huit depuis le départ de Tyr et avant le retour de l'armée à Suse par la Gédrosie, neuf avec ce retour, dix en y comprenant le voyage de Néarque. Ce fut l'œuvre de six ans, — six années d'un labeur ingrat, fait pour lasser les courages les plus intrépides.

L'empereur Napoléon « avait fait à ses lieutenants un lit de roses, mais il leur défendait de s'y coucher » ; Alexandre eût voulu que les siens ne quittassent jamais *leurs bottes de* 93. « Com-

ment, leur disait-il, pourrez-vous soigner vous-même votre cheval, fourbir le fer de votre lance, votre casque, si vous laissez s'amollir ce corps qui vous est si cher? » Ces demi-dieux se font, en vérité, de la vie une idée étrange! Le repos leur semble un affront, et l'élève d'Aristote ne se jugerait plus digne d'occuper le rang suprême s'il perdait l'habitude de la fatigue et du danger; dans ses marches mêmes, on le voit « s'exercer chemin faisant à tirer de l'arc, à monter sur un char lancé à toute vitesse et à en descendre ». *Æstuat infelix!* Sachons gré, après tout, à ces natures d'élite de nous montrer sous un pareil aspect la famille à laquelle nous appartenons; la vie revêt en eux je ne sais quoi d'idéal et d'immatériel qui nous apporte comme un parfum d'immortalité.

L'ASIE SANS MAITRE

CHAPITRE PREMIER.

D'ARBÈLES A BABYLONE.

Les Dix-Mille, quand ils remontèrent vers le territoire des Carduques, ne partirent pas de Babylone même, ils se trouvaient à soixante kilomètres plus au nord ; nous les voyons arriver en dix-neuf étapes des bords de l'Euphrate aux rives du grand Zab, — le Lycus de l'Anabase ; — le lieutenant William Heudde effectua un trajet analogue en quatorze jours ; M. Eugène Flandin y employa quatre-vingt-dix-sept heures de marche, au pas d'un cheval ; un Arabe monté sur un de ces rapides coursiers du désert qui faisaient déjà l'admiration des Hébreux peut, dit-on, dévorer cet espace en cinq jours. Les Dix-Mille et le lieutenant Heudde ont traversé, à vingt-deux siècles d'intervalle, le même pays ; on ne s'en douterait guère à lire les descriptions qu'ils nous ont

laissées. Cette terre de perdition « a été récompensée selon ses mérites ». Où sont, — je le demanderai aux plus savants géographes, — Sittace, qui eût pu, en s'étendant un peu, aller baigner ses pieds dans les eaux mêmes du Tigre; Opis, bâtie au confluent du Physcus [1], et les villages qui composaient l'apanage royal de Parysatis, et « la ville grande et florissante de Cœné » ? On doit s'estimer heureux aujourd'hui de rencontrer un caravansérail là où les armées trouvaient naguère des greniers d'abondance.

Alexandre, nous apprend Quinte-Curce, « se hâta de quitter Arbèles pour se soustraire à l'odeur des cadavres qui, couvrant la campagne, menaçaient l'armée d'une épidémie ». Après quatre journées de marche, nous le trouvons campé sous les murs de la ville de Mennis. Pour venir jusque-là, le vainqueur d'Arbèles a dû traverser le Caprus, — le petit Zab, le Zer de William Heudde, — affluent du Tigre, dont le cours rapide a près de quatre-vingts kilomètres de largeur en cet endroit, et que le lieutenant anglais passa sur des claies soutenues par des outres. Le chemin que suivait l'armée grecque s'écartait peu, tout le fait supposer, de la route qui conduit aujourd'hui les caravanes d'Altoun-Koupri [2] à Bagdad. « Ce

[1] Aujourd'hui El-Aghen, suivant M. Oppert.
[2] Altoun-Koupri — *le pont d'or*.

chemin monte pendant quelque temps entre deux coteaux nus, franchit une colline de galets et descend à Kerkouk à travers des ravines. » Située sur une éminence factice qui s'élève « au milieu d'une belle plaine, abondante en fruits de toute espèce », Kerkouk occupe vraisemblablement l'ancien site de Mennis [1]. A Mennis se trouvait une caverne d'où s'échappait à gros flots une source de bitume; à Kerkouk, on voit encore couler le pétrole. Ajoutons que la distance de Kerkouk à Erbil est de quatre-vingts kilomètres environ, et que Quinte-Curce place Arbèles à quatre étapes de Mennis. Nous avons déjà dit que l'étape grecque était en moyenne de vingt-deux et vingt-trois kilomètres.

Rendus à Mennis, Quinte-Curce, Arrien, Diodore de Sicile, Plutarque, nous abandonnent. Poursuivons cependant : ne nous reste-t-il pas pour guides Xénophon et le lieutenant Heudde, sans compter l'itinéraire si apprécié du baron Félix de Beaujour? Le baron — je choisis toujours de préférence, quand la chose est possible, un pilote français, — nous conduira, en quittant Kerkouk, « à travers une traînée de petites collines détachées les unes des autres, dans une plaine, au milieu de laquelle est le bourg

[1] Telle est l'opinion de Ritter. M. Oppert pense que Kerkouk occupe probablement l'emplacement du Kerkoura de Ptolémée.

de Daoük, environné de bouquets de palmiers, — les premiers palmiers qu'on rencontre sur cette route ». — Ne vous semble-t-il pas qu'on voie d'ici le paysage? Déjà, les dattes mûrissent, ces dattes jaunes et sucrées qui ressemblent si peu — consultez sur ce point l'Anabase — aux maigres régimes que produisent les palmiers souffreteux de la Grèce; nous devons approcher de la Babylonie. La route sera désormais facile; « dès qu'on a dépassé les derniers rameaux de la chaîne médique, on est en pays plat ». Les villages deviennent de plus en plus rares; ceux qui formaient jadis le domaine privé de la mère de Cyrus le jeune et d'Artaxerxe ont disparu sous les invasions successives. Où le Turc a passé, l'herbe ne pousse plus guère; le Bédouin de l'Irak Arabi, campé sur la rive orientale de l'Euphrate, n'a pas le pied plus léger.

Nous voici enfin arrivés aux bords du Physcus : pour se rendre du Physcus au grand Zab, là où fut égorgé Cléarque, les Dix-Mille, marchant dans le sens directement opposé au nôtre, employèrent dix étapes; Eugène Flandin évalue la distance du grand Zab à Kifri — *les ponts* — à cinquante-trois heures de marche; et Kifri — le vieux Kifri, *Eski-Kifri* — je le place, sauf erreur, à vingt-huit ou vingt-neuf kilomètres de Douz-Khourmatou — *sel et dattes* — localité qui fut très-probablement le

Sadracæ de Strabon, résidence favorite de Darius, fils d'Hystaspe, sur le haut Physcus. Je me permettrai donc de transporter l'armée d'Alexandre d'Erbil, — l'antique Arbèles, — à Kifri en neuf jours, Erbil n'étant pas sur le grand Zab, mais à une trentaine de kilomètres plus à l'est.

En partant de Kifri, nous allons traverser « une plaine rase et caillouteuse, au milieu de laquelle coule une petite rivière torrentueuse qui va se jeter dans le Tigre, à Imân-Dour [1] ». Nous sommes encore à trente-trois heures de marche de Bagdad; nous y arriverons, guidés par Flandin, en passant par Karatépeh, — *la colline noire* — par Deli-Abbas — *Abbas le fou* — et par Yenguidjia, grand village arabe sur les bords du Tigre. Mais cet itinéraire est-il bien celui d'Alexandre? Le roi de Macédoine, si la route des Dix-Mille a eu quelque influence sur la sienne, a dû se porter plus au nord. Il aura traversé le Tigre à Opis, pour se diriger de là vers Sittace.

Opis était située non loin du confluent du Tigre et du Physcus; Xénophon et Strabon sont d'accord sur ce point. Les géographes modernes ne sont

[1] Droysen croit pouvoir reconnaître dans cette rivière le Cyparisson de Strabon, « aujourd'hui, dit-il, le Kifri, ou plutôt le Nahrin, dans lequel se jette le Kifri ».

Le Cyparisson était-il donc une rivière? M. Amédée Tardieu, dans sa traduction de Strabon, dit *une localité* et Muller un bois de cyprès, — *cupressetum*.

malheureusement pas aussi unanimes au sujet du Physcus. Pour se rendre de Ninive à Ctésiphon, Héraclius, remarquent les sceptiques, a traversé trois rivières; il nous en faut donc trouver trois de Mossoul à Bagdad. Comptons-les : nous avons d'abord le grand et le petit Zab ; où est maintenant le troisième cours d'eau, un cours d'eau sérieux qui soit quelque chose de mieux qu'un torrent? Le voyageur anglais qui me paraît avoir parcouru avec le plus de soin ces contrées, M. Buckingham, nous affirme qu'après le grand et le petit Zab — le Lycus et le Caprus de l'antiquité — il n'y a que l'ancien Délas, ou Gyndès, — la Diala — qui puisse mériter le nom de rivière. Or la Diala se jette dans le Tigre, au-dessous de Bagdad. Quel bouleversement dans les notions que j'ai pris tant de peine à classer dans ma tête, s'il me fallait reconnaître dans la Diala, au lieu du Délas, le Physcus? Je préfère cent fois croire que les fleuves ont été saignés à blanc par les canaux qui de tout temps ont arrosé la plaine, et maintenir avec les géographes de la docte Allemagne que le Physcus de Xénophon, le Gordus de Ptolémée, l'Odoine de Tavernier, l'Odorneh de d'Anville, est la Torna moderne, — d'autres disent l'Adhem ou l'Aghen, — torrent à demi épuisé en été, qui rejoint le Tigre non loin de l'emplacement assigné à Opis, c'est-à-dire à cent seize kilomètres environ au nord de Bagdad, à soixante

et un kilomètres du point qu'occupait Sittace.

Opis cependant eût-elle jamais été « l'*emporium*, le marché de tout le pays environnant », si l'on n'eût pu, ainsi que l'établit Strabon, y arriver en barque du golfe Persique? Le Physcus était donc navigable aussi bien que le Tigre, puisqu'au dire de Xénophon, Opis était située non pas sur le Tigre, mais sur le Physcus, large en cet endroit de trente mètres. Le Physcus était navigable au quatrième siècle avant notre ère; d'accord! Aujourd'hui, il a tout simplement cessé de l'être; pas n'est besoin, n'en déplaise à M. Buckingham, d'aller chercher, au risque de porter le trouble et le découragement dans les esprits, une solution meilleure. Pareille aventure n'est-elle pas arrivée à un bien plus grand fleuve, à l'Euphrate? Cette aventure a eu de graves conséquences, car elle a commencé par découronner Babylone et elle a fini par en amener l'abandon. Le Seigneur a dit : « Je sécherai la mer de Babylone, je tarirai ses eaux, et Babylone sera un monceau de pierres, la demeure des bêtes sauvages; nul n'y habitera jamais. »

Le Tigre devait nécessairement hériter du rôle dévolu jusqu'alors au fleuve majestueux qu'il rejoignait autrefois près d'Ampé, et avec lequel il se confond aujourd'hui à Korna, pour former le Shat-el-Arab. C'est sur les bords du Tigre que vous

découvrirez les minarets et les larges coupoles de la grande cité qui a remplacé, depuis l'an 762 de notre ère, Babylone. Les villes, en effet, iront toujours aux fleuves qui leur donneront le plus facile accès à la mer. L'Euphrate, depuis la conquête des Perses, ne prenait plus soin de ses berges; sur la rive droite du Tigre, Séleucus Nicator fonda Séleucie; sur la rive gauche, les Parthes fondèrent Ctésiphon. Les Turcs vinrent ensuite; ils démolirent Ctésiphon et Séleucie pour bâtir Bagdad. La circonférence de Bagdad embrasse un espace de onze kilomètres environ : c'est déjà quelque chose pour une ville moderne. Le palais du pacha et la citadelle occupent la rive orientale du Tigre; sur l'autre rive s'étend un long faubourg. Si l'on compte cinq étapes de Sittace à Babylone, et une étape de moins de Bagdad à Hilla, on se mettra d'accord, d'un côté avec Xénophon, de l'autre avec les voyageurs qui croient, à juste titre, avoir retrouvé dans un immense amas de briques étalé sur la plaine déserte, à quatre-vingts kilomètres environ de Bagdad, les débris de l'antique capitale de Sémiramis, de Nitocris et de Nabuchodonosor.

Au milieu de ce prodigieux monceau de poussière, le temple de Bélus, — le Birs-Nimroud, — sur la rive occidentale de l'Euphrate, est le seul vestige qui soit resté debout; et encore est-il

fort douteux que le Birs-Nimroud ait jamais été compris dans l'enceinte de Babylone. Le vieux juif Benjamin de Tudèle y voulait reconnaître au douzième siècle la tour de Babel; Pietro della Valle, gentilhomme romain qui visita, lui aussi, ces mornes solitudes, le 23 novembre 1616, ne pouvait se défendre de la même illusion. « Au milieu d'une plaine fort vaste et tout unie, écrit-il aux amis qu'il a laissés en Europe, se voit encore aujourd'hui une masse considérable de bâtiments ruinés, réduits à la forme d'une grosse montagne. Cette montagne peut avoir de circuit, ainsi que je l'ai mesurée, environ mille cent trente-quatre de mes pas, qui sont bien, à mon avis, un bon quart de lieue. Sa mesure, son assiette et sa forme ont du rapport avec cette pyramide que Strabon appelle le tombeau de Bélus, et ce doit être apparemment celle dont la sainte Écriture fait mention, la nommant Nemrod en Babylone ou Babel, comme ce lieu s'appelle encore aujourd'hui. »

M. Rich et M. Layard sont infiniment plus précis : « Le Birs-Nimroud, nous disent-ils, est un monticule de soixante mètres environ de hauteur, composé entièrement de débris de poteries, que le vent du sud a recouvert d'une mince couche de terre nitreuse sur laquelle ni herbe ni arbrisseau ne peuvent pousser. Au sommet se dresse une masse compacte de briques, haute de onze mètres,

large de huit ou neuf. » Grâce à des fouilles récentes, grâce surtout au génie merveilleux qui est parvenu à déchiffrer les caractères cunéiformes, nous en savons plus long que Benjamin de Tudèle et Pietro della Valle, plus long que M. Layard lui-même. Les restes mis au jour de la prétendue tour de Babel, ce sont « les étages des sept sphères de Borsippa ». Déjà Strabon nous avait appris que Borsippa « était la ville sainte consacrée aux divinités que les Grecs révéraient sous les noms d'Artémis et d'Apollon ». Il y a donc là tout à la fois les débris d'une ville et d'un temple. Le temple a été construit, vers l'année 1100 avant Jésus-Christ, par Tiglath-Phalazar, et restauré en l'an 504 par Nabou-Koudour-Oussour, — ne pourrions-nous pas dire aussi bien Téglath-Phalasar et Nabuchodonosor? Notre érudition de collége s'y reconnaîtrait un peu mieux. — Cet édifice, élevé en l'honneur des corps célestes et voué, dès cette époque, à l'observation du firmament, se composait de six plates-formes distinctes. Chaque étage, bâti en retrait sur l'étage immédiatement inférieur, était spécialement dédié à une planète. « On l'avait peint, nous apprend M. Loftus, de la couleur que l'astronomie sabéenne attribuait aux divers éléments de notre système solaire. » Le noir était, comme on a pu s'en convaincre, la couleur affectée à Saturne,

l'orange à Jupiter, le rouge à Mars, le jaune au Soleil, le vert à Vénus, le blanc à la Lune. Ces désignations sont venues jusqu'à nous par l'intermédiaire des Arabes, qui les tenaient des Chaldéens. Kidîn, Naburiân et Sudîn, ces astronomes sacrés dont le Birs-Nimroud a vu les infatigables veilles, sont incontestablement les ancêtres et les premiers maîtres des Cassini, des Arago et des Le Verrier. S'ils n'avaient point, du haut de leur piédestal de briques, dominé la plaine et suivi sans relâche les orbes infinis, s'ils avaient négligé de garder la mémoire de travaux perdus dans la nuit des temps, comment Callisthène eût-il pu envoyer en Grèce à son oncle Aristote le catalogue des éclipses observées à Babylone depuis près de deux mille ans? Ne refusons pas notre hommage aux sages de la Chaldée; dans cet empire où tous les fronts se baissaient vers la terre, ils ont été les seuls à lever leurs yeux vers le ciel.

Babylone et Borsippa — tout le fait présumer — étaient deux cités distinctes. Les ruines proprement dites de Babylone, répandues sur un espace de douze ou treize kilomètres, on ne les a retrouvées jusqu'ici que de l'autre côté de l'Euphrate, à deux kilomètres environ de la rive orientale. Plus d'un antiquaire a cru pouvoir en conclure que le fleuve qui partageait autrefois la ville avait dû changer de lit. Les ruines

de Babylone constituent trois grandes masses de décombres : le Kasr, le Mujellibé et le monticule conique d'El-Heïmar. « Entre El-Heïmar et le Birs-Nimroud, l'Euphrate serpente silencieusement vers la mer et se perd au milieu de vastes bois de dattiers, qui dérobent à la vue la petite ville arabe de Hillah. »

D'Arbèles à Opis, pas plus que d'Erbil à Imân-Dour ou à Bagdad, nous n'avons rencontré d'obstacles; d'Imân-Dour ou de Bagdad à Hillah, le Tigre une fois franchi, on n'en trouvera pas davantage. La plaine était naguère sillonnée de canaux qui la fertilisaient et par lesquels les barques passaient d'un fleuve à l'autre; ce magnifique réseau n'est plus qu'un souvenir; deux fossés, dont l'un se présente à demi comblé, coupent seuls aujourd'hui la plaine altérée et aride. Entre Erbil et Hillah, nous compterons, avec Eugène Flandin, quatre-vingt-dix-sept heures de marche; avec Droysen, de quatre cent quarante-cinq à quatre cent quatre-vingt-deux kilomètres : je propose de conduire Alexandre d'Arbèles à Babylone en vingt et une étapes[1].

[1] M. Oppert, au mois de février 1854, a fait le voyage de Bagdad à Erbil en onze jours. Il a successivement passé par trois caravansérails — le khan Beni-Saad, le khan Seïd, situé à une demi-heure de la ville de Bakoubah, le khan Houwaidhir dans le voisinage de l'ancien Gyndès, — par la bourgade de Deli-Abbas bâtie au bord du Chalus qui se jette à quelque distance de là dans le Gyndès; par les villages de Karatépeh, de Kifri, de Douz-Khourmatou, de Taouk,

Quelle que soit mon estime pour la robuste infanterie venue de Pella, il m'est difficile de lui accorder plus de rapidité. N'oublions pas que nous ne sommes encore qu'au mois d'octobre : quelle troupe européenne oserait, à cette époque de l'année, affronter, vers le milieu du jour, le soleil de la plaine assyrienne? « Notre pays, disaient, en 1817, les Kurdes au lieutenant Heudde, a été jadis envahi par un grand guerrier d'Europe; il n'y a que les Russes aujourd'hui qui soient en état de le conquérir. » Si jamais les Russes, descendus des monts de l'Arménie, sont obligés de se porter au-devant d'une armée débarquée à Bagdad, je les engage fort à ne pas mettre dans leurs mouvements plus de hâte que les compagnons d'Alexandre ou que les soldats de Cléarque; je les engage surtout à bien choisir leur saison.

Eugène Flandin nous a fait un tableau des ouragans de sable qui désolent les bords de l'Euphrate durant les mois d'été; la plume du grand peintre ne se contente généralement pas d'être aussi éloquente que son pinceau; elle n'aura pas été, j'en suis sûr, moins fidèle[1]. « Le vent impétueux du désert, nous

de Kerkouk, et d'Altoun-Koupri sur le Zab inférieur (Zab-el-Asfal). Le 14 février, il arrivait à Erbil.

[1] Eugène-Napoléon Flandin, peintre paysagiste et archéologue, né le 15 août 1809 à Naples, est mort en 1876. De 1839 à 1841,

apprend l'auteur du *Voyage en Perse,* passe comme une flamme... Il brûle et asphyxie; les hommes se mettent à plat ventre et se couvrent de leurs manteaux, les animaux se couchent les uns à côté des autres et cachent mutuellement leur tête sous leur ventre... Le sable siffle de toutes parts... C'est le *Sam* qui passe! » Le *Sam,* il est vrai, ne s'attarde pas en route; s'il a le vol funeste, il l'a du moins rapide. Malheur cependant à l'armée qui se laisserait surprendre, loin des lieux habités, par le tourbillon redouté des caravanes! La trombe irritée ne l'engloutirait pas sans doute; me garantirez-vous qu'elle ne fût pas de force à l'étouffer?

Semblable épreuve fut épargnée aux phalanges d'Alexandre; piétons et cavaliers descendirent paisiblement la pente qui au temps de Cyrus avait porté les Mèdes à Babylone.

il fut chargé d'une mission archéologique en Perse. En 1844, il passa huit mois à Khorsabad, occupé des fouilles les plus importantes et les plus fructueuses.

CHAPITRE II.

ENTRÉE D'ALEXANDRE ET DE L'ARMÉE MACÉDONIENNE A BABYLONE.

« Il a existé des grands hommes avant Agamemnon », nous dit très-judicieusement Horace; il y a eu aussi de grandes villes avant Rome, avant Paris et Londres. L'enceinte extérieure de Babylone enveloppait un espace sept fois plus considérable que le périmètre actuel de notre capitale. Cette enceinte carrée, dont chaque côté n'avait pas moins de vingt-deux kilomètres de longueur, renfermait, il est vrai, suivant la remarque d'Aristote, « bien plutôt un peuple qu'une cité ». On peut la comparer à la ligne de première défense que forment aujourd'hui autour de Paris nos forts détachés. La cité proprement dite possédait une seconde enceinte, les temples et les palais avaient également leurs remparts; ils formaient à l'intérieur de la ville comme autant de citadelles distinctes. Sur une superficie de près de cinq cents kilomètres carrés,

cent soixante-cinq seulement étaient occupés par les habitations; le reste demeurait consacré aux vergers et à la culture. La ville, en la supposant investie, pouvait ainsi trouver dans son sein même des vivres pour un long siége. L'Euphrate la traversait et la partageait en deux quartiers : d'un côté, la cité royale, avec ses fameux jardins suspendus, une des sept merveilles du monde; de l'autre, la cité ouvrière. Cinquante rues, dont vingt-cinq aboutissaient au fleuve, et quatre boulevards, bordés d'une seule rangée de maisons faisant face aux murailles, divisaient cet ensemble en six cent soixante-seize îlots. Les rues avaient quarante-cinq mètres de large; les murailles, couronnées par des tours, quatre-vingt-quatre mètres de haut sur vingt et un mètres d'épaisseur; les maisons, trois et quatre étages. Cent portes d'airain massif donnaient accès sur la campagne. Tout cet amas de briques s'est rapidement effondré en poussière : de longues rides sur la plaine, le cadavre chaldéen, quand il est tombé en dissolution, n'a pas laissé derrière lui autre chose. Il n'y a que les villes de marbre et de granit qui puissent avoir l'espoir de se survivre encore dans leurs ruines; le calcaire parisien ne ferait peut-être pas beaucoup meilleure figure devant les outrages du temps que l'argile séchée au soleil de la Mésopotamie. Là, quand le voyageur sent butter son

cheval, il ne prend même pas la peine de se baisser : « Ce n'est rien, se dit-il, encore quelque vieille cité disparue ! » Le sol est, en effet, partout semé de ces décombres sous lesquels reste enfoui jusqu'au nom des peuples qui se sont succédé dans la vaste et féconde plaine. Du vingt-quatrième au sixième siècle avant notre ère, durant plus de dix-huit cents ans, l'empire babylonien a connu des vicissitudes dont la trace en majeure partie nous échappe. Les conquérants ont beau enfler leur grosse voix dans les inscriptions pompeuses que la science est parvenue à déchiffrer, ces héros « dont la figure s'épanouit sur les ruines », ne méritent guère que nous nous occupions d'eux ; une masse abjecte courbée sous une verge de fer n'est point faite pour tenir une place importante dans les annales de la civilisation. Honneur immortel à l'Égypte, à la Grèce et à la Judée ! Paix et oubli aux cendres de Ninive, de Babylone et d'Angkor ! La reine Sammouramit a élevé des digues pour retenir l'Euphrate dans son lit ; une autre reine, Neith la Victorieuse — la Nitocris d'Hérodote — a fait creuser un lac, immense déversoir imité du lac Mœris ; seuls, les Prométhées de Memphis, d'Athènes et de Jérusalem ont songé à ravir le feu du ciel. Que sont devenus les immenses travaux des deux reines ? Le lac s'est comblé, le fleuve a rongé ses rives ; sans Hérodote, il ne

resterait pas même le souvenir de l'utile et fastueux labeur.

La grande splendeur de Babylone date de Nabuchodonosor : cette splendeur, faite des sueurs de milliers de captifs, a duré trente-six ans. L'année 538 avant Jésus-Christ, Cyrus s'empara de la fière cité. Les ténèbres de la nuit le favorisèrent; il pénétra dans la ville par le lit de l'Euphrate, après avoir détourné le fleuve dont le lac de la reine Nitocris se trouva tout prêt pour recevoir les eaux. Le fils du roi, Bel-Sar-Oussour—le Balthazar de la Bible—s'était chargé de défendre Babylone pendant que son père, à la tête de l'armée, tenterait au dehors le sort des armes. Balthazar se laissa surprendre au milieu d'un festin; il tomba égorgé dans les bras de ses concubines. Les cèdres du Liban, suivant la prophétie d'Isaïe, se réjouirent au bruit de sa chute. Les chefs de la terre, les rois des nations, qui avaient précédé le fils de Nabounahid au séjour des mânes, vinrent à sa rencontre : « Te voilà donc aujourd'hui semblable à nous ! Les vers se repaissent de celui devant qui la terre tremblait et qui fut si longtemps le fléau des peuples ! Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer? » Pour Babylone cependant ce n'était encore que la déchéance, la soumission au vainqueur étranger; la ruine prédite par les prophètes, ces hardis contempteurs des prospérités humaines,

devait venir plus tard. Des révoltes multipliées la provoquèrent : Darius, fils d'Hystaspe, rasa les murailles élevées par les rois sémites; Xerxès renversa les temples de Bel, de Nébo et de Mérodach. La cité ravagée ne conserva plus qu'une enceinte, — non pas cette immense enceinte extérieure, dont tout un peuple avait peine à garnir les créneaux, — mais une enceinte réduite, telle que la pouvait défendre la garnison imposée par les Perses. Ce dernier boulevard, la rancune des vaincus n'attendait qu'une occasion pour en ouvrir les portes. Cyrus avait relégué dans l'ombre la caste sacerdotale, qui, de temps immémorial, détenait le pouvoir; Xerxès avait outragé ses dieux; il était naturel que la savante et puissante aristocratie appelât de ses vœux un vengeur. Arbèles l'émut comme une espérance; Alexandre savait à n'en pas douter qu'il trouverait des alliés empressés dans la place.

Chaque race a ses instincts : l'instinct des Asiatiques est de se soumettre au vainqueur. Alexandre atteignait à peine les rives du Tigre qu'il vit venir à lui Mazée, le futur gendre de Darius, Mazée qui, dans les champs d'Arbèles, avait failli arracher aux Macédoniens la victoire. Oublieux de ce qu'il devait à son roi, le fier satrape se donnait sans réserve : il livrait à la fois et la ville qui l'avait reçu fugitif dans ses murs, et ses propres enfants déjà d'âge à

porter les armes. « Une émulation de servitude » allait rendre au roi de Macédoine toutes les conquêtes faciles. La citadelle, gardienne d'un trésor important, aurait pu résister; elle se soumit avec autant d'empressement que la ville. Alexandre trouva la route jonchée de fleurs et de couronnes, bordée de chaque côté d'autels d'argent. Partout fumait l'encens, partout s'exhalaient les parfums les plus précieux. Le roi avait rangé son armée en bataille, se demandant encore s'il entrerait dans cette grande cité sans combat; il dut ployer ses phalanges en colonnes, pour suivre le cortége venu à sa rencontre. Poëtes, musiciens, astronomes investis du sacerdoce, se jetaient à l'envi aux pieds du nouveau Cyrus. L'office des poëtes en Asie a toujours été, comme le fait observer Quinte-Curce, de chanter les louanges des rois, non pas des rois tombés dans la poussière, mais de ceux qui ont su éviter la borne où se brisent les chars. Les acclamations d'un peuple enivré se mêlaient d'ailleurs aux accords de leur lyre. La science moderne s'est chargée de nous expliquer cet enthousiasme : la vieille religion de la Chaldée, le culte de Bélus et des astres prenait sa revanche sur le déisme intolérant qui l'avait longtemps opprimée.

C'est toujours une heureuse fortune pour une dynastie nouvelle que d'avoir à réparer les torts des

souverains qu'elle remplace. Babylone avait été cruellement traitée par les conquérants iraniens; Alexandre forma le dessein de lui rendre son éclat et son importance. Le séjour des Macédoniens dans la capitale de la Chaldée se prolongea pendant près d'un mois. La discipline de l'armée fut loin d'y gagner. Coucher sous un toit est déjà d'un funeste effet pour des guerriers habitués à vivre sous la tente; quand la mollesse de l'Asie vient, à ce bien-être passager, mêler ses séductions énervantes, il n'est que temps de plier bagage. Mieux vaut encore user les sabots de ses chevaux que l'énergie morale de ses soldats. Mais avant de se mettre en marche pour la Susiane, le vainqueur de Darius avait, dans la Babylonie, plus d'une mesure à prendre.

Avec ce rare bon sens qui fut, quoi qu'en aient pu penser Athènes et Corinthe, sa qualité maîtresse, Alexandre commença par faire à Babylone ce qui lui avait si bien réussi en Égypte : l'autorité civile y demeura distincte et indépendante du pouvoir militaire; Mazée fut nommé satrape de la Babylonie; Apollodore d'Amphipolis eut le commandement des troupes. Alexandre lui laissa deux mille fantassins et cinq millions de francs pour faire de nouvelles levées de soldats; la citadelle fut placée sous la garde d'Agathon et de sept cents Macédoniens assistés par trois cents mercenaires.

L'ancien collecteur des taxes, Bagophanès, s'était montré trop empressé envers le nouveau maître pour qu'on ne lui conservât pas ses fonctions ; nul mieux que lui ne savait ce qu'on pouvait exiger d'une province qui, au dire d'Hérodote, fournissait à elle seule le tiers des subventions réclamées pour l'entretien des troupes dans toute l'étendue de la monarchie. Les revenus de la Babylonie auraient donc amplement suffi à solder la petite armée grecque ; mais ce fut surtout dans le trésor royal, la moindre des réserves amassées sur différents points du territoire par les soins prévoyants des rois de Perse, que le roi de Macédoine jugea bon de puiser à pleines mains pour distribuer des gratifications à ses soldats. Il en sortit des sommes considérables : chaque cavalier macédonien reçut cinq cent cinquante francs ; la part du cavalier étranger fut de quatre cent soixante, celle du fantassin de cent quatre-vingt-quatre.

Assuré désormais de la soumission de la Chaldée et comptant à bon droit sur l'élan de ses troupes, Alexandre, dans les premiers jours du mois de novembre de l'année 331, leva son camp de l'Euphrate et prit sans plus tarder la route de Suse.

CHAPITRE III.

DE BABYLONE A SUSE.

J'ai découvert sans trop de peine des voyageurs modernes qui avaient fait la route d'Arbèles à Babylone; je ne me suis pas aussi facilement procuré des guides qui pussent me conduire de Babylone à Suse : M. Dieulafoy n'était malheureusement pas encore revenu de sa mission scientifique en Perse. « Quand on va chez les Bactyaris ou chez les Loris, disaient à Eugène Flandin les muletiers de Kermanchâh, on n'en revient jamais. » Deux autres voyageurs français, MM. de la Guiche et Texier, durent également renoncer à visiter la Susiane, bien qu'ils aient eu un instant l'espoir d'y pénétrer, en prenant Chiraz pour point de départ. Les plaines du Khousistan semblaient devenues inabordables, de quelque côté qu'on se présentât pour en forcer l'accès. Deux officiers anglais s'y hasardèrent sans une suffisante escorte; ils furent impitoyablement massacrés; seul le major Rawlinson réussit à pren-

dre une connaissance rapide et sommaire des ruines signalées au douzième siècle par le juif Benjamin de Tudèle, ruines que depuis cette époque toutes les missions scientifiques plaçaient au premier rang dans le programme de leurs explorations. Pour venir à bout de son entreprise, le major anglais fut obligé d'attendre que le schâh de Perse envoyât une armée contre les Bactyaris; il se joignit à une troupe de deux mille hommes, et passa ainsi sans encombre à travers les montagnes où demeurent établis, comme au temps de Cyrus, les descendants indomptés des Uxiens et des Cosséens.

Ce n'était pas encore là cependant le voyage qu'avait fait Alexandre. Le roi de Macédoine était venu à Suse en partant de Babylone, et non pas en partant d'Ispahan. Enfin je rencontrai ce que je cherchais : un membre de la commission mixte chargée de délimiter les confins de la Perse et de la Turquie, M. William Kennett Loftus; m'apprit, entre autres choses, comment il était parvenu, en l'année 1852, à se rendre de Bagdad à Shouster; je pouvais, en l'accompagnant, me croire à peu de chose près sur le chemin direct de Babylone à Suse[1].

Il est une remarque à laquelle je m'attends et

[1] Le chemin direct certainement, mais, suivant M. Dieulafoy, le plus périlleux et le plus désert.

qui n'a pu cependant me décourager. « A quoi bon, me dira-t-on sans doute, consulter les voyageurs modernes? Espérez-vous bien vous faire ainsi une idée des difficultés qu'eut à surmonter Alexandre? Une contrée transformée en désert présente-t-elle quelque analogie avec un pays jadis florissant, semé presque à chaque pas de villes et de villages, habité par une population qui s'était attachée au sol, qui le fertilisait, le cultivait, l'arrosait? » Je réponds à cette objection : La constitution géologique est restée la même, la nature et la configuration du terrain pas plus que le régime des vents n'ont changé; nous avons donc tout sujet de penser qu'au quatrième siècle avant notre ère, la Susiane — le Khousistan actuel — avait, comme aujourd'hui, ses vastes solitudes dont l'aridité ne pouvait être conjurée par aucun effort humain. La Sardaigne n'était-elle pas insalubre sous la domination romaine? Et pourtant la Sardaigne passait alors pour un des greniers de Rome. Ni la densité de la population, ni l'intensité des défrichements n'avaient sensiblement modifié les conditions défavorables du climat; les marais persistaient en dépit des efforts constants qu'on faisait pour les dessécher. Lorsque Flandin, Buckingham, Loftus ou Layard tremblent de la fièvre, je soupçonne à bon droit la Perse de Darius de n'avoir pas épargné cette épreuve aux soldats de la Grèce

et de la Macédoine. Les eaux de l'Euphrate et du Tigre, malgré les déversoirs qui leur furent ménagés, n'ont jamais cessé d'inonder en certaines saisons les terres basses de la Chaldée et de la Susiane.

« Alexandre, dit simplement Arrien, marche vers Suse; il arrive en cette ville le vingtième jour. » Le célèbre historien anglais Grote prend Arrien au mot : « Marche facile, dit-il, à travers une contrée abondamment pourvue. » Toute riche et fertile qu'elle ait pu être, la Susiane n'en avait pas moins, au temps de Strabon comme au nôtre, « un climat de feu ». N'admettons pas, j'y consens, « que l'orge dans les sillons frétillât au soleil, comme les pois dans la poêle » ; ne nous figurons pas « les lézards grillés à mi-chemin quand ils tentaient de traverser les rues en plein midi » ; mais ne mettons pas en doute que, « pour protéger les maisons contre l'excès de la chaleur, on fût obligé d'en recouvrir les toits de près d'un mètre de terre ». A Shouster, non loin de l'antique Suse, vous trouverez encore aujourd'hui, pendant la saison d'été, les habitants blottis dans leurs *serdabs,* — en persan *zirzamin,* souterrain — tant que le soleil demeure au-dessus de l'horizon; quand l'astre a disparu, ils sortent de leur tanière pour aller s'étendre et dormir à la belle étoile sur leur terrasse. Les serdabs sont des sous-sols taillés dans le roc, des sous-sols munis de cheminées

qui y établissent à la façon des ventouses un courant d'air; sans serdabs, il serait impossible de résister au souffle desséchant de la fournaise. « On attribue, dit avec raison Strabon, ces chaleurs excessives à la haute chaîne de montagnes qui intercepte, du côté de la frontière septentrionale, les vents du nord. » Tel est aussi l'avis de M. Loftus.

Alexandre, heureusement pour ses troupes, n'aborda point la Susiane dans la saison brûlante; ce fut au mois de novembre de l'année 331 avant Jésus-Christ, qu'il entreprit cette expédition. Sa confiance dans les conséquences de la bataille d'Arbèles paraît avoir été sans limites, car, non content de marcher avec le gros de son armée sur Babylone, il avait dépêché vers Suse un autre corps, probablement peu considérable, sous la conduite de Philoxène. Pour se rendre d'Arbèles à Suse, sans se jeter dans les montagnes de la Médie, je ne connais pas d'autre route que celle qui vient toucher le Tigre à Bagdad, et se dirige ensuite à l'est-sud-est vers Shouster. Cette route n'a pas moins de sept cent quarante kilomètres[1]. Celle qu'aurait eu à parcourir Alexandre, lorsqu'il prit son point de départ de

[1] Suivant M. Dieulafoy, qui connaît admirablement cette partie de la Perse, la route la plus généralement suivie d'Arbèles à Suse passait par Bisutoun et Kermanshah, d'où la vallée de la Kerkhah conduit directement à Dizful.

Babylone, en eût mesuré à peu près trois cent quatre-vingt-six, si Alexandre eût marché directement sur Agra pour y franchir le Tigre; mais Alexandre paraît avoir remonté plus au nord. « Il atteignit en six jours l'éparchie de Sittace, contrée riche en subsistances », nous dit Diodore de Sicile. Ce détour portait à quatre cent trente-cinq kilomètres la distance à franchir. Pour arriver dans l'espace de vingt jours sous les murs de Suse, il a donc fallu que l'armée macédonienne, fidèle à ses habitudes, continuât de mettre un intervalle de vingt-deux kilomètres entre ses étapes[1].

Rejoignons notre guide, M. Loftus, à Mendelia, non loin du site qu'occupa jadis l'antique Agra, sur la rive gauche du grand fleuve. La saison est à peu près la même; c'est vers le milieu de janvier de 1852 que l'intrépide Anglais se prépare à son périlleux voyage de trois cent vingt-deux kilomètres à travers le désert de Dizful. « La région que je traversais, écrit M. Loftus, appartient aux Beni-Lâm, tribu arabe qui reconnaît nominalement l'autorité du pacha de Bagdad. Pendant l'hiver et durant le printemps, les nombreuses tribus persanes des

[1] M. Dieulafoy pense qu'Alexandre se sera d'abord porté à Sittace, autrement dit, à Bagdad, et de Sittace à Amarah, pour remonter ensuite vers Aïwan-Karkhah. De cette façon, il aura évité toutes les difficultés qu'a rencontrées Loftus.

Feyli-Lours descendent de leurs retraites montagneuses, et viennent faire paître leurs troupeaux dans ces mêmes plaines. Le pays se trouve alors occupé par deux races distinctes qui ne parlent pas la même langue ; il en résulte des conflits perpétuels. C'est là que Kelb-Ali-Khan, chef des Lours Segwend, assassina deux de nos compatriotes, Grant et Fotheringham. »

Après avoir erré pendant deux jours au milieu de collines de sable, M. Loftus put passer à gué la Kerkhah et arriver sain et sauf à Dizful.

Les deux principales villes qu'on rencontre aujourd'hui dans les plaines du Khousistan sont Dizful et Shouster : Dizful, « le Manchester de la Perse » ; Shouster, la cité ruinée qui fut à son apogée de grandeur de l'année 242 à l'année 273 de notre ère, alors que le second monarque de la dynastie sassanide, le roi Sapor, se servait du dos d'un empereur romain pour se mettre en selle. Les ruines de Suse sont situées entre la Kerkhah et Dizful, à vingt-trois kilomètres environ, dans la direction du sud-ouest, de cette ville. Une branche du Choaspe, sous le nom d'Eulée, baignait les murs de l'antique citadelle et allait rejoindre le Pasitigre — le Tigre du nord-est — qui débouchait dans le golfe Persique. Outre le Choaspe, l'Eulée et le Pasitigre, une quatrième rivière, le Koprates, arrosait la plaine. Le Koprates

est aujourd'hui la rivière de Dizful, le Choaspe se retrouve dans la Kerkhah, le Pasitigre dans le Karoun ; l'Eulée a disparu. L'Eulée était un canal artificiel dont les eaux du Choaspe se sont détournées ; le lit que l'Eulée occupait subsiste encore ; il est marqué par une dépression qui n'a pas moins de deux cent soixante-dix mètres de large, et dont la profondeur varie de quatre à six mètres. Ce fossé desséché fut autrefois l'Ulaï du prophète Daniel ; le vieux voyageur Benjamin de Tudèle le vit, en 1173, partager la ville de Shoush « en deux quartiers reliés par un pont ». A cette époque, Shoush possédait encore, « avec de très-grands et très-beaux édifices anciens, une population de sept mille juifs et quatorze synagogues ».

Quelques auteurs ont cru reconnaître dans la ville de Shouster une ville moderne bâtie sur l'emplacement de Suse ; ces auteurs se trompaient : entre Shouster et Suse il n'y a pas moins de soixante kilomètres. Ainsi que l'indique son nom, Shouster n'est que le petit Shoush, une ville de date comparativement récente, née des débris de la grande cité. Saccagée et détruite par les successeurs d'Alexandre, Suse avait laissé dans le voisinage de Shoush quatre monceaux de ruines ; d'énormes tranchées pratiquées par les Anglais en ont fait sortir des temples, des palais, des remparts de briques. On a vu tout à

coup apparaître au jour la grande salle où l'Assuérus de la Bible, le Xerxès de l'histoire, tenait ses cours plénières et donnait ses festins; on l'a vu apparaître avec ses magnifiques rangées de colonnes présentant une façade de cent trois mètres de long, sur une profondeur de soixante-treize mètres. C'est là que venaient s'asseoir aux jours de fête « les princes de la cour et les ministres, les gouverneurs des provinces, les premiers d'entre les Perses et les plus illustres d'entre les Mèdes : de tous côtés se balançaient suspendues des tentures de la couleur du ciel. D'autres tentures blanches et de couleur hyacinthe s'étendaient d'une colonne à l'autre, soutenues par des cordons de lin teints de pourpre. Des lits d'or et d'argent étaient dressés sur un pavé de jaspe, de porphyre et d'albâtre; le vin se buvait dans des vases d'or. » Quel cadre magnifique pour montrer au peuple assemblé la beauté de l'altière Vasthi!

Les habitants de Suse attendaient-ils quelque intervention étrangère? Appelaient-ils de leurs vœux, comme les Chaldéens, quelque joug moins pesant que celui des montagnards de la Perside? On serait porté à le croire, tant la soumission fut empressée et complète; Babylone n'avait pas montré plus de zèle à faire fête et joyeux accueil au vainqueur. L'Asie n'était pas habituée à rencontrer des maîtres de la trempe vigoureuse et douce d'Alexandre. Ce

que nous pouvons lui souhaiter de mieux, s'il est dans sa destinée de subir encore quelque jour la loi de la conquête, c'est d'être une seconde fois aussi bien servie par la Providence.

Deux ou trois étapes tout au plus séparaient l'armée macédonienne de Suse, quand un courrier expédié par Philoxène vint annoncer au roi que la seconde capitale de Darius avec ses immenses trésors était déjà au pouvoir du faible détachement qui avait reçu l'ordre de s'en rendre maître. A cette nouvelle, Alexandre se hâte de gagner les bords du Choaspe. Le satrape de Suse, Abulites, l'y attendait avec des présents d'une magnificence royale. Darius avait fait venir douze éléphants de l'Inde; Abulites les offrait au vainqueur, il lui offrait en même temps des dromadaires renommés pour la rapidité de leur course. Que pouvaient signifier ces offrandes, dont Aristobule dut être porté à exagérer la valeur, auprès des incroyables richesses renfermées dans la citadelle? Les rois de Perse n'entretenaient pas d'armée permanente; aussi, quelle que fût la magnificence dont la renommée les entourât, étaient-ils loin d'employer annuellement leurs revenus. Ce sont surtout les dépenses militaires qui épuisent les États. Chacune des capitales de la monarchie possédait un trésor amassé d'âge en âge par les successeurs de Cyrus; Alexandre franchit le Choaspe, entra dans

la ville dont le peuple était prêt à baiser la poussière de ses pas, et mit la main sur la somme incroyable de deux cent vingt millions de francs en lingots et de sept cent soixante-deux millions en argent monnayé : la prévoyance des souverains de la Perse tournait ainsi malheureusement à leur ruine; ce fut en effet leur opulente épargne qui paya les levées faites en Grèce et les soumissions achetées en Asie.

CHAPITRE IV.

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE.

Les Susiens n'auraient pu se passer de satrape; le roi de Macédoine n'alla pas chercher celui qu'il leur destinait parmi ses favoris; il trouva plus sûr de confirmer l'autorité du gouverneur institué par Darius. Partout l'administration se soumettait avec empressement; la conquête n'avait aucun intérêt à la désorganiser; seulement, à Suse, comme à Babylone et à Memphis, Alexandre prit la précaution de placer la force militaire dans les mains des Macédoniens. Archélaüs occupa la ville avec une garnison de trois mille hommes; Mazare, un des hétaires, eut le commandement de la citadelle, Callicrate fut chargé de la garde des trésors. Les détachements se multipliaient ainsi à l'infini, et l'effectif de l'armée peu à peu se fondait, mais en même temps l'armée y trouvait l'avantage de ne conserver dans ses rangs que des hommes valides; l'occupation des places

fortes était, en effet, confiée aux soldats affaiblis par les marches ou par l'âge.

Au moment de s'engager dans des opérations qui lui présageaient tant de fatigues, Alexandre recula devant la responsabilité cruelle d'associer la malheureuse famille de Darius à ces nouveaux labeurs. La pacification des provinces lui parut assez avancée pour qu'il pût laisser sans danger à Suse ces gages infortunés de sa victoire. La mère et les enfants de Darius auraient-ils bien eux-mêmes osé, en ce moment, faire des vœux imprudents pour leur délivrance? Un instinct secret ne les avertissait-il pas qu'il n'y avait plus de refuge assuré pour la famille du souverain vaincu que dans le camp respectueux du vainqueur? L'empire croulait, les populations débonnaires et douces s'abandonnaient, sans pensée de retour, au joug du conquérant; les autres ne voyaient dans le monarque qu'elles s'apprêtaient à entraîner au fond de leurs déserts qu'un instrument, une sorte de roi fétiche propre à servir encore de centre à la résistance. Darius était déjà pour les Bactriens, pour les Arachosiens, pour les Saces et les Massagètes qui l'entouraient, bien moins un souverain obéi qu'un prisonnier. Les satrapes qui entendaient user de son nom, de son titre jusqu'à la dernière heure, ne lui auraient pas permis, quand il l'eût voulu, d'abdiquer; mais le culte rendu par

la vieille piété nationale au sang vénéré de Cyrus ne rencontrait plus que d'hypocrites fidèles à Ecbatane. Sisygambis et les jeunes princesses jouissaient d'une sécurité complète auprès d'Alexandre ; la captivité devenait pour elles un bienfait, du moment qu'elle les préservait des atteintes d'un Bessus.

La résignation de cette royale famille ne pouvait d'ailleurs être que d'un bon exemple pour les Perses ; Alexandre avait donc tout intérêt à la montrer au peuple conquis entourée des égards que lui dicta, dès le premier jour, son âme généreuse. Oh ! grands politiques, soyez bons ! La bonté, quand elle n'est pas le lâche déguisement de la faiblesse, est encore le plus adroit des calculs. Alexandre s'était fait un devoir de traiter Sisygambis en reine ; il voulut désormais l'honorer comme une seconde mère. Souvent Sisygambis avait essayé de se prosterner à ses pieds : les Asiatiques ne savent pas témoigner autrement leur soumission et leur reconnaissance. Alexandre relevait doucement l'auguste captive : « Non, ma mère, lui disait-il, ce n'est pas à vous de me rendre honneur, c'est à moi d'observer les coutumes de votre nation. Chez vous, un fils n'oserait jamais s'asseoir en présence de sa mère avant d'en avoir reçu la permission ; je resterai debout, tant que vous ne m'aurez pas fait signe de prendre un siége. » Voilà bien le cœur d'un héros ! A qui le

spectacle de la grandeur déchue pourrait-il inspirer le respect, si ce n'est à ces nobles esprits que leur condition non moins que leur audace met sans cesse aux prises avec la fortune?

De Tyr aux champs d'Arbèles, d'Arbèles à Babylone, de Babylone à Suse, Alexandre n'avait rencontré qu'un pays ouvert; pour achever son œuvre, il lui faudrait bientôt aborder la région scabreuse où les Perses, au temps de Cyrus, vivaient encore d'une existence nomade. On aurait donc très-probablement, avant d'arriver sous les murs de Persépolis, à livrer des combats de montagnes contre des tribus résolues à défendre une indépendance séculaire. Ce seraient là de bien autres luttes que ces grandes batailles rangées dont on était sorti vainqueur avec si peu de perte : Alexandre prit ses précautions en conséquence. Qu'on se rappelle qu'il ne pouvait subir un échec à une telle distance de ses bases d'opération, sans s'exposer à être englouti avec sa petite troupe dans un soulèvement général.

Le roi de Macédoine s'appliqua d'abord à raffermir la discipline, ébranlée par les délices passagères de Babylone. Il doubla ensuite la force numérique de son unité tactique. Les *mores* ou cohortes s'étaient composées jusqu'alors de cinq cents hoplites; Alexandre en porta l'effectif à mille hommes. Les chiliarques, nous dirions aujourd'hui les chefs

de bataillon, furent nommés, comme aux premiers jours de la république française, à l'élection; seulement, ce ne fut pas aux soldats mêmes que le roi voulut laisser le soin de faire un choix aussi délicat; il institua des juges dont il promit de respecter la sentence, à la seule condition que ces juges feraient publiquement connaître les motifs qui avaient dicté leur décision. L'armée tout entière interviendrait ainsi, bien que d'une façon indirecte, dans le noble débat. Alexandre, ne l'oublions point, était maître absolu à Pella; au milieu de son camp, il lui fallait compter avec son armée. A chaque instant les soldats se rassemblent; ils décernent des grades, ils prononcent des arrêts de vie ou de mort. Formée de tous les contingents que lèvent à grand renfort de dariques Olympias et Antipater, l'armée d'Alexandre a pour base la phalange macédonienne et le corps des hétaires. Les hétaires et la phalange constituent, sous les ordres du jeune souverain qui les guide, une sorte d'oligarchie dans cette république fédérative.

La grande compagnie catalane qui, au quatorzième siècle, conduite par Roger de Flor, saccagera les États de l'empereur de Byzance avant d'aller s'emparer de ceux du duc d'Athènes, ne présentera pas une autre organisation. Il lui manquera cependant le respect héréditaire qui contribua si puis-

samment à retenir, au sein des plus dures épreuves, les soldats macédoniens dans le devoir. Alexandre était un généralissime à la façon des rois de Sparte; pareils généraux, quand ils sont rompus à leur épineux métier dès l'enfance, maintiennent facilement leurs prérogatives; l'élection, si audacieusement qu'elle s'exerce, ne va pas jusqu'à les atteindre. Alexandre ne compromettait donc en rien son autorité lorsqu'il demandait à ses soldats de lui désigner parmi eux les plus braves; Napoléon n'a pas craint d'imiter maintes fois au lendemain des grands chocs cet exemple.

Le premier qui, dans l'armée grecque, obtint à Suse la palme décernée au courage, fut un vétéran, Adarchias. On l'avait vu, sous les murs d'Halicarnasse, se distinguer au milieu de ces vieux soldats qui ramenèrent les jeunes bataillons ébranlés à l'ennemi. Antigène, Philotas, Amyntas, Antigone, Lynceste, Théodote, Hellaniçus, reçurent également, pour prix de leur valeur, le commandement d'une cohorte. Par l'émulation qu'il créait ainsi, le roi se proposait surtout d'entretenir l'enthousiasme qu'il craignait de voir, à la suite des fatigues prévues, insensiblement décliner. Une autre innovation, plus importante encore, eut pour objet de mettre un frein à la prépondérance macédonienne. Alexandre agissait en vertu des pouvoirs qui lui avaient été



déférés par l'assemblée des Grecs réunis à Corinthe; il tenait à le rappeler à ses compatriotes aussi bien qu'à ses auxiliaires. Il y avait eu au début autant de cavaliers que d'États représentés par leurs contingents; désormais, il n'y aurait plus qu'une seule cavalerie, une cavalerie grecque, dont les chefs seraient indistinctement choisis dans toute l'armée. Les anciennes divisions de territoire devaient s'effacer; il fallait que les soldats d'Alexandre en perdissent jusqu'au souvenir. La Grèce devenait une, et ce n'était ni la Macédoine ni la Thrace qui allaient conquérir l'Asie; c'était l'antique Hellade. Dans la pensée secrète du conquérant, l'Hellade, ce serait bientôt le monde.

Les levées en masse ont porté, de nos jours, un coup mortel à la profession de soldat; le métier des armes est, à vrai dire, une industrie perdue; dans la société antique, au contraire, comme au moyen âge, une foule de gens en vivaient. Hoplites et hippiques, reîtres et lansquenets, se présentaient aux officiers recruteurs avec leurs armes et prenaient immédiatement place dans le rang. Point n'était besoin de les soumettre à un fastidieux apprentissage, ils se trouvaient d'emblée en état d'exécuter toutes les manœuvres connues. Alexandre eut donc peu de peine à encadrer dans ce qui lui restait de vieilles troupes les jeunes conscrits accourus de la Grèce.

On évalue à cent cinquante mille hommes les renforts qu'il reçut à diverses reprises de ses États d'Europe. Son grand embarras ne fut pas de les dresser à évoluer; le difficile fut de leur apprendre à obéir, car ces nouveaux soldats, pour la plupart, n'étaient pas nés ses sujets. Le fils de Philippe, par bonheur, possédait au plus haut degré cette qualité suprême qui donne au troupeau un chef : le don du commandement. « Proxène de Béotie, nous dit Xénophon, était fait pour commander à d'honnêtes gens; il n'avait pas ce qu'il faut pour inspirer à des aventuriers le respect ou la crainte; Cléarque, d'un autre côté, toujours dur et cruel, ne pouvait obtenir de ses soldats que les sentiments qu'ont les enfants pour leur pédagogue. » Ni Proxène ni Cléarque n'auraient accompli les campagnes d'Alexandre. Ce n'est pas d'eux qu'il eût fallu attendre ces admirables paroles : « Je ne suis pas venu en Asie pour exterminer les nations; j'y suis venu pour que les hommes soumis par mes armes n'aient point à s'affliger de mes victoires. » Eussent-ils d'ailleurs tenu le langage d'Alexandre, qu'ils n'auraient probablement pas eu le pouvoir de contraindre les troupes indisciplinées qu'ils commandaient à y conformer leur conduite. On peut être un bon général sans avoir en soi l'étoffe d'un demi-dieu.

Vers la fin du mois de novembre de l'année 331 avant

Jésus-Christ, tout se trouva prêt pour la reprise des opérations; un seul signal, et l'armée se mettait en marche. Décamper sans trouble et sans bruit n'est pas le propre de la première troupe venue. Dans l'armée grecque elle-même, avant les réformes apportées pendant le séjour à Suse, si l'on voulait lever le camp, on donnait l'ordre aux trompettes de sonner le départ. Alexandre décida qu'à l'avenir les trompettes se tairaient et qu'on décamperait à la muette. Il fit dresser près de la tente royale un mât de signaux. Du feu la nuit, de la fumée le jour, devait suffire pour transmettre des ordres qui n'avaient pas besoin d'être portés à la connaissance de l'ennemi par toutes ces sonneries tapageuses. L'armée manœuvrait déjà en silence; elle contracta peu à peu l'habitude de se glisser d'une façon discrète, je serais presque tenté de dire sournoise, hors de son camp. C'est ainsi que la force qu'elle pouvait avoir perdue par tous les déchets qui atteignent une troupe en campagne, par la mort, par les maladies, par les congédiements, Alexandre s'efforçait de la lui rendre par la discipline.

Peut-être eût-il pris moins de peine avec ses vieux soldats, peut-être aussi les eût-il trouvés trop infatués de leurs nombreux triomphes pour oser entreprendre de les plier à de nouveaux usages. La moindre réforme s'impose difficilement à des sol-

dats auxquels on a souvent répété qu'ils étaient les premiers soldats du monde; la défaite les rend généralement plus dociles, mais Alexandre entendait bien épargner aux siens cette leçon, et, avec une activité qu'on ne saurait trop vanter et faire ressortir, il profitait du moment où les rangs se rajeunissaient pour réaliser les perfectionnements qu'il mûrissait depuis longtemps dans sa tête.

CHAPITRE V.

LA GUERRE DE MONTAGNE.

La période des batailles rangées pour longtemps était close; la guerre de montagne, cette guerre qu'Alexandre avait déjà faite en Illyrie et qu'il allait poursuivre au sein des massifs accidentés de la Perside, ne demande pas uniquement un courage intrépide; elle a ses secrets, ses méthodes, et ne se pratique bien que par ceux qui en ont fait une étude spéciale. Les Grecs sont encore demeurés sur ce point nos maîtres. Voyez les Dix-Mille quand ils sont obligés de se frayer un chemin à travers le pays des Carduques : ils décampent secrètement et calculent leur marche pour arriver au pied des hauteurs avant le lever du jour. Les premiers sommets sont enlevés par surprise, mais il a fallu sacrifier une partie des bagages et rendre la liberté aux prisonniers. On s'avance ainsi de vallon en vallon, fouillant tous les villages pour y trouver des vivres. A la nuit close,

les Carduques se rassemblent et tombent sur les traînards; la nuit se passe dans de perpétuelles alertes. Le lendemain, survient un violent orage; toujours en quête des provisions qui leur font défaut, les Grecs n'en continuent pas moins leur route. Serrés de près, harcelés par une grêle de pierres et de flèches, ils doivent à chaque instant se retourner pour repousser l'ennemi et pour le tenir à distance. Tout à coup un rocher à pic, une butte infranchissable se dresse en travers du sentier. N'est-il donc pas possible de tourner cet obstacle? Un guide se présente : il connaît un chemin, une route praticable même pour les bêtes de somme; il n'oserait proposer d'y engager l'armée avant que le sommet du morne soit fortement occupé par un détachement. A la voix des stratéges, deux mille volontaires sortent des rangs; le guide se place en tête, et la colonne part. Pendant ce temps, l'arrière-garde fera mine de vouloir forcer de front le passage. Cette démonstration se prononce à peine, que les Barbares, groupés sur les sommets, font rouler de tous côtés avec un épouvantable fracas « des pierres grosses à remplir un chariot ». Il faut reculer et demeurer campé à l'entrée du ravin. Le mouvement des volontaires cependant s'effectue; une pluie battante l'a dissimulé à la surveillance des Carduques. Les postes ennemis sont égorgés avant que les soldats

assis autour de leurs feux aient pu songer seulement à se mettre en défense. Le jour paraît : le brouillard a succédé à la pluie; le détachement pourra se glisser encore inaperçu. Fiers d'un premier succès, ne soupçonnant pas que leurs postes avancés ont été massacrés pendant la nuit, les Barbares à cette heure reposent sans défiance; la trompette soudain retentit, et d'un bord à l'autre du ravin les cris de guerre des Grecs se répondent. Les Carduques, pris à dos, n'essayent pas même de résister à cette double attaque; dès les premiers coups, ils se hâtent de céder le terrain, se dispersent et s'enfuient par tous les sentiers avec une agilité surprenante. Gênés par le poids de leurs armes, les soldats de Chirisophe ne sauraient songer à les poursuivre; ce n'est même pas sans peine que les hoplites réussissent à couronner la hauteur. Les plus lestes ont été obligés de se servir de leurs piques pour tirer à eux, sur la pente roide et glissante, les compagnons qui restaient en chemin.

J'ai tenu à montrer comment les anciens s'y prenaient pour tourner une position et pour franchir à l'aide d'une diversion habile un mauvais pas. On se ferait cependant une idée incomplète des obstacles qu'eurent à vaincre les Dix-Mille, si l'on n'en jugeait que par cet épisode. L'ennemi est insaisissable; ses flèches, longues de quatre-vingts centi-

mètres au moins, sont décochées par un arc de plus d'un mètre d'envergure, arc épais qu'on ne peut bander qu'en appuyant le pied gauche sur la corde. Ce sont là des traits qui valent déjà ceux de nos futures arbalètes; presque aussi pesants que des javelots, ils ont assez de force pour percer à la fois boucliers et cuirasses. Et ces quartiers de roche qui bondissent sur la croupe escarpée des collines en fracassant tout sur leur passage, ne les dirait-on pas lancés de quelque énorme fronde par le bras des géants? Tout émus de ce spectacle, les porte-boucliers en oublient leur devoir; ils se jettent précipitamment de côté et laissent à découvert les poitrines qu'ils ont charge de défendre. Un soldat vient d'avoir la cuisse cassée par une de ces avalanches, quand un Arcadien se jette devant Xénophon abandonné par son écuyer. Le léger bouclier du peltaste ne protégerait pas longtemps le stratége; Xénophon s'empresse de gagner un angle de la montagne qui le met à l'abri.

S'il n'y avait qu'un ravin à traverser, qu'une seule éminence à conquérir, pour dur que fût l'effort, on s'y résignerait : malheureusement on marche à travers un entassement continu de pics et de rochers; on ne peut se porter en avant sans garder en même temps ses derrières. Tant que le dernier attelage

du convoi n'a pas dépassé la hauteur conquise, il serait dangereux d'évacuer une position où l'ennemi viendrait sur-le-champ s'établir. Le plus grand embarras que crée à la colonne cette occupation successive des crêtes, c'est la nécessité de recueillir, avant de sortir du défilé, tous les petits postes qui ont jalonné la route. Pour se précipiter sur les détachements qu'ils surveillent, les Carduques attendent le moment où ces détachements descendront dans la vallée; ils font alors irruption de toutes parts et contraignent l'arrière-garde inquiète à s'arrêter brusquement. Partout où la route se resserre, on peut être assuré que les Barbares auront pris les devants : la tête de la colonne, trouvant ainsi le passage fermé, n'a d'autre ressource que de faire halte, jusqu'à ce que l'arrière-garde ait gravi la montagne et gagné, comme le faucon, le dessus de l'ennemi. La queue de l'armée, au contraire, devient-elle l'objet de quelque attaque sérieuse, l'avant-garde, à son tour, doit rendre à l'arrière-garde le service qu'elle en a reçu. D'un bout du jour à l'autre les soldats ne font que monter et descendre; la descente, nous l'avons déjà dit, est souvent l'opération la plus périlleuse.

Se figure-t-on bien de quelles incroyables fatigues vient s'aggraver le labeur ordinaire de l'étape pour une armée ainsi harcelée? Et la neige avec ses tour-

billons, la neige effaçant les sentiers, la neige couvrant les hommes au bivouac et engourdissant les bêtes de somme, n'est-ce pas pour cette troupe errante la suprême épreuve, l'épreuve à laquelle pas un soldat n'aurait dû survivre? Ils étaient dix mille au départ, ces hommes de fer, ils revinrent six mille; la retraite de Russie ne les aurait pas découragés. En quinze mois ils avaient parcouru plus de six mille kilomètres, dont près de deux mille les conduisirent à travers des déserts, des montagnes et des fleuves. « Anabase et Katabase, marche en avant et marche en retraite, nous apprend Xénophon, formèrent un total que l'on peut évaluer à onze cent cinquante-cinq parasanges. » La parasange des Perses n'a pas dû différer beaucoup de la *farsang* qui sert encore aux Persans à mesurer les distances; nos érudits estiment que cette mesure répondait à notre lieue de quatre kilomètres; l'adjudant général Ferrier ne l'a jamais trouvée inférieure à six kilomètres. Si l'adjudant général Ferrier a raison et si les calculs de Xénophon sont exacts, onze cent cinquante-cinq parasanges équivaudraient à six mille neuf cent trente kilomètres; mais alors il faudrait supposer des étapes de trente-deux kilomètres et non plus, suivant la coutume généralement observée, de vingt et un ou vingt-deux, car ce fut en deux cent quinze étapes que les Dix-Mille se rendirent des bords

de l'Hellespont à Cunaxa et de Cunaxa aux rives de l'Euxin.

La relation de cette mémorable campagne nous a été transmise avec des détails qui manquent complétement à l'histoire des expéditions d'Alexandre; elle nous aidera donc à comprendre ce que les récits de Ptolémée et d'Aristobule auront laissé obscur; mais ce n'est pas seulement dans les ouvrages de Xénophon que nous trouverons le moyen d'éclaircir un texte incomplet. Je me rends mieux compte du passage de vive force des Pyles persiques quand j'ai lu dans Salluste comment Marius se rendit maître, sur la limite des royaumes de Jugurtha et de Bocchus, « d'un rocher d'une hauteur prodigieuse, uni et escarpé, comme si la main de l'homme se fût employée à le polir ». Salluste également me paraît plus croyable lorsque je me transporte en esprit au pied du piton de Fatahua. Ce vieux souvenir français parle-t-il encore au cœur de nos jeunes officiers? Quelqu'un a-t-il pris soin de graver dans leur vive et complaisante mémoire les noms jadis fameux du commandant Bonard, du capitaine Massé et du second maître Bernaud? Le fait d'armes que j'évoque a pourtant pendant longtemps défrayé les veillées du gaillard d'avant; je l'ai moi-même, il y a dix ans déjà, sommairement raconté, lorsque j'esquissais les vaillants combats

qui nous assurèrent, en 1846, la possession de l'île de Taïti[1]; je reviens aujourd'hui à cette glorieuse histoire, parce que je n'en connais pas qui puisse, après l'expédition des Dix-Mille et les campagnes de Marius en Afrique, nous donner un sentiment plus juste de la façon dont s'y prit Alexandre pour subjuguer le pays des Uxiens et pour envahir la Perside.

Au centre de Taïti s'élève un pâté de montagnes. Ce massif volcanique sépare et isole les deux principales vallées de l'île; les Taïtiens, — ceux que nous appelions, avec la naïveté habituelle du conquérant, les insurgés, — en étaient restés maîtres; sur le sommet d'une des aiguilles de lave qui le composent ils avaient élevé un fort. De là ils pouvaient arriver jusqu'à Papeïti sans quitter les hauteurs qui dominent la ville. C'était pour nos établissements un sujet continuel de crainte; nos alliés affamés n'osaient plus pénétrer dans les vallées ainsi commandées pour y aller cueillir les fruits du mayoré et du feïhi, nourriture habituelle du Canaque; ils avaient même abandonné la plage. Le capitaine de vaisseau Bruat, gouverneur des îles de la Société et commissaire du roi auprès de la reine Pomaré, voulut à diverses reprises tenter de déloger les

[1] V. la *Marine d'autrefois : le Protectorat français à Taïti.* E. Plon et Cie, éditeurs.

de l'Hellespont à Cunaxa et de Cunaxa aux rives de l'Euxin.

La relation de cette mémorable campagne nous a été transmise avec des détails qui manquent complétement à l'histoire des expéditions d'Alexandre; elle nous aidera donc à comprendre ce que les récits de Ptolémée et d'Aristobule auront laissé obscur; mais ce n'est pas seulement dans les ouvrages de Xénophon que nous trouverons le moyen d'éclaircir un texte incomplet. Je me rends mieux compte du passage de vive force des Pyles persiques quand j'ai lu dans Salluste comment Marius se rendit maître, sur la limite des royaumes de Jugurtha et de Bocchus, « d'un rocher d'une hauteur prodigieuse, uni et escarpé, comme si la main de l'homme se fût employée à le polir ». Salluste également me paraît plus croyable lorsque je me transporte en esprit au pied du piton de Fatahua. Ce vieux souvenir français parle-t-il encore au cœur de nos jeunes officiers? Quelqu'un a-t-il pris soin de graver dans leur vive et complaisante mémoire les noms jadis fameux du commandant Bonard, du capitaine Massé et du second maître Bernaud? Le fait d'armes que j'évoque a pourtant pendant longtemps défrayé les veillées du gaillard d'avant; je l'ai moi-même, il y a dix ans déjà, sommairement raconté, lorsque j'esquissais les vaillants combats

qui nous assurèrent, en 1846, la possession de l'île de Taïti[1]; je reviens aujourd'hui à cette glorieuse histoire, parce que je n'en connais pas qui puisse, après l'expédition des Dix-Mille et les campagnes de Marius en Afrique, nous donner un sentiment plus juste de la façon dont s'y prit Alexandre pour subjuguer le pays des Uxiens et pour envahir la Perside.

Au centre de Taïti s'élève un pâté de montagnes. Ce massif volcanique sépare et isole les deux principales vallées de l'île; les Taïtiens, — ceux que nous appelions, avec la naïveté habituelle du conquérant, les insurgés, — en étaient restés maîtres; sur le sommet d'une des aiguilles de lave qui le composent ils avaient élevé un fort. De là ils pouvaient arriver jusqu'à Papeïti sans quitter les hauteurs qui dominent la ville. C'était pour nos établissements un sujet continuel de crainte; nos alliés affamés n'osaient plus pénétrer dans les vallées ainsi commandées pour y aller cueillir les fruits du mayoré et du feïhi, nourriture habituelle du Canaque; ils avaient même abandonné la plage. Le capitaine de vaisseau Bruat, gouverneur des îles de la Société et commissaire du roi auprès de la reine Pomaré, voulut à diverses reprises tenter de déloger les

[1] V. la *Marine d'autrefois : le Protectorat français à Taïti*. E. Plon et Cie, éditeurs.

de l'Hellespont à Cunaxa et de Cunaxa aux rives de l'Euxin.

La relation de cette mémorable campagne nous a été transmise avec des détails qui manquent complétement à l'histoire des expéditions d'Alexandre; elle nous aidera donc à comprendre ce que les récits de Ptolémée et d'Aristobule auront laissé obscur; mais ce n'est pas seulement dans les ouvrages de Xénophon que nous trouverons le moyen d'éclaircir un texte incomplet. Je me rends mieux compte du passage de vive force des Pyles persiques quand j'ai lu dans Salluste comment Marius se rendit maître, sur la limite des royaumes de Jugurtha et de Bocchus, « d'un rocher d'une hauteur prodigieuse, uni et escarpé, comme si la main de l'homme se fût employée à le polir ». Salluste également me paraît plus croyable lorsque je me transporte en esprit au pied du piton de Fatahua. Ce vieux souvenir français parle-t-il encore au cœur de nos jeunes officiers? Quelqu'un a-t-il pris soin de graver dans leur vive et complaisante mémoire les noms jadis fameux du commandant Bonard, du capitaine Massé et du second maître Bernaud? Le fait d'armes que j'évoque a pourtant pendant longtemps défrayé les veillées du gaillard d'avant; je l'ai moi-même, il y a dix ans déjà, sommairement raconté, lorsque j'esquissais les vaillants combats

qui nous assurèrent, en 1846, la possession de l'île de Taïti[1]; je reviens aujourd'hui à cette glorieuse histoire, parce que je n'en connais pas qui puisse, après l'expédition des Dix-Mille et les campagnes de Marius en Afrique, nous donner un sentiment plus juste de la façon dont s'y prit Alexandre pour subjuguer le pays des Uxiens et pour envahir la Perside.

Au centre de Taïti s'élève un pâté de montagnes. Ce massif volcanique sépare et isole les deux principales vallées de l'île; les Taïtiens, — ceux que nous appelions, avec la naïveté habituelle du conquérant, les insurgés, — en étaient restés maîtres; sur le sommet d'une des aiguilles de lave qui le composent ils avaient élevé un fort. De là ils pouvaient arriver jusqu'à Papeïti sans quitter les hauteurs qui dominent la ville. C'était pour nos établissements un sujet continuel de crainte; nos alliés affamés n'osaient plus pénétrer dans les vallées ainsi commandées pour y aller cueillir les fruits du mayoré et du feïhi, nourriture habituelle du Canaque; ils avaient même abandonné la plage. Le capitaine de vaisseau Bruat, gouverneur des îles de la Société et commissaire du roi auprès de la reine Pomaré, voulut à diverses reprises tenter de déloger les

[1] V. la *Marine d'autrefois : le Protectorat français à Taïti*. E. Plon et C[ie], éditeurs.

insulaires de la position qu'ils occupaient; tous ses efforts demeurèrent stériles. Comment arriver jusqu'à ce nid d'aigle? Des trous pratiqués dans le roc vif avaient, il est vrai, permis aux indigènes de grimper d'échelon en échelon jusqu'à la cime, qu'ils s'étaient empressés d'entourer, à l'exemple des anciens cyclopes, d'une enceinte de pierres brutes. Quelle troupe européenne eût pu s'aventurer sur cette route aérienne? A peine essayait-on d'y poser le pied qu'on voyait s'ouvrir sous ses pas un précipice de plus de deux cents mètres de profondeur, se dresser au-dessus de sa tête une muraille toute droite, plus élevée encore. Telle était l'escarpe naturelle qu'un jour d'éruption avait fait surgir. Cette escarpe se défendait suffisamment par elle-même; les Indiens cependant s'étaient appliqués à la rendre plus inabordable encore : une redoute crénelée la prenait en flanc; d'énormes blocs, que le moindre effort pouvait lancer dans l'abîme, en couronnaient la crête. Penchés en surplomb sur toute la longueur du sentier, ces blocs eussent infailliblement écrasé les assaillants qui auraient échappé aux balles.

Le commandant Bruat ne se rebutait pas aisément; néanmoins, quand il eut bien rôdé autour de ce repaire, tourné pendant plusieurs mois d'une vallée à l'autre, il finit par s'avouer qu'il était aussi

impossible de prendre les insurgés à revers que d'aller les attaquer de front dans leur fort. Que seraient devenues nos troupes, égarées au milieu de ce labyrinthe de roches éruptives, gigantesque chaudière en ébullition dont la surface s'était brusquement figée? Un guide! n'amènerait-on pas un guide au gouverneur? Nous avions des amis fidèles dans l'île; nous avions Tariirii, un Achille indien; nous avions le vieux Tati, le Nestor du parti du protectorat; nous avions Péé de Moréa, blessé à nos côtés, Vaïtotia et bien d'autres; tous déclaraient qu'ils ne connaissaient de chemin pour arriver au fort de Fatahua que celui qu'on apercevait devant soi, faisant face à la vallée. Après mille démarches vaines, le gouverneur finit par découvrir un Indien de l'île de Pâques, ancien oiseleur du roi Pomaré, qui avait passé sa vie à gravir les cimes pour y aller surprendre sur son nid l'oiseau des tropiques; les plumes d'un rouge de pourpre que lui procurait cette chasse aventureuse servaient à composer le manteau royal. Séduit par un premier présent, déterminé par les libérales promesses qui lui furent faites, cet homme révéla au gouverneur l'existence d'un sentier que nul autre que lui ne connaissait dans l'île. Qu'on lui confiât un détachement de soldats agiles et résolus, il le conduirait par cette voie détournée sur un sommet que les insurgés ne pou-

vaient soupçonner accessible, et d'où l'on n'aurait plus qu'à descendre sur le fort.

Le gouverneur avait trouvé un guide, — tranchons le mot, il avait trouvé un traître. — Était-il au moins assuré d'avoir mis la main sur un bon traître? Le fanatisme national a souvent suscité de ces fourbes héroïques, qui, pareils au mystérieux personnage du roman de Cooper, sont toujours prêts à faire bon marché de leur vie, pourvu qu'ils aient l'espoir d'attirer l'ennemi dans un piége :

> . . . in utrumque parati
> Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti.

Les Troyens, après avoir résisté dix ans aux attaques des Grecs, se laissèrent vaincre un jour par les artifices et par les larmes feintes de Sinon : — *dolis lacrymisque coactis.* — Ne vit-on pas, quelques siècles plus tard, au siége de Babylone, en l'année 519 avant Jésus-Christ, Zopyre, fils de Mégabyse, se raser la tête, se sillonner le corps de coups de fouet, se couper même le nez et les oreilles, pour se faire admettre dans la place où les Chaldéens trop crédules s'empressèrent d'accueillir cette prétendue victime des cruautés de Darius? Quand on a lu et médité l'histoire, on n'ose plus se fier aveuglément à personne, pas même à ceux qui ont le nez coupé. Le commandant Bruat était doué par bonheur

d'une perspicacité qu'il n'était pas facile de mettre en défaut. Il sonda longtemps l'homme qui venait inopinément prendre parti pour la cause étrangère, l'interrogea sur son passé, sur ses espérances, étudia son regard et son attitude; l'examen terminé, il se déclara satisfait. Pas de demi-confiance! Les troupes suivraient docilement les instructions du guide qu'on allait leur donner. Le sort, pour le malheur des insurgés taïtiens, ne nous avait que trop bien servis; Maïroto, — tel était le nom de l'ancien oiseleur, — n'était pas un faux traître; il devait se montrer aussi fidèle qu'Éphialte. Est-il besoin de rappeler ici qu'Éphialte, fils d'Eurydème, fut ce citoyen de Malis qui enseigna aux Perses le moyen de tourner le pas des Thermopyles? Réfugié en Thessalie après la bataille de Platée, Éphialte ne tarda pas à recevoir le digne prix de sa trahison; un habitant de Trachis l'immola, dans Anticyre, aux mânes des soldats de Léonidas. Les Perses avaient déjà failli l'immoler à leurs soupçons.

Qu'il s'agisse du commandant Bruat, de Chirisophe, d'Alexandre ou de Xerxès, l'histoire croit avoir tout dit quand elle nous a jeté en passant ces quelques mots : « Il se procura un guide. » J'affirme qu'au fond il n'est rien de plus difficile, si ce n'est de trouver sur la côte ennemie un pilote. Il importe avant tout qu'un amiral ou un général en chef ait



sa caisse bien garnie. Sait-on quelle fut la récompense du pâtre qui guida les Macédoniens aux Pyles persiques? Alexandre fit donner à ce berger, Lycien d'origine, la somme énorme de cent soixante-cinq mille francs. Le service rendu, à coup sûr, ne valait pas moins : ouvrez vos coffres et ménagez le sang de vos soldats; je crois vous donner là un bon conseil. Ce fut la politique de Xerxès : seulement, un funeste hasard voulut qu'après avoir rencontré Éphialte, Xerxès allât tomber sur Thémistocle. Ce Thémistocle était un faux traître; il ne donna que de pernicieux avis au puissant monarque qui croyait l'avoir acheté. Éphialte, au contraire, montra jusqu'au bout que le roi, l'eût-il payé son pesant d'or, aurait fait encore le meilleur des marchés.

Une troupe choisie dans les rangs des immortels avait été placée par Xerxès sous les ordres d'Hydarne. Cette troupe traversa l'Asope près de son embouchure. Conduite par Éphialte, elle marcha toute la nuit, ayant l'Œta sur sa droite, les monts Trachiniens à sa gauche. Vers le point du jour, elle gravissait la pente en silence, sous le couvert d'un épais taillis de chênes, quand tout à coup, à la cime qu'on croyait déserte, retentit un bruit d'armes. Ce ne fut qu'un cri chez les Perses : « Le Grec nous a conduits dans une embuscade! » Éphialte, en cet instant critique, ne perdit pas heureusement son sang-froid; le calme

dont il fit preuve pouvait seul lui sauver la vie. Le sommet du mont était en effet gardé, mais il l'était par des Phocidiens, troupe, — on le vit bientôt, — peu aguerrie et peu redoutable. Comment l'ennemi avait-il pu de si loin éventer l'approche d'un détachement qui se glissait sous bois sans proférer un mot, sans laisser les premières lueurs du matin briller sur ses armes? En fait de précautions, on oublie toujours quelque chose : le bruit des feuilles dont le sol est jonché, criant sous les pas des soldats qui s'avancent, a suffi pour éveiller l'attention des sentinelles. Quand nous traitons de la guerre de montagne et des mouvements tournants, ce fait, mentionné par Hérodote, n'était-il pas à noter? L'alarme est donnée : les Phocidiens auraient dû charger la pique en avant et refouler les Perses jusqu'au bas de la montagne; ils songent d'abord à se mettre à l'abri et vont se réfugier en courant sur les pics les plus escarpés. De là ils font pleuvoir sur les Perses une grêle de javelots et de flèches. « Ne craignez rien, s'écrie sur-le-champ Éphialte, vous n'avez pas devant vous un seul soldat lacédémonien! » Hydarne et les immortels, à ces mots, reprennent contenance; sans plus s'inquiéter d'une embuscade qui se tient sur la défensive, ils descendent rapidement le revers de la montagne. Xerxès, en ce moment, donne l'ordre à ses troupes d'attaquer de

front. Rien ne sert aux Spartiates de reculer pour s'appuyer, ainsi qu'ils l'ont fait la veille, à leurs retranchements; le pas des Thermopyles, cette fois, est tourné; il n'a fallu qu'une marche de nuit et quelques minutes de combat pour que l'accès de l'Attique fût ouvert.

Tous ces détails épars dans Hérodote, dans Arrien, dans Quinte-Curce, dans Salluste, nous ramènent par une analogie incessante à la brillante affaire qui décida la soumission des derniers insurgés de Taïti. Pas plus sur terre que sur mer, la stratégie n'a subi de modifications profondes; il n'est pas sans intérêt de le constater. L'intrépidité de la race humaine s'est aussi maintenue à travers les âges sans déchet sensible; la seule chose qui, chez l'homme, me paraisse avoir baissé, c'est la force de résistance. Nous enlèverions encore les positions des Carduques, nous viendrions à bout des Pyles persiques et du roc de Mauritanie; nous ne recommencerions ni la retraite des Dix-Mille ni les campagnes d'Alexandre; les plus vigoureux de nos bataillons disparaîtraient en route. Si les armées de l'Europe doivent se disputer un jour la possession de l'Asie, ne mettez pas en doute que ce grand héritage ne finisse par appartenir, non pas aux soldats les plus valeureux, mais aux soldats dont la trempe sera la plus dure.

Le 15 décembre 1846, le commandant Bruat donna ses derniers ordres. Deux colonnes prendraient part à l'expédition : une de ces colonnes, sous les ordres du capitaine Massé, comprendrait deux compagnies d'infanterie avec leurs clairons; l'autre, confiée au capitaine de frégate Bonard, que son grade supérieur appelait, en outre, à exercer le commandement en chef, se composerait de quarante-cinq artilleurs et de soixante matelots. Un chef taïtien dont nous avons déjà cité le nom, Tariirii, bien connu par son dévouement et par son intrépidité héroïque, se mettrait à la tête des Indiens auxiliaires. Le 16, dès le point du jour, le capitaine Massé vint s'établir à l'entrée de la vallée de Fatahua, « près du gros mayoré jeté en travers de la rivière » ; les Indiens prirent à gauche et se glissèrent, en rampant, au milieu des fourrés, où ils demeurèrent cachés toute la journée; le commandant Bonard échelonna ses troupes de façon à pouvoir se porter rapidement au secours du détachement qui serait menacé. Ces dispositions prises, l'oiseleur se mit en route. Il voulait prudemment reconnaître le terrain à l'avance et s'assurer que les insurgés conservaient bien toute leur sécurité. Quelque avis indiscret aurait pu, en effet, arriver jusqu'à eux; les Français sont bavards, et les Taïtiennes sont adroites. Parti à huit heures du matin, Maïroto devait être de retour

vers midi. A une heure un quart, le commandant Bonard écrivit : « Le guide que vous m'avez donné, s'il n'a pas été pris ou tué, doit être passé à l'ennemi. » A cinq heures du soir, ce guide si injustement soupçonné arriva au camp. Il était exténué de fatigue, mais il avait tout vérifié : le sentier était intact, aucun retranchement ne l'interceptait, l'ennemi demeurait sans défiance. Le commandant Bonard décida qu'on attaquerait le lendemain : trente Indiens avec Tariirii, quatre artilleurs, vingt-trois soldats d'infanterie et dix marins, sous les ordres du second maître Bernaud, s'offrirent volontairement à courir l'aventure.

On en courut rarement de plus périlleuse. Le piton qu'il fallait gravir se dressait sur le flanc gauche du piton de Fatahua; il se dressait jusqu'à une hauteur de plus de six cents mètres. Quelques arbres rabougris, penchés sur l'abîme, sortaient presque horizontalement des fissures de la roche; quelques touffes de jonc apparaissaient de distance en distance sur la paroi polie; le cône d'éruption ne présentait pas sur toute sa surface d'autre prise. Soixante-huit hommes formaient le détachement : ils laissent au pied de la montagne sacs et habits; ils graviront le pic entièrement nus, n'emportant que leurs fusils et quelques paquets de cartouches. — *Capite atque pedibus nudis,* dit Salluste... *super terga gladii et scuta.* Ils se mettent en marche à cinq heures du

matin; le commandant Bonard les suit avec les gabiers de l'*Uranie*. Le détachement, nous l'avons déjà dit, a plus de six cents mètres à gravir; sur ces six cents mètres, il en est cent cinquante qui ne peuvent se gravir qu'à force de bras. Qu'en auraient pensé Chirisophe et Xénophon? Des cordes à nœuds et des échelles de corde sont attachées aux arbustes par le guide et par les Indiens. En Mauritanie, ce fut un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, qui se chargea de rendre ce service aux soldats de Marius. —*Progrediens Ligus saxa et si quæ vetustate radices eminebant, laqueis vinciebat*. Ne me reprochez pas trop durement ces rapprochements; Richelieu marchait à l'ennemi, son Quinte-Curce à la main. Pendant ce temps, le capitaine Massé, dirigé par l'Indien Vaïtotia, s'avançait avec précaution vers le pied du fort. Son but était d'attirer et de retenir de ce côté l'attention des insurgés. Quand il eut soigneusement exploré la vallée, placé des sentinelles à tous les débouchés, il jugea le moment venu d'ouvrir le feu. Les Taïtiens, étonnés de cette attaque soudaine, y répondent d'en haut par une vive fusillade et par un déluge de pierres. A midi, le capitaine Massé écrit au gouverneur : « Je n'aperçois encore ni les Indiens de Tariirii, ni nos hommes; il serait imprudent de passer la nuit dans la position que j'occupe. »

Maïroto, on le voit, n'inspirait une confiance absolue qu'au gouverneur.

Le soupçon, à mon sens, était bien permis : que signifiait cette longue exploration dont le vieil oiseleur n'était revenu qu'après toute une journée d'absence? Maïroto n'en avait-il pas profité pour se mettre en communication avec ses compatriotes? Ne leur conduisait-il pas, pour les leur livrer, les soldats qui avaient la simplicité de s'abandonner à sa direction? Tous ces doutes poignants n'empêchaient pourtant pas l'aventureuse expédition de suivre son cours. Le commandant Bonard restait au milieu des fourrés dans lesquels il s'était jeté, prêt à seconder le mouvement tournant, ou à recueillir les volontaires s'ils étaient repoussés; le capitaine Massé continuait ses feux de peloton; les volontaires cheminaient, à cette heure, sur les crêtes. Le plus difficile leur restait à faire : il fallait maintenant passer d'un piton à l'autre. Entre ces deux sommets, il existait comme un pont naturel, étroit et périlleux passage dont l'aspect seul suffisait à donner le vertige. Une longue coulée de lave avait en effet réuni, par une sorte de cloison montant perpendiculairement du fond de la vallée, les lèvres du gouffre demeuré béant. C'est sur ce faîte aigu qu'il s'agissait de passer. Le chamois, poursuivi, se serait rejeté en arrière; nos volontaires ne pouvaient reculer

sans perdre en un instant tout le fruit de leurs peines : Maïrote, le premier, donne l'exemple. Il se place à cheval sur le haut du mur, l'embrasse de ses genoux et se dirige ainsi vers la rive opposée. La troupe l'imite et chevauche à la file, le fusil en bandoulière. Quand la brèche est franchie, on se compte : personne ne manque à l'appel; aucun volontaire n'a roulé sur la rampe abrupte, les vautours resteront à jeun.

A trois heures un quart, quelques Indiens auxiliaires qui s'étaient glissés en rampant jusqu'au fond du vallon, accourent tout émus vers le capitaine Massé : « Le pavillon des insurgés, planté sur le parapet du fort, a disparu. — Les balles, tirées à toute volée, ont pu atteindre le sommet du mont; elles auront coupé la drisse. — Non ! réplique l'Indien Vaïtotia, qui vient de rejoindre à son tour la colonne; ce ne sont pas vos balles qui ont abattu le drapeau de Fatahua; c'est Tariirii qui l'a enlevé; j'ai vu le jeune chef debout sur le retranchement. » Le capitaine Massé choisit à l'instant dans sa troupe cent trente hommes; il les fait précéder par un détachement de vingt-cinq voltigeurs, et ordonne à Vaïtotia de prendre les devants. Vaïtotia remonte le cours de la rivière et ne s'arrête qu'au pied de la cascade qui s'élance en nappe écumante du plateau supérieur; il se lève alors du milieu des herbes,

et, de cette voix perçante qui tient lieu aux sauvages de télégraphe aérien et de trompette, il appelle Tariirii. Nulle voix ne répond. Le capitaine Massé fait sonner le rassemblement : « Écoutez! n'est-ce pas une autre sonnerie de clairon que l'écho lointain nous renvoie? Quelles sont ces notes aiguës qui se mêlent au tumulte assourdissant de la cascade? Plus de doute, il y a un clairon là-haut; les volontaires nous appellent. »

Au cri de : « Vive le roi! » toute la colonne soudain se met en marche; elle n'aperçoit plus les obstacles que naguère les moins portés au doute jugeaient insurmontables; elle vole de roche en roche au secours des braves qui, après une ascension de sept heures, se trouvent peut-être, en ce moment, aux prises avec un ennemi trop nombreux. — *Eo acrius Romani instare, avidi gloriæ, certantes murum petere.*

Les volontaires heureusement n'avaient pas besoin de secours : ils étaient arrivés sans bruit sur les épaules des défenseurs du fort. C'est une grande occasion de panique que d'être pris à dos, que d'entendre soudain, comme le dit Salluste, battre ou sonner la charge sur ses derrières : *a tergo signa canere.* — Tout occupés de l'attaque qui, depuis le matin, se dessinait au bas de la montagne, les insurgés n'aperçurent nos soldats qu'à l'instant

même où Tariirii pénétrait dans l'enceinte. « Rendez-vous ! » leur cria le chef taïtien en se jetant sur la hampe du drapeau. Les armes tombèrent des mains des insurgés. Nos soldats s'étaient contentés de les coucher en joue; ils laissèrent à tous la vie sauve; quelques-uns des Indiens mirent à profit cette longanimité pour prendre la fuite. Se jetant à travers les précipices, ils gagnèrent les pentes du massif central, auquel un sommet déchiqueté comme les fleurons d'une couronne a fait donner le nom de *Diadème*. Le suprême boulevard de l'indépendance taïtienne venait de s'écrouler, la résistance avait dit son dernier mot.

N'est-ce pas une page de Quinte-Curce, — moins le style, — qui se serait, par mégarde, glissée dans nos annales ? En racontant la prise du fort de Fatahua, nous avons décrit, sans nous en douter, les péripéties de la lutte dont les défilés des Uxiens et les Pyles persiques furent, au mois de janvier de l'année 330 avant notre ère, le sanglant théâtre. Ces combats héroïques qu'Alexandre dut alors livrer à Madatès, soutenir contre Ariobarzane, j'aurais eu quelque peine à y ajouter foi si mes propres frères d'armes, avec la fidélité d'une mémoire toute fraîche, ne m'en avaient, il y a plus de trente-cinq ans, retracé d'aussi prodigieux. Insouciants coupables que nous sommes, nous sautons à pieds joints par-dessus nos gloires; l'antiquité en aurait fait des épopées.

CHAPITRE VI.

DE SUSE A PERSÉPOLIS.

Nous venons de conduire Alexandre d'Arbèles à Babylone et de Babylone à Suse : qui se chargera maintenant de nous diriger durant le trajet plus obscur encore de Suse à Persépolis? Strabon évalue la distance qui sépare ces deux villes à sept cent soixante-douze kilomètres : sur toutes les cartes où j'applique avec soin l'ouverture de mon compas, je ne parviens pas à en mesurer plus de cinq cent soixante. Il est évident que les Loris et les Baktyaris ont, de tout temps, considérablement gêné les opérations topographiques dans ces provinces qu'ils désolent de leurs brigandages. Je réussis cependant à reconnaître qu'il me faudra traverser, comme m'en avait prévenu Strabon, le Choaspe, le Copratès, le Pasitigre, l'Oroatis, l'Araxe, le Médus, sans compter de nombreux affluents; je constate également que j'aurai à m'élever ainsi d'environ quinze cents mètres au-dessus de ces plaines brûlantes et fertiles du Khou-

sistan et de l'Arabistan qui descendent en pente douce vers le golfe Persique pour aller mourir au bord de la mer. J'aurai gagné alors le plateau de l'Iran, et, sans chercher un niveau plus bas, je pourrais de Persépolis passer à Ispahan et d'Ispahan me rendre à Ecbatane ; je ne descendrais pas, dans ce nouveau trajet, au-dessous de quinze cent soixante-seize et de quinze cent vingt-cinq mètres.

Les Mèdes, comme les Perses, comme les Mexicains établis sur le plateau de l'Anahuac, plus rapprochés que nous des espaces infinis, respirent un air pur qui offre un heureux et frappant contraste avec les épaisses vapeurs des terres chaudes. Ils doivent sans doute à cette atmosphère vivifiante la beauté et l'intrépidité qui caractérisèrent si longtemps leur race : le ciel les avait faits pour subjuguer la Susiane, la Chaldée et l'Assyrie. Dis-moi l'air que tu respires, je te dirai ce que tu es. Lord Byron est d'avis que la fable du Minotaure cache un sens profond ; Minos, suivant lui, fit de ses sujets un peuple guerrier en leur apprenant à mettre des bœufs à la broche. Voilà bien une idée anglaise ! Je suis tout à fait d'un avis contraire ; c'est chez les peuples sobres que j'ai trouvé les meilleurs soldats. Avec des olives noires et des oignons dans son sac, on peut marcher à la conquête du monde ; toutes les anguilles du lac Copaïs, toutes les grives chantées par Aristophane n'auraient pas donné



du cœur aux combattants de Marathon et de Mantinée, si le vent de l'Hellespont n'eût pris soin de balayer les miasmes qui pèsent sur les plaines de l'Attique et sur les plateaux de la Béotie.

Ces digressions, si longuement que je m'y complaise, ne pourront retarder beaucoup le moment où il faudra prendre enfin mon parti de me mettre en marche. Mais, grands dieux! combien le terrain que je vais fouler me demeure encore inconnu! Je n'ai épargné cependant ni mon temps ni mes peines: est-ce ma faute si les caravanes, si les archéologues s'obstinent à ne fréquenter que la route d'Ispahan à Chiraz et de Chiraz à Bender-Abbasi? On descend constamment du nord au sud; personne ne va plus, à l'instar d'Alexandre, d'occident en orient, de Babylone à Suse et de Suse à Persépolis. J'essayerai néanmoins de retracer tant bien que mal cet itinéraire.

La route actuelle de Suse à Persépolis va gagner la plaine de Dizful, tourne au sud, prend un nouveau point de départ à Shouster et longe alors, sur un espace de deux cents kilomètres environ, la chaîne des montagnes du Loristan, chaîne élevée de près de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Suivant la loi presque générale du système orographique de la Perse, cette chaîne se dirige du nord-ouest au sud-est. Rendus à Bebahan, nous laissons derrière nous le pays des Uxiens, car nous comprenons

sous ce nom le massif montagneux qui servait de refuge aux peuplades indomptées, et la plaine qu'habitaient les tribus soumises. Les pentes de graviers et les terrains meubles vont faire place à une barrière de structure plus solide, que les torrents mêmes ne seraient jamais parvenus à percer, si le feu souterrain ne s'était chargé d'en disjoindre violemment les assises. C'est par ces ouvertures que s'écoulent les fleuves et que doivent passer les armées. Le pays déjà se transforme, l'eau suinte dans toutes les gorges, la végétation commence à tapisser les flancs des ravins; nous abandonnons la Susiane et nous abordons, en montant rapidement, la Perside. De Bebahan à Chiraz, sur une étendue de près de trois cents kilomètres, on parcourt une région coupée de vallées et de plateaux fertiles, couverte d'épais taillis — de taillis seulement, car l'arbre proprement dit n'existe pas en Perse; la nature du terrain n'y comporte pas de forêts — ou égayée jusqu'aux cimes les plus âpres par une éternelle verdure; mais pour arriver à la plaine qu'arrosent l'Araxe et le Médus, il nous faut encore franchir un fleuve — l'Oroatis — et traverser un défilé sinueux, — le fameux défilé de Kaleh-Sefid, dans lequel les géographes se sont accordés à reconnaître les Pyles susiennes ou persiques.

Il ressort jusqu'à l'évidence des diverses relations

que j'ai compulsées qu'il n'y a probablement pas au monde de défilés plus difficiles à forcer que les gorges montueuses de la Perside. « Les avenues de Persépolis, nous apprend Chardin, sont si fortes de tous côtés, qu'on s'explique malaisément comment l'armée d'Alexandre a pu s'en rendre maîtresse. La chose paraît tout autrement inconcevable lorsqu'on est sur les lieux que quand on en lit le récit dans l'histoire. » Qu'on se figure, en effet, « un boyau de montagnes escarpées, gardé aux deux bouts par des buttes d'une hauteur prodigieuse, dont le sommet est plat et uni », des gorges si étroites « que trois chevaux au plus y peuvent passer de front » : voilà, suivant la pittoresque expression d'un observateur qui n'a pas son pareil, « les corps de garde avancés » de l'antique capitale des Achéménides.

Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Justin, Plutarque, Arrien, Strabon lui-même, se sont peu étendus sur la topographie d'une région où leurs compatriotes avaient perdu l'habitude et la faculté de pénétrer; il nous faut suppléer à cette pauvreté de détails par l'étude attentive des relations modernes. Strabon se borne à faire une remarque qui sera confirmée par les témoignages de Rich, de Buckingham, de Loftus, de Flandin : tout n'est pas dit quand on a franchi les cols du pays des

Uxiens; c'est, au contraire, à partir de ce point que les défilés se multiplient. Un immense bourrelet montagneux, connu dans l'antiquité sous le nom de mont Zagros, comprenant dans ses ramifications la Perside et la Médie, se prolonge du 40e au 28e degré de latitude nord, du mont Ararat aux pics du Farsistan. Il est telle partie de cette chaîne qui, par son étendue, par son élévation, par la vaste surface des neiges éternelles qui la couvrent, a mérité d'être comparée aux Alpes Bernoises. L'altitude du mont Rose, dans les Alpes centrales, ne dépasse pas 4,638 mètres; le sommet du mont Ararat atteint la hauteur de 5,247 mètres, et, dans les montagnes des Uxiens, à cent soixante kilomètres environ au nord-ouest de Persépolis, le pic de Dinar paraît être plus élevé encore. « Ces Alpes asiatiques, nous apprend M. Loftus, appartiennent entièrement à la formation crétacée et à l'étage inférieur de la formation tertiaire. Elles se dressent en longues et épaisses assises parallèles de calcaire compacte ou désagrégé. Par intervalles, les couches ont été brisées, et des masses rocheuses sont restées debout, isolées, avec des escarpements à pic offrant des retraites inaccessibles aux sauvages habitants de cette contrée. *Diz* est le nom par lequel on désigne ces forteresses naturelles, qui portent souvent à leur sommet des hectares de riches pâturages

et des sources d'eau vive. Un chef indigène peut y réunir ses adhérents, défendre avec une poignée d'hommes les passes qu'il occupe, et braver ainsi pendant des mois entiers toutes les forces du gouvernement persan. »

On a plus d'une fois comparé le large sillon dans lequel s'étaient établis les futurs vainqueurs des Mèdes, vers l'extrémité méridionale du mont Zagros, à la Cœlé-Syrie; je serais très-porté à croire que le rapprochement n'est qu'à demi fondé : la vallée comprise entre le Liban et l'Anti-Liban n'a point probablement l'abord si difficile. La Cœlé-Perside est un fort dont les escarpes plongent sous un angle de quelques degrés jusqu'à la profondeur de trois cents mètres; les déchirements de la masse cristalline, à l'époque du grand soulèvement, ont sur bien peu de points du globe pratiqué d'aussi longues fissures et laissé des talus aussi verticaux. L'effort même qui a fait surgir au Mexique les trois étages superposés l'un à l'autre du Chiquihuite, des Cumbres et de l'Anahuac, n'a rien produit, dans son lent mouvement méthodique, qui rappelle les effets de la convulsion dont fut agitée, avant l'apparition de l'homme sur la terre, cette partie de l'Asie. L'Algérie a ses *Portes de fer,* la Grèce ses *Dervends,* la Provence ses gorges d'Ollioules; nulle part, à ma connaissance, on n'est exposé à ren-

contrer une succession aussi constante d'obstacles que celle qui attendait l'armée macédonienne, lorsqu'elle prit la résolution de traverser les terres chaudes de la Susiane pour envahir la Perside.

Les derniers jours de l'automne s'étaient écoulés rapidement, on allait changer complétement de climat. Dans la Perside, dans ce Farsistan dont le nom moderne n'a pas cessé de désigner le berceau, la vraie patrie des Perses, la neige commence dès le mois de décembre à couvrir les montagnes; le thermomètre y marque souvent plus de 20 degrés centigrades au-dessous de zéro; les étapes sont longues, les campements pénibles, car de furieuses tempêtes viennent constamment balayer les vallées et dévaster les cimes. En revanche, la température des terres basses est devenue dans cette arrière-saison supportable. Une campagne d'hiver était donc, à tout prendre, infiniment préférable à une campagne qui eût obligé Alexandre à traverser la plaine en été.



CHAPITRE VII.

LE PAYS DES UXIENS.

Dès le début du mois de décembre de l'année 331 avant notre ère, Alexandre part de Suse. En quatre journées de marche il arrive sur les bords du Pasitigre, non loin de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui, à cent kilomètres environ des ruines de Suse, la ville de Shouster. Le Pasitigre a deux bras qui se rejoignent, au-dessous de Dizful et de Shouster, à Bunde-Kyl; l'un porte sur nos cartes modernes le nom d'Ab-Zab; l'autre se nomme le Karoun. Ces deux bras traversent les montagnes des Baktyaris ou, suivant la description de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce, la région habitée par les Uxiens; ils parcourent d'abord un pays montueux et hérissé de précipices, puis ralentissent leur cours en atteignant les terrains plats. Le Karoun franchi, l'armée avait devant elle la plaine de Ram-Hormouz, « contrée fertile en fruits de toute espèce, dit Quinte-Curce, et arrosée par des sources abondantes » ; elle avait

aussi malheureusement, au débouché de la longue bande étroite qui sépare la Susiane de la Perside, un défilé difficile à franchir[1]. Un parent de Darius, Madatès, défendait ce passage fortifié par la nature et par la main des hommes. On sait que l'empereur Napoléon faillit être arrêté sous les murs du fort de Bard, quand il voulut descendre en Italie par le col du mont Saint-Bernard; Alexandre vint butter aux montagnes des Uxiens. Dans ces conjonctures difficiles, il n'est qu'une ressource; il faut chercher un guide, avoir la main ouverte, et s'assurer les services dont on a besoin à tout prix. Le mulet chargé d'or vaut mieux, en pareille occurrence, que le canon, les mantelets ou la tour portée sur des roues du vieux Denys. Alexandre, avec neuf mille hommes d'infanterie, trois mille Thraces, les mercenaires grecs et les archers agriens, qui paraissent avoir été de merveilleux soldats, car on les voit constamment de toutes les fêtes, s'engage dans la vallée. Pendant qu'il presse de front les

[1] Droysen rappelle à ce sujet l'opinion de John Macdonald Kinneir, capitaine au service de la Compagnie des Indes, et celle du baron Bode. Kinneir pense que le défilé des Uxiens « séparait la plaine de Bebahan de la vallée de Ram-Hormouz »; le baron Bode croit avoir retrouvé cette passe « à Mal-Amir, c'est-à-dire à quatre-vingt-neuf kilomètres environ à l'est de Dizful, sur un affluent du Karoun ». (Voir la traduction de M. Bouché-Leclerq : J. G. Droysen, *Histoire de l'hellénisme*. Tome VI. Paris, Ernest Leroux éditeur.)

Uxiens, Cratère, conduit par quelques naturels du pays qu'on est parvenu à séduire, s'apprête à tourner la position. La colonne d'Alexandre poursuit péniblement son chemin au fond de la gorge; elle a rencontré un terrain abrupt, un sol de graviers et de pierres roulantes qui se dérobe à chaque instant sous ses pas. Elle avance lentement, assaillie par une grêle de javelots et de flèches. Alexandre s'est porté au premier rang; il encourage ses troupes, gourmande leur faiblesse et ne leur permet pas de reculer. La pluie de projectiles cependant devient telle, que, sourds à la voix de leur chef, plus émus du danger qu'il court que de leur propre péril, les soldats se décident à battre en retraite; ils entourent Alexandre, forment la tortue avec leurs boucliers, et faisant de leurs corps un rempart au roi, l'emportent, malgré sa résistance, loin du champ de bataille. Eh quoi! les vainqueurs de tant de villes s'arrêteraient devant un misérable ouvrage de campagne! Ce retranchement qu'on ne peut enlever n'est cependant qu'un premier obstacle; en arrière se trouve un réduit, — plus qu'un réduit peut-être : une vraie forteresse! Là il faudra faire avancer les tours, commencer un siége : les siéges, ne l'oublions pas, étaient le grand écueil des guerriers de l'antiquité. Au moment où Alexandre frémissant se disposait à renouveler l'assaut, Cratère paraît au-dessus de la citadelle. —

Super arcem urbis se cum suo agmine ostendit. — Une position dominée n'est pas nécessairement une position perdue ; l'agresseur a pourtant quelque droit de compter sur l'effroi de l'ennemi qu'il est parvenu à surprendre. Les Macédoniens reviennent au combat avec plus d'ardeur; les Uxiens sentent chanceler leur courage ; toute retraite leur est désormais fermée. La déroute commence ; Alexandre et Cratère poursuivent les fuyards à travers les précipices.

Les Uxiens terrifiés ne songent plus qu'à implorer la clémence du vainqueur. Ils ne l'auraient pas, nous assure Ptolémée, obtenue sans l'intervention de Sisygambis. Ces peuplades sauvages, qui ne permettaient aux rois de Perse de traverser leurs montagnes qu'après avoir exigé, pour prix d'une insolente et capricieuse tolérance, le payement d'un tribut, avaient trop bien pris l'habitude de l'indépendance pour qu'on pût se fier à leur soumission ; les Macédoniens les auraient sans remords exterminées ; la politique conseillait de leur donner tout au moins une leçon dont elles ne perdissent pas de sitôt le souvenir. Qu'on lise dans le *Voyage en Perse* de Flandin les traitements barbares qui furent infligés en 1839 aux insurgés d'Ispahan ; qu'on demande à Loftus de nous raconter les hideuses distractions de Mulla-Ali, l'ogre de l'Euphrate, on se fera peut-être

une idée des droits dont la victoire pouvait, sans que la conscience des peuples se révoltât, armer, au quatrième siècle avant notre ère, dans cet Orient de tout temps résigné par essence, le bras d'un conquérant. Aux trente députés qui vinrent se jeter à ses genoux, Alexandre laissa peu d'espoir : l'arrogance des Uxiens recevrait son châtiment.

Madatès avait soulevé ces tribus, c'était à son appel qu'elles avaient pris les armes; il voulut tenter un dernier effort pour les sauver. Marié à la nièce de Sisygambis, il fit prier la malheureuse reine d'user de son influence auprès d'Alexandre en faveur d'un peuple qui s'était, dans l'adversité, montré fidèle à la cause de Darius. Sisygambis hésita longtemps à se charger de ce rôle de protectrice, « qui ne convenait guère, disait-elle, à une captive ». Elle craignait, non sans raison peut-être, de lasser l'indulgence du vainqueur. Quinte-Curce peut être un méchant géographe; je le tiens pour un philosophe fort habile à sonder les secrets replis du cœur humain. Demander de la pitié à Hécube ! Vouloir attendrir sur le sort des autres cette âme qui a connu toutes les souffrances que la fortune peut réserver à la grandeur déchue, n'est-ce donc pas une prétention singulière, une présomption qui touche de bien près à l'imprudence? Madatès, nous dit l'historien romain, était un de ces hommes qui ne se rencontrent pas

tous les jours — *haud sane temporum multorum homo;* — il s'était montré résolu à tout braver pour garder sa foi à son prince. L'estime qu'une telle conduite devait inspirer finit par fléchir le cœur de Sisygambis. Alexandre traitait la reine comme sa propre mère; la reine lui écrivit comme elle eût écrit à son fils : elle suppliait avant tout le souverain victorieux de pardonner à sa prisonnière une démarche qui allait peut-être gêner sa politique; mais Madatès n'était pas seulement pour elle un parent; l'affection qu'elle lui portait la contraignait à sortir de sa réserve habituelle. Elle demandait grâce pour Madatès, qui, jadis ennemi, n'était plus qu'un suppliant.

Sisygambis avait mal jugé le cœur d'Alexandre : s'excuser de venir faire appel à sa clémence, témoigner la crainte de l'importuner, n'était-ce pas faire tout à la fois injure aux sentiments d'un fils et à la générosité d'un héros? Madatès vit sur-le-champ sa soumission accueillie; les Uxiens obtinrent également leur pardon; pour toute vengeance, Alexandre leur imposa un tribut annuel de cent chevaux, cinq cents bêtes de charge et trente mille têtes de bétail. Ce peuple nomade, nous apprend Ptolémée, ne connaissait ni l'usage de l'argent ni la culture du sol, et c'était là précisément ce qui le rendait si insaisissable; il échappait au

joug par sa pauvreté plus encore que par sa vaillance. Nous verrons plus tard Alexandre s'appliquer à changer les habitudes de ces montagnards, et s'efforcer de les enrichir pour parvenir à les dominer.

CHAPITRE VIII.

LES PYLES PERSIQUES.

Alexandre, si nous en croyons Strabon, s'était moins proposé, après la bataille d'Arbèles, de faire reconnaître son pouvoir dans les provinces méridionales de l'empire que de faire main basse sur tous les trésors, en d'autres termes, sur tous les garde-meubles, — les *gazophylakia*, — où étaient venus s'accumuler, pendant près de deux siècles, les tributs levés par les Perses dans l'Asie entière. La récolte était faite à Babylone et à Suse; on pouvait hésiter à pousser jusqu'à Persépolis. La résistance qu'on venait de rencontrer dans les défilés des Uxiens montrait assez à quelles épreuves on allait se soumettre, à quels périls il faudrait s'exposer, si l'on s'obstinait à forcer de nouveaux passages [1].

[1] Suivant Droysen — j'emprunte encore ici l'excellente traduction de M. Bouché-Leclerq, car je n'ai qu'une connaissance très-insuffisante de la langue allemande, — il existait « dans ce labyrinthe de montagnes, à la sortie des défilés des Uxiens, une route car-

A cent quatre-vingts kilomètres de Bebahan, s'ouvrent les gorges de Kaleh-Sefid; connues des anciens sous le nom de Pyles persiques, ces gorges servent à la fois de portes à la Susiane et à la Perside : Ariobarzane y avait pris position avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie et s'était empressé de barrer la route par un mur. La précaution est encore de nos jours souvent usitée en Perse. Alexandre prend son parti sur-le-champ; il laisse Parménion dans la plaine, avec les bagages, les troupes pesamment armées, la cavalerie thessalienne, celle des alliés et des mercenaires; quant à lui, il se réserve la ligne des crêtes. De quelles troupes va-t-il se faire suivre? Des peltastes sans doute, des archers et des Agriens? Il emmène en effet ces troupes légères, mais il leur adjoint la cavalerie de l'Agéma. De la cavalerie dans une expédition semblable!

rossable se dirigeant d'abord sur Bebahan, puis traversant au sud-est la plaine de Lasther, ensuite vers l'est celle de Basht, enfin la vallée de Fahiyan terminée par le rocher conique de Kaleh-Sefid ».

Stocqueler, voyageur anglais dont les observations remontent à l'année 1832, mentionne, à six heures de marche de Bebahan, un premier défilé, celui de Tung-ta-Koh, au fond duquel coule le Jerahi. « Tung-ta-Koh, dit-il, est une forteresse bâtie sur le sommet d'une montagne. »

Le baron Bode (*Travels in Luristan and Arabistan*) évalue la distance de Chiraz à Bebahan par Kazeroun à trois cent soixante-dix-huit kilomètres; par Kaleh-Sefid, à deux cent soixante-quatorze. Une exploration toute récente accomplie par un ingénieur français, M. Dieulafoy, nous promet à ce sujet des détails plus précis.

Alexandre voulait tomber à l'improviste sur les derrières de l'ennemi; l'infanterie eût marché trop lentement pour opérer à elle seule cette diversion. Les chevaux des hétaires avaient heureusement le pied sûr; là où les fantassins trouveraient un sentier praticable, ils passeraient. L'ordre de départ est donné : le troisième jour, la colonne mobile entre dans la Perside; le cinquième, elle vient camper à l'entrée des gorges. Pour arriver en cinq jours de Bebahan à Kaleh-Sefid, elle a dû doubler les étapes.

Kaleh-Sefid — la forteresse blanche — est aujourd'hui, suivant Eugène Flandin, le principal établissement de la grande famille des *Mamacenis,* « famille d'hommes indomptables, d'une nature belliqueuse, par-dessus tout pillards ». Chardin place cette forteresse naturelle « à deux journées de Persépolis, sur le chemin de Suse ». Il lui donne le nom de Calaadive-Sefid — le château du démon blanc — et la décrit ainsi : « Une montagne d'une seule masse de roche, escarpée de tous côtés et percée en haut, comme si c'était un château. »

Par la rapidité de ses mouvements, Alexandre avait souvent frappé ses ennemis de terreur; on le voyait généralement apparaître longtemps avant qu'il pût être attendu. Cette fois il se flatta, comme en tant d'occasions analogues, de devoir le succès à son

activité et à l'impétuosité de son courage; mais il avait en face une position d'une force peu commune, et pour adversaires, sous les ordres d'Ariobarzane, de véritables Perses, descendants de ces tribus guerrières qui mirent au sixième siècle avant notre ère le petit-fils d'Astyage sur le trône. Ariobarzane laisse la troupe ennemie s'engager dans le défilé, franchir, sans qu'il permette de lui lancer un seul trait, les passages les plus étroits; il attend Alexandre aux escarpements dont les Perses soigneusement cachés occupent le faîte. Les flancs de la vallée insensiblement se rapprochent, et les pentes inclinées peu à peu se redressent; les Macédoniens marchent maintenant entre deux murs. Du haut de ces remparts, d'énormes blocs de rochers soudain se détachent; bondissant avec fracas de saillie en saillie, ils renversent et broient des files entières d'Agriens et de peltastes. La gorge de Kaleh-Sefid est devenue une vallée de Roncevaux.

Contre les flèches, contre les cailloux ou les balles de plomb des frondeurs, les soldats d'Alexandre se couvriraient de leurs boucliers, ils pourraient s'abriter derrière les parapets mobiles qu'ils poussent devant eux; mais la tortue même serait écrasée par ces quartiers de roche tombant d'une telle hauteur. Les pertes sont déjà sérieuses; des cris de rage se mêlent aux gémissements des blessés; les Macédo-

niens veulent monter à l'assaut des boulevards d'où on les foudroie. On voit des soldats s'acharner à gravir la pente qui fuit sous leurs pieds; ils s'aident mutuellement; les plus robustes offrent leurs épaules aux plus agiles. Si lisse qu'elle paraisse, la paroi a des aspérités; c'est par ces échelons qu'il faut à tout prix atteindre les cimes et arriver à couronner le plateau. Le premier dont les doigts trouvent prise sur la roche, tend la main à ses compagnons; la pierre cède et s'arrache de la cavité où elle avait pris racine; la grappe humaine retombe au fond du ravin. Sur certains points la chute d'un seul homme suffit pour précipiter en bas un peloton; le corps mutilé entraîne en tombant tous les soldats chancelants qu'il rencontre. On ne passera pas; la chose désormais est certaine. Alexandre se résigne à ordonner la retraite. Les Macédoniens serrent leurs rangs, étendent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, et, courbés jusqu'à terre, sortent lentement de ce défilé dans lequel ils étaient entrés le front haut, le cœur gonflé d'espoir. Dès que les derniers rangs ont vidé la gorge, Alexandre reporte ses troupes à cinq kilomètres en arrière.

Que faire? Fallait-il négliger Persépolis et se diriger, comme le conseillait plus d'un esprit timide, sur la Médie? Un chemin comparativement facile — le chemin qui se dirige sur Eklid, rejoignant ainsi

la route d'Ispahan, y conduisait; mais alors on laisserait derrière soi les morts sans sépulture. Les Grecs ne se résolvaient pas aisément à cette extrémité; pour eux, ce n'était pas seulement le honteux aveu d'un échec; c'était surtout une impardonnable trahison envers les mânes des frères d'armes tombés sur le champ de bataille. Et pourtant la manœuvre qui avait eu un si heureux succès dans le pays des Uxiens ne semblait pas ici praticable. Les prisonniers interrogés étaient unanimes; ils déclaraient tous qu'il était impossible de pénétrer au sein de cette longue chaîne boisée qui se développait à perte de vue dans la direction du golfe Persique; on s'y perdrait au milieu des buissons et des ronces; nul chemin connu ne la traversait.

En ce moment critique, un pâtre se présente. « Il avait, disait-il, jadis parcouru avec ses troupeaux tous les détours de l'immense massif; il se faisait fort de s'y reconnaître encore; seulement, il n'osait promettre que des soldats pussent passer là où il avait si souvent conduit ses chèvres. » Le doute était cruel, l'aventure bien chanceuse; Alexandre résolut de la tenter en personne. Il fit bien, car seul peut-être il était en mesure, par la confiance aveugle qu'il savait inspirer à ses troupes, de triompher des difficultés qui allaient se dresser sur sa route. Quand le général Lapoype, au siége de Tou-

lon, surprit le *pas de la Mule;* quand Omer-Pacha vint allumer les feux de son bivouac au pied des collines de Cettigné, ils ne rencontrèrent pas d'obstacles comparables à ceux que présente la grande barrière de la Perside. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les admirables planches de Flandin, de consulter, comme l'a fait George Rawlinson, les Voyages de Morier, de Fraser, de Monteith, de Clerk et d'Abbott. On pourra se faire ainsi une idée de la redoutable structure de ce boulevard, qui, mieux que les armées les plus nombreuses, défend du côté du sud l'accès du plateau de l'Iran. Les pics se sont entassés les uns sur les autres; la route ne cesse de passer d'un côté à l'autre des torrents, franchissant sur des ponts d'une seule arche des abîmes d'où, sans le secours de ces œuvres d'art, il semblerait impossible de sortir. Telle est la région dans laquelle allait s'engager, sur la foi d'un guide inconnu, le jeune capitaine dont l'audace faisait à bon droit pâlir les plus vieux généraux de la Macédoine.

Pour cette expédition périlleuse d'où va dépendre le salut de l'armée, Alexandre fait choix de ses meilleures troupes; il prend les hypaspistes, le corps de Perdiccas, les plus habiles parmi tous les archers, et l'escadron royal des hétaires, auquel il adjoint un peloton d'élite tiré de la cavalerie alliée. Le corps

de Cratère, soutenu par celui de Méléagre et par un millier d'archers à cheval, occupera l'attention de l'ennemi, pendant que le long mouvement tournant va s'opérer. N'oublions pas que nous sommes en hiver, et qu'à toutes les difficultés du terrain vont s'ajouter les difficultés de la saison.

Les derniers ordres sont donnés; Cratère déploie ses lignes et allume sur le front de bandière plus de feux que n'en comporte l'effectif qui lui est laissé. Cette ruse si souvent employée dans la guerre du Péloponèse ne peut manquer de réussir avec des Barbares; elle entretiendra chez eux la croyance que l'armée de Macédoine est restée campée tout entière à l'entrée du défilé. A minuit, Alexandre met ses troupes en marche dans le plus profond silence; le détachement porte trois jours de vivres. Dès les premiers pas, les obstacles se succèdent. Le guide a dit vrai : si des troupeaux ont jamais erré dans ces montagnes, nul pied mortel n'y a laissé de traces. On marche dans les ténèbres, perçant à la file les halliers, trébuchant souvent sur la roche glissante, exposé à disparaître tout à coup dans quelque fondrière, car le vent d'hiver a rempli d'énormes amas de neige tous les creux. L'inquiétude suffit à tenir la troupe muette; il est inutile de lui recommander le silence. Enfin, après avoir parcouru environ dix-neuf kilomètres, on atteint le

bord du plateau. Le camp d'Ariobarzane était sur la droite, un chemin tracé y pouvait conduire : un chemin tracé! ce n'est pas par cette route découverte qu'on aurait quelque chance de surprendre les Perses. Alexandre laisse sur le plateau Philotas, Cœnus, Amyntas, Polysperchon, avec la cavalerie et quelques troupes légères : ce corps est destiné à prendre l'ennemi en flanc; le roi se donne la tâche plus difficile de déboucher, à la tête de l'Agéma, sur les derrières de l'armée ennemie.

Il sera nécessaire de faire un long détour pour éviter d'être signalé par les vedettes du camp : Alexandre avait un sûr moyen de prévenir les objections que ses plans pouvaient soulever; tout ce qui était périlleux et pénible, il se chargeait lui-même de l'accomplir. Le voilà donc encore une fois en route! Cette nouvelle marche ne fut pas moins ardue que la première; vers le milieu du jour, le roi se voit obligé de faire halte : hommes et chevaux succombent à la fatigue. On avait encore à franchir une distance pour le moins égale à celle qu'on venait de parcourir; le chemin heureusement s'aplanissait déjà. Vers neuf heures du soir, le signal du départ est donné. Le dernier obstacle semblait surmonté, quand tout à coup, à l'endroit où la montagne s'abaisse et va, par une pente insensible, rejoindre la plaine, se présente un ravin profond

que les eaux de divers torrents ont creusé. Un entrelacement de troncs et de branches défend, comme une haie vive, l'approche de la tranchée. Coupée à angle droit, la route se trouve brusquement rompue. La nuit vient, et le vent s'élève; les branches qui s'entre-choquent avec un bruit sinistre, l'obscurité complète qui règne sous ce dôme épais de feuillage, ajoutent à la confusion du moment. Le découragement s'empare des plus intrépides : tant de peines seraient-elles perdues? Faudra-t-il se résigner à rétrograder? Il faut du moins se résigner à laisser venir le jour. Les premières clartés de l'aube, ainsi qu'on le voit si souvent, font évanouir de chimériques terreurs; on a bien, il est vrai, un gouffre infranchissable devant soi, mais ce gouffre peut être facilement tourné par un léger circuit.

Alexandre a sagement agi en chargeant ses soldats de trois jours de vivres, car il faut qu'il gravisse encore un sommet et qu'il attende les ombres de la nuit pour s'approcher d'un camp dont les abords seront sans doute soigneusement gardés. Ariobarzane, en effet, paraît avoir montré une certaine entente de la guerre; ce n'était probablement pas la première expédition qu'il commandait dans des montagnes où l'autorité des successeurs de Cyrus devait sans cesse s'affirmer par la force. Des postes

échelonnés sont, dans ces pays sujets à surprises, la plus indispensable des précautions à prendre. Alexandre calcule avec une merveilleuse précision ses mouvements; avant que le jour se lève, il tombe sur le poste le plus avancé des Barbares; il égorge ces soldats qui ont à peine le temps de se mettre en défense, se jette sur un second poste dont il passe également la garde au fil de l'épée, et se porte au pas de course vers un troisième groupe, qui fuit et se disperse terrifié à son approche.

Il était à craindre que les fuyards ne se dirigeassent vers le camp d'Ariobarzane et n'y allassent porter l'alarme; heureusement leur effroi fut tel qu'ils ne songèrent qu'à leur propre sûreté et se hâtèrent de gagner la montagne. Alexandre cependant précipite sa marche; au point du jour, il attaque à l'improviste le gros de l'armée perse. Cratère, pendant ce temps, s'était rapproché; Philotas, Polysperchon, Amyntas et Cœnus avaient repris leur marche. Campés sur les positions qu'ils devaient, pour se conformer aux ordres d'Alexandre, venir occuper à la faveur des ombres de la nuit, ils n'attendaient pour donner l'assaut qu'un signal. A peine les trompettes ont-elles retenti qu'ils accourent. Les Perses se voient soudain assaillis de trois côtés à la fois : l'épouvante les saisit et leur enlève toute pensée de résistance. Au lieu de se défendre dans leurs retranchements,

ils en sortent éperdus pour gagner la campagne; partout ils rencontrent la lance ou les traits des Macédoniens. Il ne leur reste plus qu'un parti à prendre : celui de vendre au moins chèrement leur vie. Les plus fermes songent à rentrer dans les retranchements abandonnés au moment de la panique; Ptolémée les y a devancés avec trois mille hommes d'infanterie. Repoussés de la position où ils avaient eu sujet de se croire inexpugnables, leur désespoir leur prête encore des forces; on les voit se jeter à corps perdu sur l'ennemi qui les presse, saisir de leurs mains désarmées les piques qui les menacent, et rouler à terre avec l'adversaire qu'ils entraînent dans leur chute. Il y eut un instant de mêlée sanglante; beaucoup de Macédoniens y perdirent la vie. Ariobarzane, avec quarante chevaux et cinq mille fantassins, parvint à se faire jour à travers la troupe trop peu nombreuse d'Alexandre. Il gardait l'espoir de pouvoir occuper Persépolis avant l'arrivée de l'armée macédonienne : les portes de cette ville se fermèrent devant lui; il rebroussa chemin, ne sachant désormais où fuir, n'entrevoyant plus de refuge pour ses compagnons harassés que dans les montagnes. Un parti de cavalerie qui battait l'estrade le rencontra au milieu de ce désarroi. Ariobarzane n'était plus en état d'opposer au moindre détachement une résistance sérieuse; il périt avec

les soldats qu'il avait soustraits aux conséquences d'une première défaite.

Pendant ce temps, l'anarchie faisait de rapides progrès dans Persépolis; les immenses richesses que renfermait la citadelle y éveillaient toutes les cupidités. Le gardien du trésor royal, Tiridate, n'avait que le choix de livrer cet amas d'or et d'argent au pillage, ou de le remettre aux mains du vainqueur, devenu par sa judicieuse politique la seule ancre de salut du vaisseau en dérive; il fit secrètement parvenir au roi de Macédoine l'avis de se hâter.

Quinte-Curce a raison de mettre au premier rang des qualités militaires d'Alexandre son activité : il n'en fut jamais d'égale à celle que le vainqueur d'Issus et d'Arbèles déploya dans le cours de ses mémorables campagnes. A peine maître des Pyles persiques, il laisse en arrière son infanterie et se porte avec sa cavalerie vers les bords de l'Araxe. En une seule nuit, il fait près de soixante-quatre kilomètres. L'Araxe, dans la saison pluvieuse, n'est pas de ces fleuves que l'on passe à gué. « Il court, nous dit Chardin, avec une extrême rapidité et un bruit effroyable, dans des gorges profondes et affreuses. On n'a pas l'assurance de le regarder fixement; l'oreille en est étourdie, autant que la vue éblouie et frappée. » César a passé le Rhin sur un pont de chevalets; ni chevalets ni bateaux n'auraient porté

l'armée macédonienne sur l'autre rive de l'Araxe. Chardin, comme Pietro della Valle, comme Flandin, Rich et Buckingham, nous décrit « un pont de pierres de taille, élevé de quinze toises et fait en dos d'âne » ; l'ambassadeur portugais Dom Garcia de Silva Figueroa nous apprend qu'en 1619 l'arche du milieu était rompue, et qu'on avait jeté sur cette arche « de gros arbres recouverts de planches et de terre, qui tremblaient sous les pieds des voyageurs ». Alexandre trouva probablement le pont de l'Araxe coupé, les piles par bonheur intactes; il fit démolir les maisons des villages voisins pour se procurer des poutres, et jeta en quelques heures un nouveau tablier sur le torrent. Si, en même temps que le tablier, il lui eût fallu rétablir les piles, je doute fort que le travail eût marché aussi rapidement que nous le raconte Quinte-Curce. — *Vici erant in propinquo; quibus dirutis, pontem ex materia eorum, subditis saxis, strenue induxit.*

L'Araxe franchi, Persépolis n'était plus qu'à vingt-sept ou vingt-huit kilomètres; la vallée du Médus allait y conduire l'armée macédonienne.

CHAPITRE IX.

LA VALLÉE DU MÉDUS.

« C'est un grand plaisir, nous dit Chardin, débouchant tout à coup par la route d'Ispahan dans la vallée qu'arrosent le Médus et l'Araxe, de parcourir ce pays, les anciens auteurs à la main. L'entrée de la plaine est telle que les anciens nous la représentent. » Quels sont donc les auteurs qui ont rendu à Chardin le service que je suis obligé de lui demander à lui-même, de demander surtout aux voyageurs qui, à une époque plus récente, marchèrent avec un succès croissant sur ses traces? Quels historiens, ayant échappé jusqu'ici à mes recherches, ont bien pu édifier sur les points qui m'arrêtent ce marchand de pierreries? Où trouverai-je exposée, s'il est vrai que pareil document existe, la topographie de ces lieux si longtemps interdits aux regards de l'Europe, lieux fameux, je l'accorde, mais au milieu desquels, sans le secours des explorations modernes, je me serais à coup sûr complétement

égaré? Le guide providentiel que se flatte d'avoir rencontré le favori de Soliman II ne peut être Arrien. Le gouverneur de la Cappadoce le prend généralement de très-haut avec ses devanciers; il croit avoir assez fait quand il nous a dédaigneusement introduits dans Persépolis; il nous en fait incontinent sortir. Toute cette campagne si remplie d'intérêt, ces courses périlleuses au cœur de la Perside, se trouvent condensées, avec l'embrasement de la capitale, dans deux chapitres les plus courts du livre; le dernier de ces chapitres se compose d'une vingtaine de lignes. Arrien achève à bon compte une conquête qui a duré près de quatre mois. Justin est plus bref encore. Plutarque, — je serais presque tenté de l'en féliciter, — ne s'attarde pas aux champs ingrats de la géographie. Serait-ce par hasard à Quinte-Curce que l'heureux joaillier aurait voulu faire allusion? Quinte-Curce, en approchant de la Perside, me paraît avoir beaucoup perdu de son assurance; il multiplie à dessein les discours, pour rester prudemment très-sobre de descriptions. Et Diodore de Sicile? Diodore est l'inspirateur de Quinte-Curce; la concision dont l'auteur de la *Bibliothèque historique* a fait preuve explique le silence résigné de l'éloquent Romain qui s'était habitué à jurer sur la parole du maître. Strabon justifiera-t-il mieux la facile gratitude de Chardin envers l'anti-

quité ? Strabon connaît l'Inde, il ignore la Perside; personne, en un mot, parmi tous ces auteurs qui n'ont pu visiter le terrain qu'ils décrivent, ne m'a fait pressentir le spectacle grandiose que Flandin, Ker Porter, Rich et Buckingham vont tout à l'heure dérouler sous mes yeux. C'est que Persépolis pouvait seule, par ses ruines, raconter ses magnificences passées à ceux qui en viendraient, du lointain Occident, contempler, dessiner, mesurer les débris.

Les ruines de Persépolis, situées dans la province de Chiraz, à peu de distance de la route qui conduit d'Ispahan au golfe Persique, ont été, dès le début du dix-septième siècle, signalées à l'admiration des Européens qui traversaient les États du Sophi. De nombreux voyageurs ont été admis à les contempler; tous en ont célébré à l'envi la grandeur et la magnificence; tous, depuis le Père Antonio de Govea qui les visita en l'année 1611, jusqu'à Eugène Flandin qui, en 1840, les emporta dans ses cartons. Après le passage de ce grand artiste, le sujet fut, à juste titre, considéré comme épuisé; mais jusqu'à cette époque, pendant plus de deux siècles, la plaine de Merdasht, arrosée par l'Araxe et par le Médus, offrant dans les décombres dont elle est couverte les vestiges de deux ou trois dominations successives, était restée pour les archéologues l'objet de fré-

quents et pieux pèlerinages. Là se succédèrent Dom Garcia de Sylva, ambassadeur du gouvernement portugais devenu, depuis l'année 1580, le gouvernement espagnol des Indes; Pietro della Valle, gentilhomme romain, « qui ne fit jamais difficulté de monter au plus haut sommet des rochers escarpés d'où n'approchent que les aigles, ni de descendre au fond des précipices où presque personne avant lui n'avait mis le pied » ; le chevalier Chardin, ce fils d'un riche joaillier de Paris que les opérations commerciales de son père conduisirent, en 1664, à la cour des successeurs d'Abbas le Grand, et qui finit par obtenir de la faveur de Soliman II le titre envié de « marchand du roi de Perse » ; puis, dans une longue série à peine interrompue, Thévenot, Mandelslo, Struys, Le Bruyn, Kæmpfer, Herbert de Jager, Ambrogio Bembo, Niebuhr, William Franklin, Ouseley, Ker Porter, Rich, Buckingham et Texier.

Quel guide, entre ces nombreux et savants voyageurs, choisirons-nous pour pénétrer dans la plaine de Merdasht? Suivons, si vous m'en croyez, le plus sûr et le plus récent : Eugène Flandin. C'est celui, à mon sens, qui nous laissera l'impression la plus nette du terrain que nous avons intérêt à connaître avant de nous hasarder à y conduire l'armée grecque. Avec Flandin, d'ailleurs, nous voyagerons dans la

saison même choisie par Alexandre; la plaine de Merdasht, notre compatriote y est descendu, comme le héros macédonien, en hiver.

En sortant de Chiraz, Flandin nous fera d'abord traverser « une vaste plaine verdoyante longée par un ravin au fond duquel on entend le Roknâbad se heurter à tous les rocs ». Le Roknâbad a été chanté par Hafiz; c'est la fontaine de Vaucluse des poëtes persans. Il fournit à Chiraz une eau abondante et toujours fraîche. Quel trésor dans cette Perse, vouée sur la majeure partie de son territoire à une implacable sécheresse! Devant nous ne va pas tarder à s'ouvrir le défilé d'Ali le Grand, — le Teng-i-Ali-Akbar, suivant Flandin, le Teng-Allah-Akbar, — Dieu est grand! — d'après Buckingham. « Ce défilé est une étroite échancrure dans la montagne brusquement coupée à pic. » James Rich en place l'entrée à un kilomètre environ de Chiraz. « Cette passe, nous dit-il, est fermée par une porte, et la porte est surmontée d'un petit édifice dans lequel a été déposée une copie du Koran écrite tout entière de la main de Sultan Ibrahim, fils de Sharokh, qui fut lui-même le fils de Tamerlan. Les voyageurs qui viennent de la plaine de Merdasht, comme ceux qui s'y rendent, ont ainsi l'avantage de passer sous le saint livre. »

Le 9 décembre de l'année 1839, Flandin s'en-

gageait dans le Teng-i-Ali-Akbar et débouchait « dans une vallée haute ». Là il commençait — retenons ce détail — « à sentir le froid et la neige ». Pendant qu'il suit les berges sinueuses du Roknâbad, coupé de cascades nombreuses, le pays prend peu à peu « un aspect monotone et sauvage ». A cinq heures de marche de Chiraz, — Rich en a mis six pour le même trajet, — il fait halte, dans une plaine entourée d'un cercle de montagnes, au hameau de Zergoun. Si nous en croyons Rich, Zergoun est une ville longue et étroite, défendue par un mur de terre du côté de l'ouest et située au pied d'une ligne de rochers nus, fracturés en tous sens, qui conservent néanmoins l'immuable gisement persan du sud-est au nord-ouest. Quant à la plaine, Flandin nous la décrit telle qu'il l'a vue à l'entrée de l'hiver : basse et marécageuse ; « on dirait un bassin où les pluies et les neiges fondues se précipitent sans trouver d'issue ». Nous sommes encore à quatre ou cinq heures de marche de Persépolis. Laissons sur la droite les rochers auxquels est adossé Zergoun, et, après avoir fait un kilomètre environ dans la direction du nord-ouest, tournons brusquement au nord-est : voici une nouvelle plaine, une plaine d'un aspect étrange. Cette plaine serait aussi unie que la mer, si des traînées de rochers peu élevés au-dessus du sol ne la sillonnaient en divers endroits.

Dans un pays où l'on s'attend à chaque instant à rencontrer des ruines, ces rochers de marbre à brisures prismatiques, ces longs filons fendus en tranches verticales ont dû plus d'une fois être salués de loin comme autant de colonnes.

Nous venons d'entrer dans la plaine de Merdasht; n'oublions rien maintenant, tous les traits du tableau ont leur importance. Il n'y a guère plus d'une heure que nous avons quitté la vallée de Zergoun, et nous touchons déjà aux rives de l'Araxe. Flandin franchit ce fleuve sur un pont de trois arches; Rich mentionne deux arches très-élevées et trois arches plus basses; l'essentiel est de savoir si l'Araxe est un fleuve ou s'il n'a jamais été qu'un torrent. « C'est un profond et dangereux torrent, nous dit M. Rich; même au mois d'août, il roulait une quantité d'eau considérable, bien qu'il demeurât confiné dans un lit étroit. » — « On l'a longtemps fait passer pour un fleuve, ajoute M. Flandin; il était réputé se jeter dans le golfe Persique; nous savons aujourd'hui que, sorti des montagnes du Loristan, l'Araxe n'a qu'un parcours peu étendu : il coule dans la direction du sud-ouest et se trouve bientôt arrêté par d'autres montagnes, au pied desquelles il forme un grand lac d'où il ne paraît pas sortir. Ses eaux, en devenant stagnantes, se saturent de sel et cessent d'être potables. » Le cas est fréquent sur cette terre

gypseuse; voilà pourquoi les anciens rois de Perse emportaient en campagne dans des vases d'argent de l'eau du Choaspe, la seule eau, suivant Hérodote, que ces souverains délicats voulussent boire.

Pourquoi révoquerions-nous cette histoire en doute? La véracité d'Hérodote ne s'affirme-t-elle pas chaque jour sur les points les plus contestés? Nos officiers, quand ils vont affronter le climat de la Cochinchine, se reprocheraient de négliger les précautions qui nous semblent excessives chez les successeurs de Cyrus; se méfiant à bon droit de la limpidité du Meikong, la plupart ont grand soin de conserver dans les caisses en fer de la cale, pour y avoir recours pendant leur séjour sur les côtes perfides de l'Annam, une ample provision de l'eau prise à Toulon. Ce breuvage de rois peut aller de pair avec les eaux du Choaspe :

Choaspe's amber stream the drink of none but kings.

On le considère avec quelque raison comme le préservatif le plus efficace contre l'affection dysentérique, qui n'a pas encore cessé d'être le grand obstacle aux progrès de notre lointaine colonie.

Fleuve ou torrent, l'Araxe a des allures bien faites pour justifier le nom que les anciens lui donnèrent. Ce nom, comme le nom moderne de Kour que l'Araxe de la Perside partage avec le grand fleuve qui

se jette dans la mer Caspienne, paraît avoir été réservé aux rivières particulièrement impétueuses [1]. Cinq ans avant le passage de Buckingham, vers l'année 1821, l'Araxe de la Perside sortit violemment de son lit; il submergea un pont élevé de quinze mètres au-dessus du sol, s'étendit brusquement d'une montagne à l'autre et fit de la vallée pendant plus d'un mois une vaste mer intérieure; puis, s'apaisant soudain, il resta deux ans presque à sec. Au mois d'octobre, Buckingham le trouva facilement guéable, sur le point même où l'eau présentait le plus de profondeur. L'Araxe cependant avait été depuis longtemps dompté, et l'on s'explique mal sa subite révolte. Le prisonnier de Sapor, l'empereur Valérien, apprit, dit-on, à l'impitoyable vainqueur entre les mains duquel le sort l'avait fait tomber, le secret de régler le cours des fleuves sujets à des alternatives de débordements et de sécheresse. Le Pasitigre subit le premier le joug que lui imposèrent les Sassanides; l'Araxe, beaucoup plus tard, en l'année 977 de notre ère, vit son cours arrêté par un grand

[1] Le Cyrus, qui, selon Strabon, « traverse toute la Cœlé-Perside », n'est autre que le Médus, et forme avec l'Araxe, « qui descend de la Parétacène », un seul et même fleuve, portant avant la jonction de l'Araxe et du Médus le nom de Bend-Emir, au-dessous du confluent le nom de Kour. Telle est, si je ne me trompe, l'opinion généralement admise en Allemagne; nos orientalistes ont refusé de s'y ranger, mais les géographes anglais paraissent l'avoir admise sans contestation.

barrage, un *bend,* suivant l'expression persane. Le fleuve, qu'on croyait avoir ainsi maîtrisé, en prit le nom de Bend-Emir, — le barrage de l'émir. — Tous ces changements de noms, résultat du caprice ou de l'ignorance populaire, ne servent qu'à porter le trouble dans la conscience des malheureux géographes; les plus habiles ne s'y reconnaissent plus. Le Médus, qui se jette dans l'Araxe près du pont que nous venons de traverser, s'appelle successivement le Mourghâb, la rivière de Sivend et le Poulbar; chacun des villages auxquels il fait l'aumône de ses eaux a la prétention de le désigner par une appellation nouvelle.

Que de recherches m'ont causées ces misérables ruisseaux! Un marin, je le sais, n'a pas le droit de traiter légèrement les questions de géographie; je n'en suis pas moins quelquefois sur le point de regretter mes peines et de me demander si la clarté de mon récit y gagnera vraiment en proportion de tout le mal que je me suis donné. Nous approchons heureusement du terme. La plaine de Merdasht, arrosée par le Mourghâb, « qui coule entre deux murailles, rameaux des montagnes des Baktyaris », devient de plus en plus semblable aux terrains plats de la Mésopotamie; elle se couvre peu à peu d'un réseau de canaux destinés à l'irrigation des champs de coton et de ricin. Le lit que s'est tracé le Mour-

ghâb sur ce sol dépourvu de pente et cédant à la moindre pression est très-sinueux. Au moment où l'on vient de le traverser et où l'on croit l'avoir quitté pour toujours, on le retrouve tout à coup devant soi; la route le franchit fréquemment et souvent dans des endroits où les eaux sont profondes. Ne nous décourageons pas! En continuant de remonter au nord et en obliquant peu à peu vers l'est, nous verrons bientôt se détacher du massif des montagnes le sommet aigu sous lequel nous devrons chercher les débris de Persépolis.

Dans la plaine de Merdasht se trouvent réunis, selon l'expression de Flandin, « tous les groupes d'antiquités » que nous ont légués trois ou quatre dominations successives. Ces groupes, si nous comptons bien, sont au nombre de six. En venant du sud, nous rencontrons d'abord, non loin du village moderne de Kanara, l'emplacement des palais, le fameux plateau de Tchehel-Minar — les quarante minarets, autrement dit, les quarante colonnes. — Quinze de ces colonnes sont encore debout; on les aperçoit de quatre ou cinq lieues. « La ressemblance est telle entre les édifices de Persépolis et les constructions de Suse qu'on serait tenté, nous dit M. Loftus, de les attribuer au même architecte. » Ces monuments constituent un genre tout à fait à part d'architecture — l'architecture aryenne.

Longtemps avant nous les Arabes avaient reconnu dans les ruines du Tchebel-Minar les vestiges des palais des Achéménides; ils les avaient nommées le trône de Djemchid — Takht-i-Djemchid. — Le Djemchid des légendes iraniennes, c'est l'Achéménès d'Hérodote : son nom vénéré rappelle aux Persans les grandes luttes soutenues par les lointains ancêtres contre les Touraniens; ils l'associent sans cesse dans leur reconnaissance au nom de Roustâm, l'Achille et l'Hercule des poëmes orientaux. En 1621, un ambassadeur expédié de Goa, Dom Garcia de Sylva, vint, le premier des Européens, signaler à son tour à notre admiration « cette superbe rangée de colonnes, ces magnifiques escaliers qui donnaient accès à un vaste carré intérieur de quatre cent trente pieds de long sur trois cent dix de large, ces énormes blocs de marbre dont on avait peine à distinguer les joints ». Les innombrables sculptures dont étaient revêtues les murailles excitèrent particulièrement l'enthousiasme de l'impressionnable Portugais; Dom Garcia crut y retrouver les traces d'une race d'hommes disparue, d'une race antérieure aux Babyloniens et aux Perses. « Les pyramides de l'Égypte, écrivait-il, ne sont que des montagnes artificielles, les temples de la Grèce sont en ruine; ici nous rencontrons l'art et la grandeur unis dans leur antique perfection. »

Nous reviendrons au Tchehel-Minar; pour le moment, nous voulons nous borner à faire une rapide inspection de la plaine. Avançons donc sans nous attarder davantage. La montagne se déploie devant nous en forme d'hémicycle, un second plateau moins vaste de beaucoup que le Tchehel-Minar nous montre dans le trône de Roustâm — Takht-i-Roustâm — le soubassement d'un monument dont le souvenir a eu plus de durée que les débris. Poursuivons : dans un angle formé par l'assemblage de trois ou quatre rochers verticaux, « dans un coin, nous dit M. Rich, près duquel on pourrait passer un millier de fois sans soupçonner qu'il y ait quelque intérêt à y pénétrer », nous découvrirons le Naksh-i-Regib — le portrait de Regib. — Là, trois bas-reliefs sculptés sur le roc poli, des inscriptions grecques et des inscriptions sassanides, malheureusement à demi effacées, viendront nous rappeler que cette ville, dont, au dire de Quinte-Curce, on ne pouvait déjà plus, quand se soulevèrent les Parthes, retrouver la place, n'a été définitivement abandonnée qu'en l'année 982 de l'ère chrétienne. Une gorge sert de lit au Mourghâb, à l'antique Médus; ne craignons pas de nous y engager et de nous diriger ainsi franchement à l'est; c'est par là que nous arriverons, sans quitter d'un instant le flanc de la montagne, au plus grand

amas de décombres qui ait encore attiré nos regards. Cet amas occupe en effet un espace de huit ou neuf kilomètres de circuit. Nous voyons se succéder sous nos pas les talus et les monticules; nous distinguons un fossé, des traces de tours et de murailles. A ces signes il est impossible de se méprendre; le vaste périmètre a été autrefois l'enceinte d'une grande cité. Sur le plateau de Tchehel-Minar gît Persépolis, la ville royale; sur les deux rives du Mourghâb sont étalés les restes de la ville du peuple, d'Istakar.

Marchons toujours, foulons aux pieds la poussière muette; ce qu'il nous faut, ce sont des témoignages qui nous apprennent si, après le passage d'Alexandre, l'antique capitale de la Perside restait encore capable de renaître à la vie. Pour recueillir les souvenirs de cet avatar, franchissons le Médus : voici d'abord, près du village de Hadji-Abad, les cavernes naturelles de Cheik-Ali : nous y remarquons cinq tablettes; sur la paroi même du rocher les Parthes ont gravé l'histoire de leurs triomphes en caractères pehlvis. Les princes sassanides ont découvert une place plus favorable encore pour y inscrire les fastes de la monarchie nouvelle. A une heure de marche du Tchehel-Minar, non loin du village de Hussein-Abad, les rois achéménides avaient creusé dans de gigantesques rochers, à quinze mètres environ au-dessus du sol, leurs ca-

veaux funéraires. Là furent inhumés Darius fils d'Hystaspe et trois de ses successeurs. Le lieu en a pris, pour les Persans modernes, le nom de cimetière des Guèbres — Kabrestân Kauroûn. — Pourquoi à cette appellation lugubre les Persans ont-ils ajouté le nom de leur héros favori? Pourquoi après le Naksh-i-Regib, rencontrons-nous ici le Naksh-i-Roustâm — le portrait de Roustâm? — C'est parce qu'au-dessous des sépultures royales, sept grands bas-reliefs sont venus consacrer la mémoire des splendeurs et des gloires d'une époque plus récente. Sous les pieds des chevaux qui se détachent du roc, des morts et des mourants se montrent confondus, des captifs se courbent sous le fouet ou sous le bâton, et Sapor victorieux, avec l'orgueil d'un roi suscité par le ciel pour prendre la revanche d'un peuple, du haut de sa monture, reçoit sans se baisser l'hommage suppliant de Valérien.

Il ne nous est plus permis de le mettre en doute : Persépolis n'a jamais cessé d'être une ville importante; Peuceste y offrit des sacrifices aux mânes d'Alexandre, Antiochus Épiphane voulut la piller, et les Parthes, ces ennemis si souvent heureux des Romains, en firent avec raison le centre de leur puissance. Quinte-Curce ne nous l'a-t-il pas appris? « Il n'est pas dans l'Asie de pays plus salubre; » il n'en est pas surtout de plus facile à défendre. Dans

de telles conditions, une grande capitale ne disparaît point pour quelques jours de pillage; elle peut même survivre à un incendie.

Revenons enfin sur nos pas : c'est du haut du Tchehel-Minar, ce n'est pas du Naksh-i-Roustâm, ou des monticules d'Istakar que nous embrasserons l'ensemble de la vallée dans laquelle va bientôt opérer le fils d'Olympias. « Tout est grand, tout est saisissant, nous dit Eugène Flandin, dans cet austère paysage : l'immensité de la plaine, les lignes majestueuses des montagnes, la pureté de l'atmosphère, l'azur d'un ciel profond... Assis sur son trône, le souverain apercevait au sud les montagnes du Loristan; en face, il pouvait suivre le soleil à son déclin brisant ses rayons sur les pics élevés du Fars; au nord-ouest ses yeux se reposaient sur les défilés presque infranchissables des monts Baktyaris et sur les citadelles d'Istakar; au nord sur les façades funèbres des rochers excavés de Naksh-i-Roustâm, où sa sépulture l'attendait. » Que de grâces nous aurions à rendre à Strabon, à Diodore de Sicile, à Quinte-Curce, s'ils nous décrivaient de ce style les pays qu'il nous font parcourir; ce ne sont que des écrivains, et Eugène Flandin est un peintre. On le voit bien à la façon dont il manie la plume.

CHAPITRE X

LES RUINES DE PERSÉPOLIS.

Quand on étudie les ruines de Persépolis, il faut suivre le conseil de Chardin : « faire, en les contemplant, ce qu'on fait quand on regarde de belles personnes que l'âge ou les infirmités ont exténuées. Par ce qu'elles sont encore, on peut s'imaginer ce qu'elles ont été. » Suivant la tradition toujours vivante chez les Orientaux, Persépolis embrassait jadis l'ensemble des ruines éparses dans la plaine de Merdasht. Cette enceinte commune à la ville du peuple et à la cité royale a dû exister, en effet, à Persépolis, comme à Babylone, sans préjudice des enceintes particulières destinées à protéger les divers groupes que la politique des Achéménides avait intérêt à séparer. On emploie aujourd'hui plus d'une heure de marche, au pas ordinaire d'un cheval, pour se rendre du plateau de Tchehel-Minar au cimetière des Guèbres. Diodore de Sicile nous représente ces deux débris du passé comme des

monuments presque contigus; il met à peine une distance de cent vingt-quatre mètres entre deux localités que séparent en réalité deux lieues de chemin. Il y a là évidemment une erreur de chiffre qui ne doit s'attribuer qu'à une étourderie de copiste. Le cimetière des Guèbres de Flandin est bien le mont Royal de Diodore; le plateau de Tchehel-Minar ne peut être que l'emplacement de la citadelle, car la citadelle, au dire de Diodore, renfermait, outre le trésor, « les appartements destinés à loger les rois et les chefs de l'armée ». Cette forteresse était entourée de trois murailles : la muraille extérieure avait six mètres quarante centimètres de hauteur, la muraille intermédiaire présentait une hauteur double; la troisième enceinte, haute de vingt-quatre mètres, bâtie tout entière de pierres de taille, était carrée. Sur chacune des faces s'ouvraient des portes de bronze, défendues par des herses ou par des palissades de même métal. Quant aux tombeaux des rois, perçant le mont Royal, Diodore les décrit tels qu'on les retrouve encore. Ces caveaux funéraires étaient taillés dans le roc vif : pour y déposer les dépouilles mortelles des souverains trépassés, il avait fallu élever les cercueils, à l'aide de machines, jusqu'aux ouvertures qui donnaient accès aux chambres intérieures.

On peut se figurer l'étonnement des Macédoniens,

lorsqu'après avoir traversé l'Araxe ils débouchèrent dans la plaine de Merdasht. La plus riche vallée de la Perse, vallée « longue de dix-huit lieues environ, large de deux et trois en moyenne, sur quelques points de six, » s'ouvrait devant eux. Ni Babylone ni Suse ne les avaient préparés à un aussi grand spectacle. Adossée à une haute chaîne de montagnes, la plate-forme de la citadelle déployait ses palais sur trois terrasses étagées comme les degrés d'un amphithéâtre. Un mur perpendiculaire de dix mètres de haut bordait et soutenait ce terre-plein formé en majeure partie de terres rapportées. La cité royale semblait ainsi soulevée par des mains invisibles au-dessus du sol; le soubassement à lui seul était une merveille. On l'avait fait de marbre, ou plutôt de basalte, — il m'a été impossible de tirer ce détail au clair. — Au dix-septième siècle, l'admirable poli de « cette pierre noirâtre » s'était encore si bien conservé que le chien de l'ambassadeur portugais, y voyant son image reflétée, sous les rayons d'un soleil de feu, se mit à pousser de longs aboiements.

Et que dire de l'habileté de main qui avait si bien ajusté l'un à l'autre les énormes blocs, qu'on eût pu croire de loin la masse entière taillée dans le roc vif! « Admirable courtine » à laquelle Chardin ne trouva pas moins de douze cents pieds de longueur sur seize cent quatre-vingt-dix de profon-



deur, immense polygone « de figure irrégulière, formant des angles, au nombre de vingt-deux, tous de grandeur différente ». Chardin ne voulut pas s'éloigner avant d'en avoir fait le tour; il compta seize cent soixante pas de circuit, chaque pas étant de trente pouces. « La montagne, nous dit-il, à l'endroit où le mur finit, est un peu en talus, mais si roide et si escarpée qu'il serait impossible d'y monter. Elle s'ouvre ainsi en forme de croissant et embrasse le tiers environ de la plate-forme. »

Trois palais, des propylées, des gynécées, des portiques, deux salles destinées aux audiences solennelles et couvrant chacune, au rapport de Fergusson, « autant d'espace que la cathédrale de Milan, plus d'espace que la cathédrale de Cologne », tels sont les principaux édifices qui formaient par leur assemblage la cité sans rivale dont la magnificence paraît avoir suivi, dans son développement, la grandeur croissante de l'empire. Au début, les souverains se contentèrent d'une demeure modeste : on les rencontrait alors plus souvent sous la tente que dans les palais. La première résidence royale fut probablement élevée par Cambyse; ce n'était encore qu'une habitation d'été; on en tourna la façade au nord. Darius, fils d'Hystaspe, vint ensuite : il voulut avoir à Persépolis un palais d'hiver. Le palais de Cambyse lui servit de modèle;

il en agrandit les dimensions ; il n'altéra ni la forme ni les dispositions générales de l'architecture primitive ; il retourna seulement le nouvel édifice ; au lieu de regarder le nord, le palais de Darius s'ouvrit du côté du sud. La construction resta basse et massive ; c'est ainsi qu'on bâtit, quand on veut bâtir pour l'éternité. Le Roi des rois se fût moins préoccupé peut-être de donner une durée indéfinie à son œuvre, s'il eût pu pressentir que la dynastie de Cyrus ne durerait elle-même que deux cent trente ans. Les Chinois sont plus circonspects, le toit qui les abrite a toujours assez de solidité au gré de leur philosophie, du moment qu'il assure un confortable asile à leur âge mûr et à leur vieillesse ; leur prévoyance ne va pas beaucoup au delà. Mais ce sont là des idées touraniennes ; l'art aryen, grâce à Dieu, s'est toujours montré plus sainement inspiré ; il a constamment travaillé pour les siècles futurs. Ni sur le sol de Thèbes ni sur celui de Memphis, l'Égypte n'a laissé de débris plus vivaces, plus lents à se décomposer que les ruines de Persépolis.

Le palais de Darius eût tenu tout entier dans ce temple grec consacré à Thésée, que nous laissons sur notre gauche quand nous venons frapper aux portes d'Athènes ; il contenait à peine une douzaine de chambres ; la grande salle centrale n'avait que quinze mètres au plus de côté, sur six mètres de

hauteur. Rawlinson nous montre, il est vrai, à l'intérieur de ce Louvre étroit où nos rois et leur suite n'auraient certainement pas trouvé à se loger, « de légers piliers de bois revêtus d'or et d'argent, un plafond composé de poutres se croisant à angle droit et présentant des caissons incrustés de métaux précieux, des murs non moins richement décorés, des portières d'étoffes aux couleurs éclatantes, une paroi de mosaïque et de magnifiques tapis, un trône d'or sous un dais de pourpre ».

C'était assez sans doute pour éblouir les yeux d'un ambassadeur spartiate ou d'une courtisane athénienne; c'était trop peu pour contenir le plus grand monarque de la terre. Le palais d'hiver de Darius avait dépossédé l'habitation d'été de Cambyse; il ne tarda pas à devenir à son tour le petit palais. Le grand palais de Persépolis, ce fut le palais bâti par Xerxès. Précédé d'un portique de douze colonnes, quand le portique du palais de Darius n'en avait que six, il eut pour salle centrale un carré de vingt-quatre mètres de côté au lieu de quinze, pour supports du plafond trente-six piliers au lieu de seize. Enfin Artaxerxe Ochus vint ajouter de nouveaux bâtiments à ceux que lui léguaient ses prédécesseurs : il bâtissait encore que déjà dans Pella venait de naître Alexandre. Pas plus que les peuples, les rois n'ont jamais entendu la voix menaçante et

grondeuse du flot qui devait leur apporter le déluge.

Darius Codoman n'eut pas le temps d'imiter l'exemple d'Artaxerxe Ochus, il montait sur le trône au même moment que le fils de Philippe. Qu'eût-il pu ajouter à ces résidences royales qui couvraient déjà près de deux hectares? Palais, gynécées, propylées et portiques n'occupaient-ils pas un espace plus que suffisant pour y cacher la vie intime du souverain? Quant à l'existence officielle, on avait pris soin de lui ménager, en dehors de tout cet ensemble, un théâtre bien autrement vaste, où la royauté, aux grands jours, pouvait se déployer dans sa pompe suprême. La gloire de l'architecture aryenne était là; elle éclatait dans ces deux grandes salles à colonnes que l'histoire nous montre complétement réservées aux cérémonies publiques. Qu'on se représente un carré de soixante-huit mètres de côté, comprenant par conséquent près de la moitié d'un hectare, avec des murs de cinq mètres d'épaisseur, et un toit — si c'était bien un toit et non un velarium — soutenu par cent colonnes disposées sur dix rangs de profondeur. Hauts de près de onze mètres, espacés de six, ces solides piliers présentaient au regard fasciné de la foule comme une forêt de marbre. Un portique de cinquante-cinq mètres de long et profond de seize servait de vestibule à chacune de ces salles du trône.

Les ruines de Persépolis n'ont plus de mystères pour nous, depuis que nos érudits, avec une patience presque surhumaine, sont parvenus à lire et à traduire les tablettes de pierre chargées des caractères cunéiformes; mais on comprend fort bien qu'avant cette découverte qui devait dépasser les espérances les plus téméraires, on ait contemplé avec une sorte de terreur religieuse de semblables vestiges des âges passés. Les conquérants arabes crurent reconnaître dans ces œuvres gigantesques la main des puissances de l'abîme; les premiers voyageurs européens n'hésitèrent pas de leur côté à les attribuer à ces races de géants qui passèrent si longtemps pour nous avoir précédés sur la terre. Comment s'imaginer, en effet, que des êtres aussi faibles que nous, dépourvus des secours que nous empruntons à la mécanique, eussent jamais pu réussir à mouvoir, à superposer des blocs de quinze et dix-sept mètres de long sur deux ou trois mètres au moins d'épaisseur? C'est avec de tels matériaux cependant qu'a été bâtie la majeure partie de la muraille qui maintient de toutes parts les terres de la plate-forme. Si le soubassement seul provoque notre admiration, les monuments auxquels il sert de piédestal l'excitent plus vivement encore. L'Égypte aussi a ses temples découpés dans le granit rose, ses hypogées, ses obélisques et ses pyramides; ce que l'Égypte ne

nous montrera sur aucun point de son territoire, ce sont les escaliers de Persépolis. De ces escaliers, sans rivaux dans le monde, les uns donnaient accès à la plate-forme; les autres faisaient passer de la terrasse la plus basse à la terrasse la plus élevée. « Les pierres en sont si grandes, dit Chardin, qu'elles forment chacune dix ou douze marches; quelques-unes en comprennent dix-sept ou dix-huit; les jointures sont, en quelques endroits, si serrées qu'il faut un microscope pour les apercevoir. Le principal escalier a dû paraître tout d'une pièce durant plusieurs siècles. Cet escalier est double ou à deux rampes. Il se compose en tout de cent-trois marches, quarante-six marches à la rampe d'en bas, cinquante-sept à celle d'en haut. La profondeur des degrés est de quinze pouces, la hauteur d'un peu plus de deux; la pente des escaliers est si douce qu'on les peut monter à cheval, la largeur en est telle que dix cavaliers y passeraient, sans se gêner, de front. »

Les sculpteurs à Persépolis ont droit à autant d'éloges que les architectes; leur labeur seul, n'eussent-ils fait qu'ébaucher des œuvres grossières, serait encore de nature à nous étonner : ils ont littéralement brodé sous leur ciseau tous les plans inclinés qu'on leur a livrés. Le long des escaliers court une espèce de frise chargée de personnages hauts de

cinquante-sept centimètres environ. Un voyageur — Le Bruyn, si je ne me trompe, — a pris le soin de compter ces figures; il en a reconnu treize cents, plus où moins bien conservées. Quelle bonne fortune pour les archéologues! Ce sont ces bas-reliefs semés de tous côtés avec une si heureuse profusion qui, mieux qu'Hérodote, mieux que Xénophon, mieux que Ctésias, le médecin grec de Cnide attaché, au temps de l'expédition des Dix-Mille, à la personne d'Artaxerxe, ont appris d'une façon certaine à nos orientalistes les coutumes de la cour, qui les ont fait assister aux grandes chasses royales et ont étalé sous leurs yeux, comme dans les vitrines d'un musée, les armes offensives et défensives des Perses, les costumes de guerre des cavaliers et des fantassins, les bardes de fer et les caparaçons de mailles des chevaux. Chardin prétend « qu'il n'a jamais rien contemplé de si grand et de si magnifique » ; l'ambassadeur portugais Figueroa soutient que ces débris « sont le seul monument au monde où l'on retrouve l'antiquité dans son naturel » ; et Flandin, dont le jugement sur ce point ne comporte pas d'appel, n'hésite pas à les déclarer « aussi remarquables au point de vue de l'art qu'au point de vue archéologique ».

Revenons maintenant par la pensée aux jours d'Alexandre : le roi de Macédoine a été introduit

dans la citadelle par Tiridate; il couvre du belliqueux cortége de ses généraux, de ses écuyers, de ses gardes, les degrés de l'escalier monumental. Les portes de bronze ont crié sur leurs gonds; c'en est fait, elles viennent de livrer passage aux vainqueurs. Les colosses sculptés dans la masse des piliers énormes voient avec étonnement ces guerriers inconnus pénétrer dans le riche sanctuaire dont les triomphateurs d'autrefois les avaient chargés d'interdire l'accès. Ces monstres symboliques sont encore debout : Pietro della Valle, Chardin, Rich, Buckingham les ont vus; Flandin les a dessinés. A combien de monarques, à combien de généraux victorieux n'ont-ils pas raconté, depuis l'année 331 avant notre ère, l'instabilité trop aisément oubliée des grandeurs humaines? Ils auront probablement fini par en prendre l'habitude; leur immobilité semble dire aujourd'hui au voyageur qui, du bas de l'escalier, les contemple : « Montez! Nous avons perdu la faculté de nous étonner. »

CHAPITRE XI.

SAC DE PERSÉPOLIS.

La destruction de Persépolis fut-elle, comme l'affirme Diodore de Sicile, arrêtée dans la pensée d'Alexandre, le jour où les Macédoniens rencontrèrent aux Pyles persiques la résistance inattendue d'Ariobarzane? Si le fils de Philippe avait, en effet, conçu ce dessein implacable, sa résolution n'eût pu qu'être confirmée par l'horrible apparition qu'il vit se dresser sur son passage, aussitôt que l'armée eut traversé l'Araxe. Huit cents Grecs environ, en habit de suppliants, venaient à sa rencontre. Les malheureux — nous l'avons dit au début de ce livre[1], — avaient été réduits à l'esclavage par les prédécesseurs de Darius; la plupart étaient déjà d'un âge avancé; tous portaient les traces de mutilations cruelles. Alexandre, en les voyant, ne put retenir ses larmes. Il songea un instant, nous assure

[1] Voir le *Drame macédonien*, premier volume des *Campagnes d'Alexandre*.

Diodore, à renvoyer ces infortunés dans leur patrie; quel accueil pouvaient s'y promettre des vieillards courbés sous le faix des ans et défigurés? La captivité leur avait créé de nouvelles familles : pour celles-là du moins il n'était pas à craindre que leurs infirmités les rendissent jamais un objet de dégoût. La triste égalité du malheur les tenait rassemblés; ils vivaient en commun, cachant au fond de l'Orient lointain la honte de leur supplice; l'air de la patrie les tuerait quand il leur faudrait le partager avec des gens heureux. Ce fut à peu près en ces termes qu'Euthymon de Cymes se chargea d'exprimer au roi les justes répugnances de ses compagnons. Quelques-uns cependant, séduits par les arguments et surtout par l'exemple de l'Athénien Théétète, préférèrent revoir leurs pénates; ils se déclarèrent prêts à profiter sur l'heure de l'offre généreuse qui leur était faite. L'histoire ne dit pas s'ils eurent à s'en repentir.

Le divin Ulysse, après dix ans d'absence, ne fut reconnu que par un chien galeux, le pauvre et fidèle Argos, un chien qui se mourait, rongé par la vermine, sur un tas de fumier; ajoutons cependant que, sans avoir la mémoire d'Argos, Télémaque et Pénélope montrèrent que, chez l'homme, le cœur peut quelquefois être aussi bien placé que chez la brute. Ni les rides d'Ulysse, ni son teint hâlé par



les longues épreuves, ni les haillons sordides dont il était couvert, n'arrêtèrent un instant, quand il se fut nommé, les transports du fils et de l'épouse empressés à se jeter dans ses bras. Ulysse n'avait subi que les injures du temps et celles de la misère; que fût-il advenu si, avant de regagner Ithaque, il eût eu le malheur de passer par les mains de quelque Artaxerxe?

Les Grecs en somme qui se rangèrent à l'avis d'Euthymon adoptèrent le parti le plus prudent. Ils se contentèrent de demander au roi de les prendre, là où il les avait trouvés, sous sa protection. Alexandre la leur accorda sur-le-champ : il fit distribuer, avec sa libéralité habituelle, à chacun de ces suppliants, trois mille francs environ, dix vêtements complets, deux couples de bœufs, cinquante moutons et vingt-six hectolitres de blé pour ensemencer les terres qui leur furent assignées. L'habitude du travail et la fertilité de la plaine de Merdasht feraient le reste.

La pitié était satisfaite, la justice l'était-elle? Pas encore. Jupiter, vengeur de la Grèce, s'est enfin décidé à ouvrir les yeux : user de clémence dans ce retour du sort serait méconnaître la volonté du maître de l'Olympe. Les Barbares ne s'attendaient pas au pardon; saisis d'épouvante, ils se hâtaient déjà d'évacuer la ville; Alexandre ne laissa pas à

cette population éperdue le temps d'opérer sa retraite. Arrivé par une marche forcée sous les murs de Persépolis, il y fit à l'instant entrer la phalange. L'enceinte et les principales avenues de Persépolis avaient été rapidement occupées; pouvait-on refuser à l'armée ce qu'elle demandait à grands cris : une journée au moins de pillage? Contraindre à la modération, au respect des vaincus, des hommes habitués par état au carnage, n'est pas chose si facile qu'on pense. Excitez la meute par vos encouragements et par vos fanfares, poussez-la sur la piste sanglante, et quand, la gueule en feu, elle aura fini par forcer la bête, négligez de lui donner la curée; vous ne trouverez plus le lendemain que des chiens sans ardeur.

La guerre est aujourd'hui une opération mathématique; on y combat de loin, l'ennemi est devenu un être collectif qu'on ne joint pour ainsi dire jamais corps à corps; il n'est donc pas nécessaire d'apporter dans la lutte l'élan farouche d'Achille, la furie indomptable de Cynégire. Au temps d'Alexandre la soif du sang faisait partie des vertus du soldat; des hoplites philosophes, des archers et des cavaliers humanitaires, ne seraient pas arrivés au cœur de la Perside. Voyez plutôt dans les champs de l'Asie le Catinat grec! Xénophon se montrera peut-être envers ses compagnons moins brutal que Cléarque;



vis-à-vis des Carduques et des Perses il sera tout aussi impitoyable; Socrate lui-même, devant Amphipolis, eût-il fait exception à la règle commune? Je le vois bien charger sur ses épaules Alcibiade; Barbare, je n'aurais pas embrassé sans crainte ses genoux. Un vers de l'Iliade est si vite prononcé! « Patrocle, le fils de Ménèce est mort et il valait mieux que toi. » Il n'en fallait pas davantage à cette époque pour que le glaive fumant se plongeât sans remords dans la gorge du vaincu. Je ne comprends donc pas toutes les déclamations dont le sac de Persépolis fut l'objet, de la part des sophistes grecs d'abord, des rhéteurs romains ensuite. La sensibilité romaine surtout me touche peu, et Rome en vérité me paraît ridicule quand, avec les annales que nous lui connaissons, elle ose encore, à la face du monde, faire mine de s'attendrir.

Alexandre a lâché ses limiers altérés de vengeance; les soldats se précipitent en masse vers la ville. Tous les habitants qu'un funeste hasard a mis sur le passage de ces hordes sanguinaires, tous ceux qui veulent défendre l'accès de leurs demeures sont impitoyablement massacrés. La fureur et l'avidité des Macédoniens, en ce jour néfaste, ne connurent pas de bornes. Le sang coulait à flots, le sol était jonché de tissus précieux et de meubles que les vainqueurs s'arrachaient mutuellement des mains

et jetaient tout à coup de côté pour courir à une proie qui leur semblait plus riche. Le désespoir des malheureux qui se sentaient pressés de toutes parts, leurs cris de terreur ou de rage ajoutaient encore au désordre; les uns couraient se précipiter du haut des murailles avec leurs femmes et avec leurs enfants; les autres mettaient de leurs propres mains le feu à leurs maisons et s'y laissaient brûler vifs; des familles entières disparaissaient ainsi en un instant étouffées par les flammes.

Toute ville livrée à la soldatesque a offert le même tableau. Alexandre ému intervint; il donna l'ordre de respecter les femmes et de s'abstenir de toucher aux ornements qu'elles portaient. Les vainqueurs au quatrième siècle avant notre ère se piquaient rarement de pareils scrupules; nous sera-t-il permis d'en faire honneur à l'âme généreuse et chevaleresque d'Alexandre? Parler de la clémence du roi de Macédoine sur les ruines de Persépolis serait peut-être mal choisir son moment; je me garderai donc d'insister. Beaucoup de villes prises d'assaut ou réduites par la famine à capituler ont été saccagées comme Persépolis; Thèbes et les villes soulevées de la Thrace furent traitées plus cruellement encore. La richesse de Persépolis explique seule l'immense retentissement qu'eut dans le monde entier son désastre. « La prospérité de cette ville,

prend soin de remarquer Diodore, ne pouvait avoir d'égale que l'adversité qui finit par l'atteindre. »

Gardée par des boulevards qu'on avait crus jusqu'alors infranchissables, la capitale de la Perside était, non sans raison, réputée « la plus riche cité qui fût sous le soleil ». Il n'était guère de maison où l'on ne trouvât d'opulentes réserves d'or et d'argent monnayés. Le butin dépassa toutes les espérances; ajouté à celui de Damas, d'Arbèles, de Babylone, de Suse, il eût suffi pour enrichir à jamais tous les soldats de la Macédoine, de la Grèce, de l'Épire, de la Thessalie, de la Thrace. Il n'y a que le Nouveau Monde dont la découverte ait aussi profondément modifié l'équilibre financier des États et la valeur représentative des métaux. Si les aventuriers espagnols se sont crus assez riches pour ferrer d'argent leurs chevaux et leurs mules, les soldats d'Alexandre leur avaient donné l'exemple; on les vit, après le pillage de Persépolis, garnir de clous d'argent leurs sandales. Ce n'était certes pas l'intérêt d'Alexandre d'amollir par tant de richesses les vainqueurs d'Issus et d'Arbèles; quel est le conquérant qui a pu éviter cet écueil?

Quand la soldatesque eut reçu la satisfaction qu'il eût été si difficile de ravir à ces troupes tumultueuses, Alexandre voulut à son tour savoir quelle part la fortune lui réservait dans la dépouille des

Perses : Tiridate ouvrit devant lui les portes du trésor. Là des monceaux d'argent, d'immenses amas d'or s'étaient accumulés depuis le temps de Cyrus. On évalue la valeur de ces trophées opimes à six cent soixante millions de francs. Une seule fois dans l'histoire moderne, les favoris de Mars et de Bellone ont vu leurs efforts récompensés par un pareil spectacle : ce fut le jour où, après avoir pénétré dans Alger, les soldats du général Bourmont reçurent l'ordre d'aller mesurer au boisseau et remuer à la pelle les piastres entassées par les successeurs de Barberousse, sous les voûtes de la Kasbah. Alexandre possédait désormais d'inépuisables ressources pour imprimer un nouvel élan à la guerre; ces ressources, il ne fallait pas les laisser, dans une province d'accès si difficile, à la merci de quelque soulèvement. Une partie servirait à défrayer les dépenses courantes de l'armée; le reste, sous bonne escorte, serait expédié à Suse. Tout ce qu'on put rassembler de mulets et d'autres animaux de bât — vingt mille suivant Plutarque, — fut employé avec trois mille ou cinq mille chameaux, — le chiffre varie selon les historiens, — à ce déplacement commandé par une sage prévoyance.

CHAPITRE XII.

LE TOMBEAU DE CYRUS.

Tiridate n'était pas le seul qui eût à livrer au vainqueur un trésor et une citadelle; Gobarès commandait dans Pasargade, et Gobarès était aussi un de ces argentiers militaires, dont les fonctions furent importantes, à une époque où le crédit n'était pas encore fondé. La conviction qu'il fallait un maître à la Perse, que Darius ne se trouvait plus en mesure d'exercer ce pouvoir nécessaire, amenait chaque jour quelque nouveau satrape aux pieds d'Alexandre. Gobarès avait sous sa garde trente-trois millions de francs; il se hâta de les mettre à la disposition du vainqueur de Madatès et d'Ariobarzane. Par cette soumission si prompte il espérait éviter au moins à Pasargade le sort affreux de Persépolis. Pasargade avait été fondée par Cyrus sur l'emplacement où le Mède Astyage fut vaincu par les Perses. En mémoire de ce décisif triomphe, les Perses élevèrent à Pasargade un monument funé-

raire au grand roi qui leur avait donné ou rendu la prépondérance sur les descendants de Déjocès.

Où étaient situés le monument funéraire de Cyrus et la citadelle de Gobarès ? C'est là une énigme bien autrement indéchiffrable que celle de la trière athénienne. Quand vingt-deux ou vingt-trois siècles se seront écoulés depuis l'époque présente, il ne sera peut-être pas beaucoup moins difficile de déterminer l'emplacement exact du tombeau de Napoléon et de la ville où reposaient les cendres du grand Empereur; je souhaite fort que la question, quelques clartés que puissent apporter à ce sujet les lettres de Julien l'Apostat et les fragments qui subsisteront alors de nos ouvrages modernes, ne se présente pas aux historiens futurs, obscurcie par les nuages qui planent aujourd'hui sur la position géographique de l'antique capitale du berceau des Perses et sur la sépulture de leur plus grand roi. Ouseley, Morier, Grotefend, Charles Ritter, Rawlinson, Spiegel, Kiepert et Menke étaient tombés d'accord pour placer dans la vallée du Mourghâb la ville fondée en mémoire de la victoire remportée sur Astyage. En quel endroit les Mèdes pouvaient-ils rencontrer l'armée réunie pour repousser leur invasion, si ce n'est à l'entrée de ce défilé, seul passage praticable de l'ancienne Médie à l'ancienne Perside ? Un écrivain allemand, M. Lassen, auteur de l'*Archéologie indienne,*

crut devoir protester contre l'opinion de tous ses savants confrères. « Le tombeau de Cyrus, disait-il, était dans Pasargade, personne ne le conteste; mais qui oserait prétendre que l'emplacement de Pasargade doive être cherché ailleurs qu'au sud de Persépolis? « A quelque résolution qu'on s'arrête, il y a là, j'en conviens, matière à réflexion. Arrien ne nous apprend-il pas, au chapitre 29 du livre VI de l'*Anabase*, qu'Alexandre, en revenant de l'Inde, expédia de la Carmanie par la route maritime le gros de ses troupes, sous la conduite d'Éphestion, et se porta, de sa personne, avec l'infanterie légère, la cavalerie des hétaires et une partie des archers, vers Pasargade? Au chapitre 30 du même livre, ne voyons-nous point qu'Alexandre, après avoir visité le tombeau de Cyrus, se rendit au palais de Persépolis, « que lui-même auparavant avait brûlé? » Il faut donc placer Pasargade sur la route de la Carmanie à Persépolis, et non pas sur celle qui conduit de Persépolis dans la Médie.

L'argument semblait sans réplique, et cependant les partisans de la vallée du Médus ne se rendaient pas : ils avaient pour eux les ruines qui couvrent encore la plaine du Mourghâb et la fameuse inscription répétée sur trois monolithes, inscription où se lit de la façon la plus indiscutable le nom même de Cyrus.

Au mois de mai 1872, un membre de notre académie des inscriptions et belles-lettres, M. Oppert, le plus autorisé à coup sûr des érudits en pareille matière, vint au secours de M. Lassen. Le nom de Pasargade, suivant lui, est conservé dans l'inscription de Bisutoun, annales inappréciables du règne de Darius, sous la forme de Pisiyauvada, qu'il convient de prononcer, à la perse, Pisyakada. M. Oppert reconnaît à la fois dans la ville actuelle de Fasa, le Rakha où le second faux Smerdis, Oeosdatès, fut battu par Darius, et le Passaracha de Ptolémée. « Ce nom, dit-il, correspond à la ruine entourée d'une enceinte carrée qu'on appelle aujourd'hui Tell-i-Zohak, et qui se rencontre à quatre kilomètres de Fasa. Pisiyauvada, qui recueillit Oeosdatès après sa défaite à Rakha, est certainement Pasargade, dont l'emplacement est encore indiqué de nos jours par une autre ruine située à sept kilomètres et demi de Darabjerd ou Darab. Cette ruine porte le nom de Qal'a-i-Dara — le château de Darius. Le monument de la vallée du Mourghâb n'est donc pas le tombeau de Cyrus, c'est plus probablement le tombeau de Cassandane, femme de Cyrus, mère de Cambyse et de Smerdis, morte avant Cyrus. Quant aux ruines de la plaine de Mourghâb, on pourrait les identifier avec Marrhasium citée par Ptolémée comme l'une des quatre villes principales de

la Perside, avec Axima, Persépolis et Taocé. »

La question sommeillait; M. Dieulafoy, ingénieur des ponts et chaussées, chargé d'une mission scientifique en Perse, vient de la réveiller. M. Dieulafoy, qui apporte à l'étude de ce problème toute la sagacité d'un observateur émérite jointe aux connaissances d'un orientaliste dont l'éducation s'est faite sur les lieux, admet que les monuments de la plaine du Polvar — c'est ainsi qu'il désigne la plaine à laquelle nous avons donné, sur la foi de Flandin et d'autres voyageurs, le nom de Mourghâb — ont été élevés sous le règne du grand Cyrus, mais, dans l'ensemble des constructions qu'il décrit, il distingue soigneusement le Tacht-Madéré-Soleïman — *trône de la mère de Salomon* — « immense soubassement composé de pierres colossales, qui n'a jamais été terminé », du Gabré-Madéré-i-Soleïman — *tombeau de la mère de Salomon* — petit édifice rectangulaire qu'on découvre à quatre kilomètres plus au sud. Le Gabré-Madéré-i-Soleïman et un autre édicule carré, connu sous le nom de Nakch-Roustem, ont été incontestablement des monuments funèbres : dans le premier, on reconnaît à certains détails la sépulture d'une reine, « de Cassandane », disait M. Oppert, « de Mandane », présumerait M. Dieulafoy. L'autre tombeau, où M. Lassen voulait enfermer les cendres de Cyrus le Jeune, a vraisemblablement reçu les

dépouilles mortelles de Cambyse, le père de Cyrus, qui trouva la mort dans la grande bataille où son fils conquit la couronne. De toute façon, ni l'une ni l'autre de ces tours funéraires n'a pu être le tombeau visité par Alexandre, bien que la construction, copie des tombeaux lyciens, réponde admirablement à la description que nous a laissée Strabon du tombeau de Cyrus : tour assez peu haute — j'emprunte ici la traduction de M. Amédée Tardieu — pour qu'elle demeurât presque cachée par les ombrages épais qui l'entouraient; pleine et massive par le bas, se terminant par une terrasse surmontée d'une chambre sépulcrale.

« Si le tombeau de Cyrus, remarque M. Dieulafoy, complétement d'accord sur ce point avec M. Lassen et avec M. Oppert, eût été situé sur les rives du Polvar, il eût fallu qu'Alexandre, à son retour des Indes, traversât sans profit les déserts inexplorés qui s'étendent à l'est de Méched-Mourghâb, au lieu de suivre la vieille route de caravane qui, de Kirman, se dirige par Saïd-Abad sur Darab, Chiraz et Persépolis. »

J'ignore ce que répondra l'académie de Berlin, mais il me paraît impossible qu'elle garde plus longtemps le silence. Il serait par trop étrange que Cyrus, ballotté par les érudits de la plaine de Mourghâb aux champs de Darabjerd, finît par ne plus avoir de tombeau. Les Scythes, ses vainqueurs

et ses meurtriers, après avoir plongé sa tête dans une outre remplie de sang, auraient donc abandonné son corps aux vautours, au lieu de le restituer aux Perses! A quelles reliques Alexandre abusé aurait-il, dans ce cas, adressé ses hommages? Est-ce Mandane, Cassandane, Cambyse l'Ancien ou Cyrus le Jeune qui ont fait ployer les genoux du héros? N'ayez sous ce rapport aucune inquiétude : ce n'est pas l'existence du tombeau de Cyrus que la science conteste, mais la position de Pasargade, telle que l'admettait, avant ce conflit, la majeure partie des géographes allemands. Qu'Alexandre se soit prosterné devant la tour funéraire de Qal'a-i-Dara ou devant celle de Nakch-Roustem, son adoration ne s'est pas méprise. S'il m'était permis de m'introduire dans ce grand débat, je conseillerais fort de s'en tenir à la solution proposée par quelques archéologues conciliants : il a existé simultanément plusieurs Pasargade dans la Perside, comme il existe aujourd'hui en France des Villefranche et des Villeneuve faciles à confondre. La Pasargade du sud où s'est arrêté Alexandre à son retour de l'Inde et la Pasargade du nord où il a visité le tombeau de Cyrus, sont deux villes distinctes. Reconnaissez la première dans les vestiges répandus autour de Fasa et de Darabjerd; laissez la seconde dans la vallée du Mourghâb; aucun texte formel ne s'y oppose.

Strabon place Pasargade dans la Cœlé-Perside sur le fleuve Cyrus; Pline, sur le Sitiogagus qui se jette dans le golfe Persique. Ces deux écrivains ne parlent pas évidemment de la même ville; il est impossible que l'un des deux au moins n'ait pas eu en vue la Pasargade du nord, c'est-à-dire la cité dont on retrouve encore les restes imposants sur la route d'Ispahan à Chiraz, dans le voisinage du village de Mourghâb, à quatorze heures de marche, cinquante et un kilomètres environ, au nord-nord-est de Persépolis. Là s'étend la grande plaine arrosée par le Mourghâb, le Médus d'Arrien et de Quinte-Curce. La vallée est divisée en deux parties à peu près égales par un groupe de cinq petites collines; d'un côté vous trouverez le territoire et le bourg de Mourghâb, de l'autre des ruines éparses. Une masse énorme de maçonnerie concentrée sur un point culminant semble marquer l'emplacement de la citadelle; des piliers et des tronçons de colonnes dessinent le pourtour d'un palais ou d'un temple; enfin, sculptée sur un monolithe, une figure gigantesque nous apprend que nous allons fouler les débris de quelque sépulture royale.

Que serait, en effet, si ce n'était un roi, ce grave personnage aux mains jointes, vêtu d'une longue robe à franges, coiffé de la mitre orientale à deux cornes? L'artiste l'a muni des quatre ailes mystiques

qui emportent les âmes glorifiées, aussitôt qu'elles se sont séparées du corps, au séjour des Amschaspands. Non! ce n'est pas la mère de Salomon — Mâder-i-Suleïman — qui a reposé, comme le croient les Arabes, dans ce funèbre asile; c'est un roi et le plus grand des rois peut-être après Alexandre; c'est le fondateur de la dynastie qui, sans Miltiade et sans Thémistocle, serait restée la maîtresse du monde. Une courte inscription cunéiforme ne nous laisse à ce sujet aucun doute; la pierre a parlé et nos orientalistes l'ont comprise : « Je suis Cyrus le roi, Achéménide. » Quand on a rempli la terre du bruit de son nom, à quoi servirait-il d'en dire davantage? Les inscriptions fastueuses sont faites pour ceux qui se croient justement obligés de prendre leurs sûretés contre l'oubli.

Noble soif de l'immortalité, tu tourmentes bien des âmes, et nous aurions tort de nous en plaindre, car rien n'affirme mieux notre essence divine; mais l'immortalité ne se ravit pas par surprise; c'est le suffrage des peuples, ce n'est ni le bronze ni le marbre qui la donnent. Le malheur noblement supporté peut l'obtenir aussi bien que le succès. Quand le vainqueur des Uxiens eut forcé les Pyles persiques et posé son pied triomphant sur les marches des escaliers de Persépolis, le premier objet qui frappa ses regards fut une statue de

Xerxès étendue à terre et couvrant en partie les grandes dalles du portique. Alexandre s'arrêta brusquement devant ce simulacre qu'une foule ignorante ou impie venait « d'arracher à son piédestal » . Toute l'histoire du souverain qu'avait jadis si cruellement trahi la fortune, de ce puissant monarque qui recevait, jusque dans son effigie, un odieux et dernier outrage, traversa en un instant sa pensée : « Réponds-moi, Xerxès, dit-il en s'adressant à ce marbre inerte, comme s'il eût eu le vaincu de Salamine et de Mycale à ses pieds ! Dois-je te laisser ainsi couché dans la poussière? Faut-il que je me souvienne du mal que tu as fait aux Grecs, ou que je te relève pour honorer le courage et la grandeur d'âme que tu as montrés après ta défaite? » Deux sentiments contraires semblèrent pendant quelque temps lutter dans son esprit ; Alexandre enfin passa outre, sans donner aucun ordre. Le héros eût voulu réparer l'injustice des hommes ; le roi se crut tenu de respecter les arrêts du destin.

Alexandre avait offert des jeux et des sacrifices aux mânes d'Achille ; pouvait-il négliger d'honorer le tombeau de Cyrus? Ce tombeau, comme les mausolées que d'autres Barbares consacreront un jour aux restes mortels de Mahmoud le Ghaznévide et à ceux de Mohammed-Akbar, était caché sous l'ombrage épais d'un jardin. La chambre sépulcrale se

trouvait à une certaine hauteur au-dessus du sol; elle formait le couronnement d'une tour basse et massive; on n'y pouvait pénétrer que par une étroite ouverture. Les mages chargés de veiller sur cet édifice sacré recevaient, pour prix de leurs peines, un mouton par jour, un cheval tous les mois. Aristobule raconte qu'il fut le seul à qui les mages permirent de se glisser jusqu'au fond du sanctuaire; il y alla déposer l'offrande d'Alexandre.

Qu'aperçut le vieil érudit quand ses yeux se furent habitués aux ténèbres de la sombre retraite dont il venait troubler la tranquillité séculaire? Il crut y distinguer un lit d'or, un cercueil de même métal, de magnifiques étoffes répandues çà et là, de superbes et nombreux bijoux. Quelques années plus tard, au retour de l'Inde, quand l'absence d'Alexandre avait lâché la bride à tous les vagabonds, Aristobule revit ce tombeau dont la solide architecture eût lassé les efforts du temps : les objets précieux avaient disparu, le cercueil était brisé et le corps de Cyrus gisait dans un coin, jeté de côté. Toutes les précautions dont s'entouraient les anciens monarques pour dormir en paix leur dernier sommeil se sont trouvées vaines; elles n'ont généralement servi qu'à exciter les convoitises des conquérants ou des malfaiteurs, sans parler de celles plus

impitoyables encore des érudits. Que faire cependant, si l'on croit de quelque intérêt d'assurer un éternel respect à ses cendres? Tout le monde ne peut pas avoir pour sépulcre les profondeurs de l'Océan.

> . . . . Mors sola fatetur
> Quantula sint hominum corpuscula.

Oui, le corps de l'homme est peu de chose, mais quand il a servi de vêtement à un Alexandre, à un Annibal ou à un Napoléon, il affirme par son néant même l'existence d'un principe immatériel forcément destiné à lui survivre. Je ne croirai jamais que la poussière qui repose sous le dôme des Invalides ait été Napoléon tout entier.

CHAPITRE XIII.

LE PAYS DES MARDES.

Quelle fut la durée du séjour de l'armée macédonienne dans la Perside? « Quatre mois », nous dit Plutarque. C'est d'ailleurs le seul écrivain qui ait cru nécessaire de relever ce point; les anciens traitaient généralement la chronologie avec un sans-façon qui contribue beaucoup à jeter une obscurité regrettable sur leurs récits les plus authentiques. Un fait reste certain, grâce au témoignage de Quinte-Curce : Alexandre était descendu dans la plaine de Merdasht vers les derniers jours de l'année 331 avant notre ère; il partit de Persépolis, à la tête de mille cavaliers et d'un corps d'infanterie peu nombreux, pour courir de nouveau les montagnes, au moment où les Pléiades atteignaient dans le ciel le point culminant de leur course — *sub ipsum vergiliarum sidus*. — La date de cette expédition se trouve ainsi suffisamment indiquée; elle correspond probablement au milieu du mois de janvier de l'année 330.

La majeure portion de l'armée fut laissée, avec les bagages, sous les ordres de Cratère et de Parménion campés dans la plaine; trois mille Macédoniens, commandés par Nicarchide, gardèrent la citadelle; Tiridate continua d'exercer, dans le trésor vide, les fonctions devenues purement honorifiques, que jadis lui confia Darius — *servatus est honos quem apud Darium habuerat.* — Ni Arrien, ni Diodore, ni Plutarque n'ont jugé à propos de s'étendre sur la périlleuse campagne qu'Alexandre voulut, cette fois encore, commander en personne, campagne qui embrassa tout le vaste pâté de montagnes compris entre Chiraz et le golfe Persique; Strabon n'en a pas parlé davantage; Quinte-Curce seul nous donne à ce sujet des détails dont les relations des voyageurs modernes nous font sentir doublement le prix.

Quand on se dirige de Chiraz vers le golfe Persique, une heure à peine après être sorti de la ville, on abandonne la plaine pour aborder le massif montagneux. Pendant plusieurs heures on suit « un chemin âpre et triste ». Cette route monotone aboutit à une vallée étroite et très-longue, au fond de laquelle coule « une forte rivière tortueuse et divisée ». Quatre ou cinq heures de marche encore et l'on voit se dresser devant soi la chaîne élevée du Pyra-Zân — *la vieille femme.* — Ou je me trompe

fort, ou nous approchons du pays des Mardes. « La pente, nous dit Flandin, est extrêmement roide, mais la montagne, quand les premières fraîcheurs de l'automne l'ont parée d'une verdure nouvelle, ne laisse pas de présenter un aspect assez riant. » L'herbe se montre partout parsemée de fleurs; des arbres élevés, le plus généralement de vieux chênes, viennent ajouter encore aux charmes grandioses du paysage. Le moindre orage suffit, il est vrai, pour amener tout à coup sur ces hauts sommets le froid le plus intense, mais le voyageur a bientôt oublié ses peines, lorsqu'en se dissipant la nuée « lourde et noire » lui laisse apercevoir le plus admirable panorama que l'on puisse rêver. Les plans de montagnes se succèdent à perte de vue; Flandin, de cet observatoire subitement dégagé, put compter jusqu'à cinq chaînes distinctes qui allaient, en s'abaissant graduellement, mourir à la mer. Le lendemain il franchit le pas de Cotal-Doukhtar : une gigantesque montagne, dominant un gouffre sans fond, surgissait toute droite du lit du torrent; la route, trace étroite creusée dans la pierre, serpentait d'un rocher à l'autre. « Pour monter, les muletiers poussaient et soutenaient leurs bêtes; pour descendre, ils les retenaient par la queue. »

Ce détail me rappelle les pics de Madère, et je ne m'étonnerais pas si l'on venait me dire que la struc-

ture géologique de l'île portugaise offre un frappant rapport avec la contrée que s'apprête à parcourir Alexandre. Flandin atteint enfin la plaine de Kazéroûn et les ruines de la cité sassanide de Châpour. Là, comme dans la plaine de Merdasht, les rochers se présentent au peintre couverts de sculptures. Pas une pierre qui ne parle du triomphe de Sapor sur l'empereur Valérien, pas un bas-relief qui ne montre cette cavalerie des Parthes si redoutable aux soldats dégénérés de l'Empire. On sait — et il ne sera pas inutile ici de le redire — que l'annonce d'une guerre contre les ennemis subjugués en moins de quatre mois par Alexandre, suffisait pour épouvanter et pour jeter dans la révolte les légions. On comprend maintenant pourquoi Diodore, Strabon et Arrien ont passé si légèrement sur la campagne de la Perside. Cette partie du monde leur était complétement fermée; les aigles des Césars n'ont jamais volé jusque-là.

Mais aujourd'hui, qui pourrait craindre les Parthes? — *Quis Parthum paveat?* — Sur nos meilleures cartes cependant, la Perside ne figure encore qu'avec de nombreuses lacunes Rawlinson a résumé en quelques lignes éloquentes la physionomie de cette contrée si tourmentée; il nous a décrit les gorges prodigieuses qui percent la formidable barrière, les roches escarpées qui bordent les torrents,

les routes pratiquées sur le flanc des précipices, les chemins obligés de passer sans cesse d'un bord à l'autre des cours d'eau et les franchissant sur des ponts d'une seule arche. Telle est la Perside que nous connaissons; Quinte-Curce nous dira maintenant quels souvenirs la Perside du temps de Darius avait laissés chez les compagnons d'Alexandre.

Du côté où l'armée macédonienne l'aborda, c'est-à-dire du côté de la Susiane, la Perside, si nous nous en rapportons à la description de Quinte-Curce, est fermée par une ceinture de montagnes s'étendant sans interruption sur une longueur de près de trois cents kilomètres. Où la montagne finit, la mer commence et constitue un autre rempart. Dès que la barrière montagneuse est franchie, au pied même des hauteurs presque inaccessibles, se découvre une large et spacieuse campagne. La fertile vallée arrosée par l'Araxe et par le Médus est semée à chaque pas de villes et de villages. C'est le lieu de l'Asie le plus sain, le pays où l'air qu'on respire est le plus vivifiant et le plus tempéré. L'intérieur de la Perside réserve au corps d'élite qu'emmène Alexandre un tout autre accueil. Des pluies continuelles et de violentes tempêtes viennent ajouter encore à la muette horreur des escarpements et des précipices. Chaque pas que fait l'armée sur la croupe des monts la rapproche de la région redoutable des neiges.

Au mois de janvier, ces éternels frimas se sont déjà couverts d'une croûte impénétrable, durcie par la gelée. La sinistre apparence des lieux déserts qu'il fallait traverser sans rencontrer la moindre trace de routes, épouvantait le soldat brisé par la fatigue. Où le conduisait-on? N'était-il pas arrivé, d'étape en étape, à l'extrémité du monde? Ni culture ni habitation; partout la solitude. Était-on bien certain que la lumière du jour ne finirait pas elle-même par faire défaut? Pour la première fois Alexandre entendait à ses côtés des murmures; ces guerriers qui avaient tout bravé jusqu'alors, cédaient enfin au découragement. Ils demandaient avec véhémence à rebrousser chemin, pendant que le soleil consentait à éclairer encore leur retour.

On avait vu, pendant la retraite des Dix-Mille, Xénophon sauter à bas de son cheval, arracher à un soldat insolent son bouclier, et, malgré la cuirasse dont le poids l'écrasait, gravir à pied, gravir en courant cette montagne que Sotéridas déclarait trop rude et trop haute. La meilleure troupe peut avoir ses Thersites; donner l'exemple est toujours pour le chef l'argument devant lequel le soldat confondu s'incline. Aussi qu'il est heureux, qu'il est de tout point désirable que ce chef soit jeune et valide! Sans doute une âme guerrière peut toujours demeurer jusqu'à un certain point maîtresse du corps qu'elle

anime; on a gagné des batailles en litière; si le comte de Fuentès à Rocroy s'est fait battre, Maurice de Saxe à Fontenoy est sorti triomphant de la lutte. N'importe! je me sens encore plus sûr du succès avec le général de Castiglione et de Rivoli qu'avec le vainqueur souffrant de la Moskova. La santé à toute épreuve, l'activité corporelle sans relâche ne deviennent des qualités secondaires qu'à bord d'un vaisseau; là seulement la fortune se complaît quelquefois à sourire à des vétérans — ce qui ne l'empêche pas de conserver un goût prononcé pour les jeunes. — Quand les soldats grecs virent Xénophon à pied, suant si vaillamment sous sa cuirasse, ils se mirent à frapper Sotéridas, à l'injurier, à lui jeter des pierres jusqu'à ce qu'il eût repris son bouclier et se fût remis en marche. Alexandre eût pu gourmander la faiblesse de ses compagnons, faire passer les plus mutins par les armes; il se souvint à point de l'Anabase et, comme Xénophon, se contenta de descendre de cheval. Enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, il s'avance, suivi de ses écuyers; les officiers, à ce spectacle, abandonnent précipitamment leurs montures; la honte saisit les plus obstinés, et, à l'instant même, l'armée raffermie s'ébranle.

La neige n'était rien; voici maintenant la glace. Tout Paris doit se souvenir du verglas qui suspendit, il y a quelques années à peine, pendant une nuit en-

tière, l'existence de la grande ville. Sur un terrain plat, ni chevaux ni piétons ne parvenaient à se soutenir; qu'eût-ce été sur la moindre pente? Les Macédoniens se trouvaient arrêtés par un glacier. Alexandre demande une hache et entame le premier la surface polie; derrière lui, les soldats s'empressent d'élargir et d'approfondir les degrés. On peut monter; il sera sans doute moins aisé de descendre, mais le courage vient avec le succès; on finit par atteindre le revers de la montagne, et, au lieu des pentes nues, les hauteurs boisées apparaissent.

Malheureusement le taillis, touffu, semé de ronces, est presque impénétrable; là aussi l'on doit recourir à la hache et se frayer péniblement un chemin. Quel soulagement quand, au sortir de la première clairière, on aperçoit quelques traces de culture, des troupeaux de chèvres errant çà et là! Les habitants de ce pays sauvage ne sont pas réunis dans des bourgs; ils vivent dispersés, n'ayant pour tout abri que des cabanes éparses, des murs de terre et des toits de feuillage. Ils se croyaient protégés contre toute atteinte par les retraites inaccessibles où les rigueurs du fisc n'étaient jamais venues les chercher; l'arrivée inopinée des soldats d'Alexandre les remplit de terreur. Ils fuient épouvantés; ceux qui se déclarent incapables de marcher, les vieillards, les malades, sont impitoyablement égorgés par leurs

compagnons. Les montagnards ne veulent pas laisser derrière eux d'espions involontaires, de donneurs de renseignements indiscrets; c'est au milieu des neiges, sur les sommets les plus reculés qu'ils se réfugient. Quelques-uns cependant ont pu être arrêtés dans leur fuite; Alexandre donne l'ordre qu'on les traite avec douceur. Quand il les croit suffisamment revenus de leur panique, il les fait relâcher, comptant avec raison sur les rapports favorables que recevra d'eux la population fugitive. Le résultat ne trompe pas son attente; les plus farouches peu à peu se soumettent; vaincus par la faim, ils regagnent l'un après l'autre leurs foyers. La clémence du roi ne les en fit pas repentir.

La plaine fut plus durement traitée; Quinte-Curce affirme que les Macédoniens la ravagèrent. Pour quel objet? On ne se l'explique pas aisément. Ce qui paraît moins invraisemblable, c'est qu'Alexandre la parcourut en tous sens pour réduire à l'obéissance les nombreuses bourgades qui la parsemaient. La vallée où devait s'élever Châpour était trop importante pour qu'on lui permît de demeurer insoumise.

Restait encore à subjuguer les Mardes. Si jamais peuplades se sont défendues par leur pauvreté, c'étaient bien ces tribus, les plus rapprochées des bords desséchés du golfe Persique. Jamais les Mardes n'avaient confié une semence quelconque à la terre;

ils se nourrissaient uniquement de la chair de leurs troupeaux et des produits incertains de leur chasse; des cavernes creusées au flanc de la montagne leur servaient de demeure, et la nature les retrouvait, à bien peu de chose près, dans l'état où, aux premiers âges de la création, ils étaient sortis de ses mains. Que pouvait gagner Alexandre à se commettre avec de pareils ennemis? Tout me fait supposer qu'il tenait à compléter la sécurité des routes qui conduisent de Persépolis à la côte orientale du golfe, car son esprit se montra toujours tourné vers les avantages que procure aux peuples de l'intérieur un facile accès à la mer. Quelques difficultés que les caravanes aient encore aujourd'hui à vaincre pour se rendre de Chiraz à Boushir, le commerce qui a lieu par cette voie est bien loin de manquer d'importance.

La condition de la femme marque généralement le degré de civilisation où est arrivée une agglomération humaine; la femme chez les Mardes ne différait de l'homme que par une férocité plus grande. Les cheveux hérissés, couvertes d'un haillon qui leur descendait à peine jusqu'aux genoux, ces femelles de bêtes fauves prenaient part à tous les combats; elles n'auraient eu pour armes que leurs ongles s'il ne leur était resté, probablement de quelque état antérieur, l'habitude de manier la

fronde. Elles en portaient la courroie ceinte autour du front. Ce bandeau retenait leur chevelure inculte et l'empêchait de retomber sur le visage. De tout temps les noyaux montagneux ont recélé de ces êtres misérables qui, pour échapper à la domination étrangère, n'ont pas rencontré d'autre asile. Le lent travail des siècles les avait peu à peu policés; la persécution, la misère les ont ramenés, par une pente rétrograde, à l'état de nature.

Comment apprivoiser au joug ces Mardes, tribus errantes qu'on n'avait pas même la ressource de pouvoir enfermer dans leurs cavernes? Les Mardes changeaient de demeure tous les jours. Alexandre, s'il en faut croire Quinte-Curce, les assujettit cependant; la fortune prenait plaisir à le seconder; son nom commençait à remplir la terre, et le torrent entraîna les Mardes, comme il avait entraîné les autres peuplades plus civilisées de la Perside. Au bout de trente jours, le roi rentrait dans Persépolis.

CHAPITRE XIV.

LE PALAIS DE PERSÉPOLIS A-T-IL ÉTÉ BRULÉ DANS UNE ORGIE?

Après la rude campagne qui venait d'achever la soumission de la Perside, Alexandre ne pouvait se dispenser d'accorder quelque trêve à ses troupes. Faut-il croire que ce temps de repos si noblement gagné ait été, comme l'affirme Quinte-Curce, « funeste à ce grand roi que son naturel admirable avait jusqu'alors élevé au-dessus des faiblesses humaines »? Est-il permis d'admettre qu'Alexandre « céda, dès ce moment, à sa passion impérieuse pour le vin »? Les rois de Perse donnaient à leurs sujets des festins qui se prolongeaient parfois toute une semaine. Alexandre trouve l'usage de ces banquets établi; il l'adopte. Peuceste, plus tard, devenu satrape de Persépolis, suivra cet auguste exemple; il enverra chercher dans toute l'étendue de la Perside des animaux pour les sacrifier aux dieux, des provisions pour satisfaire à la voracité



des soldats d'Eumène. Des festins, Persépolis dut en voir de nombreux et de splendides, au retour de l'expédition chez les Mardes; en faut-il conclure, sur la foi de Quinte-Curce et de Diodore de Sicile abusés tous les deux, au dire d'Athénée, par Clitarque, qu'au mépris des préjugés invétérés des Perses, ce roi, qui aspire à remplacer Darius dans l'affection et dans le respect du peuple conquis, osera jamais faire asseoir à sa table, en plein jour, dans une de ces grandes salles à colonnes ouvertes à tous les regards, non-seulement « des femmes à l'honneur desquelles c'eût été un crime d'attenter, mais des courtisanes habituées à vivre en pleine licence avec les gens de guerre »?

Thaïs l'Athénienne était une de ces beautés faciles dont les poëtes grecs n'hésitaient pas à célébrer les charmes, dont les héros et les philosophes même se disputaient à l'envi les faveurs. Dans la chaleur de l'ivresse, elle se lève : « Roi, dit-elle, veux-tu mériter à jamais la reconnaissance des Grecs? Commande que l'on mette le feu à ce palais. Voilà ce qu'attendent de ta justice ceux dont les Barbares brûlèrent naguère les villes. » Grecs et Macédoniens applaudissent; le roi cède sans peine à ce mouvement; son ardeur a dû se faire violence pour ne pas le devancer. « Allons! s'écrie-t-il, qu'on apporte des torches, et hâtons-nous de venger la Grèce! »

Le premier il saisit un brandon enflammé; officiers, courtisanes, convives de bas étage, tous s'empressent d'allumer sur des points divers l'incendie. Les piliers et les lambris de cèdre sont en un instant embrasés. L'armée à ce spectacle accourt; elle croyait à un accident. Quand elle aperçoit le roi la torche en main, elle laisse de côté l'eau qu'elle apportait et ne s'occupe plus que d'attiser la flamme; chacun veut avoir part à la destruction vengeresse. « Ainsi périt, dit Quinte-Curce, la reine de l'Orient, la capitale qui dicta des lois à tant de nations, le berceau de tant de puissants monarques, l'unique objet de terreur de la Grèce, la ville dont les armées, portées par mille vaisseaux, avaient jadis inondé l'Europe. »

C'est beau, c'est éloquent, c'est profondément dramatique, mais ce n'est pas vrai. Que de sacrifices l'histoire a faits à la phrase! Suivant à cet égard l'exemple de Quinte-Curce, le bon, l'honnête Plutarque est venu à son tour reproduire, sans le modifier, le récit de Diodore de Sicile. Comment cet écrivain, si friand d'anecdotes, ne se serait-il pas laissé tenter par un épisode aussi théâtral? Paraîtra-t-il du moins ajouter foi lui-même à l'invraisemblable conte qu'il débite? Non certes! Son bon sens éprouve le besoin de mettre le lecteur en garde contre la crédulité dont il lui donne presque

à regret l'exemple. Il ajoute, en effet : « D'autres historiens prétendent que les choses ne se passèrent pas ainsi; les flammes s'élevaient à peine, qu'un repentir soudain saisit le cœur du roi. Alexandre commande qu'on éteigne le feu. Malheureusement cet ordre venait trop tard; il n'arrêta pas l'incendie. » Strabon se borne à mentionner « l'embrasement du palais de Persépolis, légitime revanche des anciennes injures infligées à la Grèce ». Arrien nous fait assister à une délibération préalable : Parménion est d'avis qu'on épargne le palais des rois. « Pourquoi, dit-il, ruiner sans aucun avantage nos conquêtes? Nous ne ferons qu'aigrir les Asiatiques; ils s'imagineront que nous n'avons d'autre but que de ravager l'Asie, et que nous n'aspirons pas à la conserver. » Que répond Alexandre? « Une armée perse est venue en Grèce; elle a détruit Athènes, elle a dévasté le pays et livré nos temples mêmes aux flammes; je dois une revanche aux Grecs. »

On peut affirmer sans crainte que les rôles ici sont intervertis. Parménion parle en roi, et l'on sait que, jusqu'à cette heure, il n'en a jamais eu le langage; Alexandre, au contraire, s'exprime en soldat. Avant tout, je n'hésite pas à le répéter, il eût fallu s'assurer qu'un des grands édifices dont on retrouve encore les ruines sur le plateau de Tchehel-Minar

ait déposé à une époque quelconque, par ses restes calcinés, contre le fougueux roi de Macédoine. Érostrate a brûlé le temple d'Éphèse ; — aucun doute à ce sujet n'est possible — le temple de Diane, même après qu'on l'eut restauré, témoignait encore des irréparables ravages de l'incendie. Il fallut par un long grattage enlever toute la portion des colonnes qui s'était désagrégée sous l'action du feu ; la flamme y avait laissé de telles marques que la proportion des fûts en demeura considérablement altérée ; l'édifice se releva grêle, et le crime d'Érostrate, si l'histoire avait négligé de l'enregistrer, eût été découvert par les architectes. Rien de semblable a-t-il été signalé, soit par les Orientaux, soit par nos modernes érudits, dans les ruines de Persépolis? Les Orientaux n'ont jamais entendu parler d'un événement qui n'eût pas manqué de frapper leur imagination amie des catastrophes. Quel thème pour les poëtes qui nous ont montré « l'araignée filant sa toile dans le palais d'Afrasiab » !

Le proverbe cependant ne saurait avoir tort : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » J'admettrai donc que le feu a pu éclater dans la salle du festin, surtout si l'on y a fait asseoir des brutes comme Clitus ; la flamme aura consumé les tentures, les lambris, les piliers de cèdre ; il n'est guère de ville occupée par des soldats étrangers qui n'ait subi de pareils



ravages, dévastations souvent involontaires. « Il répugnait aux Macédoniens, dit Quinte-Curce, d'avouer qu'une si grande ville eût été détruite par leur roi dans un accès de débauche; ils envisagèrent la chose sous un jour plus sérieux et se persuadèrent que la destruction de Persépolis n'avait été que l'accomplissement d'un arrêt du destin. » Diodore de Sicile prétend, de son côté, qu'Alexandre, « connaissant les dispositions hostiles des naturels du pays, était fermement résolu, dès le premier jour, à renverser Persépolis de fond en comble ». A mon sens, tout se présente ici étrangement confondu. Le sac de Persépolis est un fait, un événement qui ne supporte pas la contestation; ce fut l'effet du premier courroux, la satisfaction sinon juste, sinon politique, du moins inévitable, donnée par Alexandre aux ressentiments de la Grèce. Les exécutions s'engendrent : l'incendie de Sardes avait amené la destruction d'Athènes; cet acte de représailles devint, à deux siècles d'intervalle, la cause du pillage de Persépolis. Au retour de l'expédition dirigée contre les Mardes, la colère des vainqueurs ne pouvait manquer d'être refroidie; invoquer alors de nouveau les vieux griefs, se complaire à renverser de ses propres mains les toits fastueux sous lesquels on s'abritait, c'eût été, à coup sûr, la plus puérile et la plus gratuite des extravagances. Autant vau-

drait imputer à l'armée française l'incendie de Moscou.

L'intérêt d'Alexandre lui commandait de respecter, de restaurer même au besoin l'antique splendeur des villes qui, tombées entre ses mains, y devenaient le gage de la soumission générale; quant à celles que leur situation mettait à l'abri des coups rapides par lesquels, à la première apparence de révolte, Alexandre savait faire rentrer dans le devoir les populations insurgées, il eût été d'une politique presque téméraire de ne pas chercher à en diminuer au moins l'importance. Le conquérant ne pouvait songer à faire de Persépolis le centre de son empire; les successeurs de Cyrus eux-mêmes y renoncèrent, les califes ne le tentèrent pas. Le centre d'un grand empire asiatique, c'est Babylone ou Bagdad. La déchéance de Persépolis s'imposait fatalement au vainqueur qui n'y voulait pas résider; pour la déterminer, Alexandre n'avait qu'à porter ailleurs ses préférences. Il le fit avec réflexion, avec maturité; jamais, croyons-le bien, pas même sous les tentes de feutre des Uzbeks, pareilles questions n'ont été tranchées par les mouvements tumultueux d'une pensée capricieuse qu'excitaient les fumées du vin. Les nuits de Néron — *cum pulmo Falerno arderet* — me laissaient déjà incrédule, le penchant furieux de Sélim II pour le vin de Limasol ne m'ex-

pliquait pas suffisamment la conquête de Chypre, les stupides orgies attribuées au fils de Philippe viennent ajouter à mon scepticisme.

Nous avons encore sept années de victoires à parcourir. Ces sept années ne cesseront pas de nous montrer Alexandre avec les qualités incomparables que, même en le diffamant, ne peut s'empêcher de lui reconnaître Quinte-Curce : « Un heureux naturel qui le mettait au-dessus de tous les autres rois, une constance inébranlable au milieu des dangers, une promptitude merveilleuse à entreprendre et à exécuter. » Fidèle à la foi jurée envers ceux qui se soumettaient, étendant sa clémence sur les ennemis que le sort des armes jetait en son pouvoir, Alexandre manqua-t-il, au milieu des délices de Persépolis, « à cette modération dans les plaisirs permis et autorisés par l'usage », dont jusqu'alors sa nature délicate s'était fait un devoir? J'en doute fort pour ma part. L'ivresse même n'eût pas suggéré au fils de Philippe la pensée de mettre le feu au palais du roi dont il avait épargné et honoré la famille. Les vapeurs du vin n'introduisent point dans le cerveau des idées nouvelles; elles en font jaillir celles qui y sommeillaient. Alexandre, s'il songeait encore à punir les Perses des maux que leurs ancêtres avaient infligés à la Grèce, possédait, — il nous l'a dit lui-même, — un plus sûr moyen que

l'acte de dévastation sauvage dont on a prétendu charger injustement sa mémoire : il lui suffisait « de condamner les sujets de Darius à le voir assis sur le trône de Xerxès ». Les eunuques eux-mêmes en versèrent des larmes.

CHAPITRE XV.

L'EMPLACEMENT D'ECBATANE.

« Alexandre, dit Arrien, apprend que Darius est à Ecbatane; il y vole. » — *Prouchôri epi Médias.* — Franchit-on ainsi d'un coup d'aile une distance de sept cents kilomètres, de huit cents même, si nous en croyons Plutarque? La défaite de Crassus, ô Romains, ne vous a donc rien appris! Voilà comment, cent quatre-vingt-sept ans après la bataille de Carrhes, vous traitez encore une science qu'on n'a jamais impunément négligée! Narsès et Sapor vous rappelleront un jour à quoi l'on s'expose, quand on ne s'amende pas dès la première leçon. Ce n'est point ainsi, grâce à Dieu, que nous avons agi au lendemain des désastres de la guerre franco-allemande; notre ignorance nous avait perdus; nous nous sommes mis sur-le-champ à l'étude, et la docte Allemagne n'en remontrerait plus à nos écoliers. Les Français ont cessé d'être un peuple « qui ne sait pas la géographie ». C'est à peine aujourd'hui

si nous nous occupons d'autre chose; nous avons voué un culte superstitieux à ces traités arides « qui nous enseignent — je transcris la définition du Dictionnaire de l'Académie — la position de toutes les régions de la terre les unes à l'égard des autres, et par rapport au ciel, avec la description de ce qu'elles contiennent de remarquable ». La tendance est heureuse; j'en prends, sans perdre de temps, avantage. Qui pourrait répondre, en effet, que dans un avenir plus ou moins prochain, un courant contraire n'emportera pas les esprits? Si quelqu'un s'avisait un jour de reprocher à la géographie d'encourager les desseins ambitieux, d'entretenir les visées chimériques, la malheureuse science en resterait discréditée pour des siècles. Que deviendraient alors toutes les recherches minutieuses auxquelles je me suis livré? *Ave, Cæsar, victor, imperator!* Je te salue, pendant que tu es encore debout.

Vous devez tenir, avant tout, à savoir d'une façon précise dans quelle localité il convient de chercher l'emplacement d'Ecbatane. Le palais du roi Déjocès et la ville que la reine Sammouramit — je m'applique à parler le langage moderne — se plut à embellir, n'ont pas laissé, comme Babylone, Suse et Persépolis, de ces grands débris qui fixent victorieusement un site contesté. Sur la foi de Dio-

dore, j'ai cherché Ecbatane à deux kilomètres du mont Oronte, « montagne taillée à pic et haute de quatre mille six cents mètres ». Le mont Elvend ne répond pas tout à fait à cette élévation, car l'Annuaire du bureau des longitudes ne lui assigne que trois mille quarante-sept mètres d'altitude; ne chicanons pas les Anciens pour si peu. La distance d'Ecbatane au pied du mont Elvend m'embarrasserait peut-être davantage : je ne sais trop quelle édition de Diodore possédait Buckingham; Ecbatane, à son compte, eût été située à douze *parasanges* du mont Oronte; le texte que j'ai sous les yeux dit très-formellement douze *stades*. La différence, on l'avouera, est grande; il s'agit dans un cas de deux kilomètres environ, de soixante-douze dans l'autre. C'est ici que les arpenteurs d'Alexandre devraient nous venir en aide; malheureusement aucun des historiens de l'antiquité ne fait, sur ce terrain, la moindre allusion à leur journal. En vertu de quels renseignements la grande majorité des voyageurs et des érudits s'est-elle donc accordée à placer Ecbatane dans la vallée fertile qu'occupe aujourd'hui Hamadan? Diodore nous entretient d'une marche rapide qui porta l'armée d'Antigone en vingt jours d'Ecbatane à Persépolis; Arrien nous raconte qu'Alexandre, partant lui aussi d'Ecbatane, employa onze journées de marche forcée — *Katà tèn odon spoudè*

gignoménèn — pour atteindre Rhagès, qu'il lui en eût fallu douze pour arriver aux Pyles Caspiennes. C'est d'après ces données qu'a été résolu définitivement le débat. Un seul dissident persiste : M. l'adjudant général Ferrier, dont l'opinion aura toujours un très-grand poids à mes yeux, se déclare tenté de reculer de soixante-douze kilomètres vers l'ouest la position d'Ecbatane. La vallée de Kienguaver s'accommoderait tout aussi bien, à son dire, que la vallée d'Hamadan de la topographie sommaire de Diodore de Sicile ; de plus, à Kienguaver M. Ferrier rencontre ce qui fait, suivant lui, complétement défaut à l'autre plaine : des tronçons de colonnes et d'énormes blocs de granit. Il foule aux pieds une poussière évidemment antique, et nous montre du doigt un mamelon bien autrement digne de porter les sept enceintes royales de Déjocès que la petite et insignifiante colline de Moussallah.

Et les auteurs orientaux ! De quel côté seraient-ils portés à faire pencher la balance? Je croirais volontiers qu'ils n'ont jamais songé à Kienguaver. « Djemchid, nous disent les uns, fit bâtir Hamadan ; il l'entoura d'une enceinte de douze mille pas, nous affirment les autres. » A la fin du douzième siècle, les cheiks les plus vénérés d'Hamadan montraient aux voyageurs qui se dirigeaient des bords de l'Euphrate ou du Tigre vers la mer Caspienne,

« une voûte imposante et immense », dont la construction remontait, selon eux, « aux temps les plus reculés ». Quant aux Juifs, ils avaient trouvé bon d'assurer à la ville qu'ils habitaient, au nombre de cinquante mille, le bénéfice de pieux et fréquents pèlerinages; le prétendu tombeau d'Esther et de Mardochée attire encore aujourd'hui sous les murs d'Hamadan tous les fils d'Israël répandus dans le vaste empire des Kadjars.

Hamadan a été visitée au dix-septième siècle par Pietro della Valle : c'était une ville fort grande et très-peuplée, « ville rustique toutefois, et qui tenait un peu du village ». Placée sur le chemin de Kasbin, de Téhéran, d'Ispahan, à Bagdad et à Kerbéla, le lieu des sépultures saintes, on la citait comme l'endroit le plus fréquenté de la Perse. Les Loris et les Baktyaris n'étendaient pas leurs déprédations jusqu'à cet heureux territoire, et Pietro della Valle, arrivé sans encombre au terme de son voyage, constatait avec une satisfaction reconnaissante qu'au temps d'Abbas le Grand on pouvait encore accorder à la Perse l'éloge que lui décernaient, sous le règne de Salmanasar, le père de Tobie, et, douze ou treize siècles plus tard, sous le règne de Chosroès, Agathias : « Il y avait sûreté sur les chemins. » C'est souvent la dureté du sol qui pousse les populations au brigandage; la lutte pour la vie n'a pas

besoin de se soutenir dans la plaine d'Hamadan à main armée; il est beaucoup plus simple de recourir à la charrue. « L'aspect riant du pays, écrivait Flandin, fait aisément comprendre l'importance de ce district, un des plus beaux de la Perse. » La chaîne de l'Elvend élève dans l'air ses grands pics, dont plusieurs au mois de juin demeurent encore blancs; des flancs de la montagne s'échappent de nombreux ruisseaux, au bord desquels sont assis de tous côtés des villages. Quant à la ville même, Flandin nous assure qu'elle ne renferme pas aujourd'hui plus de quatre mille ou cinq mille habitants. Benjamin de Tudèle y avait trouvé, au milieu du douzième siècle, cinquante mille Juifs, sans compter les chrétiens et les musulmans.

Une lente décadence peut expliquer la différence de ces chiffres; ce qui est plus grave, c'est le désaccord que je remarque entre deux auteurs contemporains. En 1840, Flandin constate la présence dans Hamadan de quatre mille ou de cinq mille âmes; en 1845, Ferrier nous en annonce cinquante mille. Erreur de copiste, dira-t-on. Oui! s'il s'agissait de Diodore de Sicile, de Plutarque ou de Strabon; mais, avec les modernes, on n'a pas la ressource de s'en prendre aux moines. «Hamadan, écrivait Flandin, n'a ni mosquée, ni sérail, ni bazars qui soient remarquables; c'est une petite ville de peu d'étendue. » — « Les

bazars d'Hamadan, riposte Ferrier, sont très-beaux, très-vastes, et toujours remplis d'une foule compacte; de nombreux caravansérails y sont attenants; il y a aussi beaucoup de bains et de belles mosquées. » Est-ce bien de la même cité qu'il s'agit? Ferrier ajoute : « Cette ville est très-commerçante; ses fabriques de cuivre ont de la réputation. » Flandin ne souffle mot de l'industrie du cuivre; en revanche, il signale trois autres corps de métier assez florissants : les tanneurs qui préparent leurs cuirs dans la rivière, les foulons qui apprêtent ces épais tapis de feutre sur lesquels les Persans ont pris l'habitude de s'asseoir, et les Juifs, qui se font un jeu d'égarer les archéologues en fabriquant une immense quantité de monnaies grecques et de monnaies sassanides. Voulez-vous recueillir la preuve matérielle du passage d'Alexandre en Médie? Adressez-vous à ces industriels; les médailles à l'effigie du roi de Macédoine sont devenues une sorte de monnaie courante dans leurs mains. La fraude en réalité importe peu; si les Juifs avaient déplacé le mont Oronte, comme les Russes, pendant la guerre de Crimée, déplacèrent leurs phares, je comprendrais mieux l'indignation des voyageurs.

« Ecbatane manquait d'eau, nous apprend Diodore; sur le revers opposé de la montagne se trouvait un grand lac qui communiquait avec une rivière : la

reine Sémiramis fit percer le mont Oronte à sa base; on y creusa un canal de quinze pieds de largeur sur quarante de profondeur; le canal servit à conduire dans la ville les eaux du lac et de la rivière. » L'indication ne me paraît pas sans valeur; laissons l'auteur du *Voyage en Perse* prendre, sur ce sujet, le premier la parole : « Une rivière torrentueuse, observe Flandin, s'échappe des flancs du mont Elvend, en descend avec rapidité, de cascade en cascade, et passe sous plusieurs ponts à travers la ville. » Les partisans de Kienguaver vont sur-le-champ répondre : « A un quart d'heure de Kienguaver, on traverse une étroite rivière sur un petit pont de quatre arches. » Ecbatane était située « dans une plaine, à douze stades environ du mont Oronte » ; Hamadan est adossée aux dernières pentes du mont Elvend. Qu'à cela ne tienne ! « Kienguaver est assise sur le revers d'une montagne qui ferme au nord une plaine admirablement belle. » Mais le mont Oronte n'était pas une montagne d'une hauteur ordinaire; son sommet atteignait la limite des neiges éternelles. Ferrier aurait encore réponse à cette objection : au moment où la caravane dont il fait partie débouche dans la plaine de Kienguaver, le superbe mont Nehavend apparaît tout à coup avec son éclatante couronne de neige.

Il est cependant un point sur lequel nous pren-

drons, ce me semble, Ferrier en faute : ne nous a-t-il pas affirmé qu'Hamadan « ne contient pas de monument ou de ruines qui puissent justifier l'opinion de ses adversaires » ? Ferrier n'avait assurément pas lu à cette époque le *Voyage en Perse* de Flandin. « Hors des murs d'Hamadan, du côté du sud », Flandin aperçoit « plusieurs éminences, dont l'aspect et les aspérités anguleuses dénotent la présence de décombres considérables ». Il y court et distingue d'abord, au milieu de pierres granitiques de grandes dimensions, « deux assises de colonnes ». Plus à l'ouest, à quatre kilomètres de la ville, s'ouvrent « de vastes carrières de calcaire très-dur », d'où furent très-probablement extraits les matériaux employés à l'édification des palais et des temples : plusieurs fûts de colonnes y gisent inachevés. En revenant de ces carrières vers la ville, on rencontre « un nouveau sol fortement relevé çà et là, qui recouvre des monceaux de pierres de formes et de nature diverses. Le calcaire s'y mêle au basalte, le marbre au granit, et de la poussière de ces tristes décombres sort le corps d'un lion mutilé. » Vous demandiez des ruines, la plaine de Kienguaver en offre-t-elle donc davantage? La difficulté n'est pas là, Flandin l'a bien compris : où placerons-nous dans la plaine d'Hamadan « les grands et formidables remparts », qu'au dire d'Hérodote, éleva Déjocès, quand les Mèdes,

reconnaissant l'impossibilité de se passer d'un chef, lui déférèrent le pouvoir absolu?

Ecbatane, nous assure Polybe, n'avait pas de murailles : que lui eût servi d'en avoir, quand elle pouvait « si bien dormir en paix sous la protection de sa citadelle, fortifiée d'une manière merveilleuse »? Les fortifications mentionnées par le compagnon de Scipion l'Africain, le père de l'histoire, le contemporain de Périclès, a pris soin de nous les décrire : sept enceintes se dressaient l'une au-dessus de l'autre, « disposition, nous fait observer Hérodote, favorisée par la pente du terrain ». L'enceinte la plus vaste, celle qui embrassait toutes les autres, avait une circonférence égale au périmètre des murs qui, à la même époque, enveloppaient Athènes. Ce témoignage profane ne vous suffit-il pas? Allez chercher la Bible; ouvrez-la au chapitre Ier du livre de Judith. Qu'y rencontrez-vous? « Arphaxad, roi des Mèdes, fonda une très-puissante ville : Ecbatane. Pour en bâtir les murs, il employa des pierres carrées de vingt pieds de côté et donna trente coudées de hauteur aux courtines, cent coudées aux tours. » Voilà bien, à quelques détails près, la fameuse citadelle d'Hérodote. Au-dessus de cette forteresse, le palais du roi occupait un espace de mille deux cent quatre-vingt-huit mètres de circuit. A moins de vouloir méconnaître

l'autorité de la Bible, d'Hérodote, de Diodore, de Polybe, il faut s'arranger pour placer sur la petite colline de Moussallah ces remparts et cet édifice.

On a, il est vrai, découvert au sommet de la modeste éminence « les traces de fondations qui figurent un rectangle flanqué de tours circulaires » : est-ce assez pour se permettre d'affirmer que le palais et la citadelle de Déjocès s'élevèrent jadis dans la plaine d'Hamadan? « Malgré toute la bonne volonté que j'y ai mise, objecte Ferrier, il m'a été impossible de partager cette opinion. Moussallah, outre l'exiguïté de son développement, n'a conservé nulle trace de la royale demeure; quelques débris de briques, de poterie, et des restes de fortifications construites en briques séchées au soleil, tels sont les seuls vestiges qu'on y constate. » Le monticule qu'occupe encore la vieille forteresse de Kienguaver ne répond-il pas cent fois mieux à l'idée que nous devons nous faire du terrain qui porta les enceintes étagées et le palais du roi mède? Tout ce que Ferrier, dans son désir de conciliation, peut concéder, c'est qu'Hamadan « se sera élevée aux dépens d'Ecbatane, en se transportant à douze farsangs plus à l'est » , comme Chiraz se construisit à douze farsangs au sud de Persépolis, en empruntant la majeure partie de ses matériaux à la vieille capitale.

Le grand roi, au dire de Xénophon, passait chaque année deux mois d'été à Ecbatane, les trois mois du printemps à Suse, les sept autres mois à Babylone : comment donc se fait-il que nous soyons beaucoup moins bien informés de ce qui concerne la capitale de la Médie que de ce qui a trait aux capitales de la Susiane, de la Chaldée ou de la Perside? Aurions-nous rencontré ici une autre Pasargade? Pour décrire Ecbatane, Hérodote n'a eu que les renseignements qui lui furent donnés par les Mèdes, pendant son séjour à Babylone; Pline confond cette ville avec Europus — aujourd'hui Veramin ; — Ammien Marcellin, né vers l'année 320 de notre ère, et qui accompagna très-probablement les empereurs Julien et Jovien en Asie, place Ecbatane dans l'Adiabène, « province, dit-il, comprise entre l'Onas et le Tigre, et que l'on désignait jadis sous le nom d'Assyrie ». De tous les écrivains anciens qui ont parlé de l'antique capitale des Mèdes, Isidore de Charax, auteur du troisième ou quatrième siècle avant Jésus-Christ, paraît être le seul qui l'ait visitée. Rennel, Mannert, Olivier, Kinneir, Morier et Ker Porter reconnaissent les débris de la cité fondée par Déjocès dans les ruines éparses à fleur de terre sur la colline de Moussallah ; le colonel Rawlinson soutient que deux capitales ont successivement ou simultanément porté le nom d'Ecbatane : l'une, située en pays plat,

sur les confins de la grande Médie, a laissé sa trace indiscutable dans la vallée d'Hamadan; l'autre, bâtie dans le district montagneux de l'Atropatène, doit être cherchée par 36° 25′ de latitude nord et 49° 30′ de longitude occidentale à partir du méridien de Paris, aux lieux où l'Azerbaïdjan offre encore dans un de ses villages un nouveau *trône de Salomon* — Takht-i-Soleïman — à l'attention justement éveillée des archéologues.

Flandin compte vingt-cinq étapes et cent cinquante heures de marche environ entre Persépolis et la ville moderne, qui occupe, suivant lui, l'emplacement d'Ecbatane. Cette distance, nous l'avons déjà dit, a été franchie par Antigone en vingt jours; elle le fut par Buckingham en vingt-deux, par Pietro della Valle en vingt-sept. Si Antigone, au lieu de partir d'Hamadan, en l'année 316 avant Jésus-Christ, pour aller occuper la Perside, eût dû prendre son point de départ de Kienguaver, la rapidité de sa marche, remarquable déjà, s'expliquerait moins aisément encore. M. Ferrier a certainement le droit de s'étonner qu'Alexandre, pour se rendre, *à marches forcées*, d'Ecbatane à Rhagès, ait employé trois jours de plus que les caravanes voyageant à leur allure ordinaire; c'est sur ce rapprochement qu'il insiste avant tout, quand il s'obstine à demander qu'on reporte Ecbatane de soixante-douze

kilomètres vers l'ouest. Si nous nous rangions pour une pareille considération à son avis, quelle activité ne nous verrions-nous pas contraints d'imprimer aux mouvements d'Antigone!

O vanas hominum mentes! o pectora cœca!

Quelle fâcheuse idée j'ai donc eue de vouloir instruire un pareil procès! Parce qu'un ancien capitaine de chasseurs d'Afrique s'en était mêlé, j'ai cru qu'un marin ne serait pas déplacé dans l'arène; je ne savais pas alors à quoi je m'engageais. Il m'a fallu *remonter aux sources* : Pline ne m'a rien appris en m'invitant à chercher Suse à égale distance de Séleucie et d'Ecbatane; Isidore de Charax ne m'a pas moins laissé dans le vague, quand il s'est contenté de me dire que je rencontrerais Ecbatane sur le chemin qui mène de Séleucie à la Parthiène. Polybe m'a été d'un plus faible secours encore : il m'a simplement confirmé ce que je n'avais jamais mis en doute : « l'ancienne capitale des rois mèdes était située dans un pays de montagnes ». Strabon ajoutera : « au pied du mont Oronte » : Diodore me l'avait déjà enseigné. Si vous m'en croyez, n'attendons rien des Anciens! Ils parlent de la Médie et de la Perside sans y avoir jamais pénétré; je mettrais plutôt mon espoir dans les explorateurs sous la conduite desquels je n'ai pas cessé de marcher de-

puis le départ d'Arbèles. Qu'on aille chercher Loftus! Lui seul me paraît capable de vider la question. Donnez-lui des pioches et des travailleurs; il fera sortir de terre le palais de Déjocès, comme il a rendu, sur les bords du Choaspe, le palais d'Assuérus et d'Esther à la lumière.

Loftus, hélas! depuis longtemps n'existe plus. On ne sait pas assez au prix de quelles fatigues, de quels durs sacrifices, la science du passé élargit chaque jour son domaine. Combien de héros, l'honneur du pays qui les a vus naître, sont déjà tombés sur ces champs de bataille! Santé, fortune, repos, le sphinx qu'on va interroger prend tout. Loftus a payé de sa vie les grandes découvertes qu'il nous a léguées et Loftus pourtant a trouvé dès qu'il l'a fallu de vaillants successeurs. Il en trouvera certainement encore : puisse un sort plus heureux leur être réservé! Pour moi, j'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille : si Hamadan n'est pas Ecbatane, il y a tant de gens qui le croient, et des plus érudits, qu'on ne songera jamais à me faire un reproche d'avoir ajouté foi à une opinion aussi répandue. Quel inconvénient d'ailleurs peut-il y avoir à s'en remettre ici au suffrage universel? Admettons un instant que je sois obligé, pour accompagner Alexandre, de pousser jusqu'à Kienguaver, je n'en devrai pas moins passer par Hamadan. La route d'Hamadan

à Chiraz n'est-elle pas, de toutes les voies qui percent d'une extrémité à l'autre ces montagnes, la voie la plus directe et la plus naturellement indiquée? Le chemin de Nehavend, où se heurtèrent, en l'année 641 de notre ère, — 638, nous affirme Bouillet, — l'armée du calife Omar et celle du dernier roi de la dynastie sassanide, n'a dû être, au temps d'Alexandre, comme il l'est aujourd'hui, qu'une route secondaire et une voie détournée.

CHAPITRE XVI.

DE LA PLAINE DE MERDASHT A YEZDIKHAST, OU DE PERSÉPOLIS AU PAYS DES PARÉTAQUES.

La troupe moderne qui abattrait ses tentes dans la plaine de Merdasht pour les aller dresser au pied du mont Elvend, aurait, comme l'armée d'Issus et d'Arbèles, à traverser la Cœlé-Perside, la Parétacène et les premières vallées de la grande Médie; elle n'atteindrait probablement pas Hamadan en vingt jours. Ce sont là des vitesses que nous ne connaissons plus : n'oublions pas cependant qu'au cours du dix-septième siècle, sous la main vigoureuse d'Abbas le Grand, « il ne se passait pas de jour, nous affirme Pietro della Valle, que l'armée du roi de Perse ne fît au moins six lieues de chemin ». Les chevaux mèdes n'ont pas dégénéré; l'antiquité les citait pour leur rapidité aussi bien que pour leur vigueur.

Quand on se propose de passer de la Cœlé-Perside dans la Parétacène, il n'est pas nécessaire de

remonter la vallée au milieu de laquelle — si nous nous en tenons à la version longtemps accréditée et qui n'a pas encore dit son dernier mot — Cyrus le Grand bâtit Pasargade ; deux routes distinctes — route d'été et route d'hiver, a bien voulu m'apprendre M. Dieulafoy — s'offrent au voyageur : d'un côté la route que prit Flandin, de l'autre celle que suivirent Pietro della Valle et Buckingham. Flandin est venu à Persépolis par la plaine de Mourghâb et la vallée du Médus ; le gentilhomme romain et le touriste anglais se sont portés plus à l'ouest ; ils ont pénétré dans la plaine de Merdasht par la vallée de l'Araxe. Je suppose qu'Alexandre, pour trouver plus aisément à vivre sur le pays, aura partagé son armée en deux colonnes ; ces colonnes, parties simultanément de Persépolis, se seront rejointes à la jonction des deux routes. La colonne qui s'est engagée sur le chemin de Persépolis à Pasargade marche pendant cinq heures dans la plaine de Merdasht. Elle contourne, en changeant souvent et brusquement de direction, la base de montagnes arides, franchit le Médus, qui, sur ce point, commence à s'élargir, et, à un kilomètre environ de la rive gauche de ce fleuve, rencontre le mamelon que couronnent aujourd'hui les maisons du gros bourg de Sivend. Elle a franchi sa première étape.

De Sivend au tombeau de Cyrus, il faudra tra-

verser fréquemment le lit que, dans son cours sinueux, s'est creusé le Médus. En certains endroits les eaux sont profondes; « les divers gués arrêtent et ralentissent la marche » ; sept heures après avoir quitté le mamelon de Sivend, les troupes harassées arrivent à Pasargade. Nous avons déjà visité le tombeau de Cyrus. Les Arabes en ont salué les ruines avant nous, et, par exception, ils les ont respectées. Dans le monument situé à une heure et demie de la petite ville de Mourghâb, ce n'est pas heureusement la sépulture de Cyrus, c'est celle de la mère de Salomon — Mader-i-Suleïman — que leur foi naïve a fait revivre.

Six jours encore, les deux colonnes marcheront séparées; elles ne se reverront qu'à Yezdikhast — je veux dire à l'endroit qu'occupe actuellement cette ville persane. — Le premier jour, les soldats macédoniens qui viennent de bivouaquer à Pasargade, ne feront qu'une marche de quatre heures : les chemins sont difficiles, le pays est montagneux. La quatrième étape ne sera pas moins rude, elle sera plus longue. Flandin, venant du nord, du caravansérail de Khonakhorrah au caravansérail de Khonakergoum, a parcouru ce morceau de pays en sept heures. A Khonakhorrah commence le désert : « Le chemin est à peine frayé par les chameaux et par les mulets des caravanes; ce sont les

pieds de ces animaux qui marquent la trace qu'il faut suivre. » De Khonakhorrah au village de Sourmek, du village de Sourmek à la grande bourgade ruinée d'Abadeh, de cette bourgade au caravansérail de Souldjistan, et enfin, pour atteindre le nœud stratégique, du caravansérail de Souldjistan au monticule de Yezdikhast, toujours même solitude, toujours même tristesse, vingt et une heures de marche sous un soleil de plomb, sans espoir de rencontrer, pour peu que l'on opère avant les pluies d'automne, une goutte d'eau sur la route. « Pendant et après l'été, les ruisseaux n'ont plus de cours, une croûte salée en couvre les bords ; les citernes mêmes ne présentent qu'un fond de vase desséchée et puante ; le voyageur doit tout emporter avec lui, jusqu'à l'eau. »

Quelle armée moderne voudrait faire campagne dans un tel pays? Si j'avais pour tâche de décourager à tout jamais l'invasion, je m'arrêterais là : que pourrais-je, en effet, ajouter aux traits de ce tableau qui ne courût le risque d'en affaiblir l'impression salutaire? Mais je suis, je dois être un géographe sans entrailles ; ami de la Perse, je veux me montrer avant tout ami de la vérité. Flandin n'aurait-il pas voyagé dans une saison où toutes les difficultés de marche et de transport s'aggravent ? Qu'on se mette en route au début de l'automne, ou qu'on charge ses chameaux au milieu de l'hiver, on n'ira pas de

la plaine de Mourghâb à Yezdikhast, comme on va du camp de Châlons aux bords de la Meuse ou du Rhin. Morier, secrétaire de l'ambassade anglaise à la cour de Perse, a quitté Chiraz au mois de janvier; sa relation n'est guère plus rassurante que celle de Flandin. Entre la Perside et la Médie, la nature n'a pas seulement multiplié les barrières montagneuses; elle a aussi interposé le désert. Il suffira, pour nous en convaincre, de revenir avec Morier sur nos pas et de recommencer d'étape en étape le trajet que nous venons d'achever en compagnie de Flandin.

Mourghâb—Meched Mourghâb d'après M. Dieulafoy — était déjà en 1809 ce qu'il est aujourd'hui : un grand et beau village. L'eau y sort de toutes parts et s'épanche en nombreux ruisseaux dans la plaine. Morier poursuit son chemin vers le nord; il traverse « un pays inégal sans doute, mais qui ne mérite pourtant pas l'épithète de montueux ». A quatorze kilomètres environ de Mourghâb, le voyageur anglais atteint le premier caravansérail, celui où s'arrêtera Flandin, quand il viendra, en 1840, d'Ispahan à Persépolis, celui que nous avons nommé le caravansérail de Khonakergoum. « Non loin de là, dit Morier, une rivière coule à l'ouest et passe sous un pont de trois arches. » Une rivière ! Ah ! si nous pouvions croire que cette rivière coulera encore en été, avec quel empressement nous la

porterions sur nos cartes! Les hommes du Nord ne savent pas tout le prix de l'eau; envoyez-les en Algérie, en Syrie ou en Perse, ils ne tarderont pas à l'apprendre. Pour moi, j'ai souvenance que, cheminant avec un corps de troupes au milieu des terres chaudes du Mexique, j'ai vainement offert, dans mon désespoir, deux cents piastres à qui me montrerait non pas un ruisseau — c'eût été demander un miracle — mais une mare, une citerne, un puits, un tonneau qui ne fût pas vide. O Pindare! que tu avais donc raison! les dieux n'ont rien fait qui vaille, dans la campagne brûlante, le moindre filet d'eau.

De Khonakergoum à Khonakhorrah, Flandin compte sept heures de chemin; Morier mesure soixante-deux kilomètres; l'un des deux a dû commettre une erreur. « Le pays est nu et aride, entièrement dépourvu de bois; la plaine seule offre quelques traces de culture; le sommet des montagnes montre en divers endroits de petits espaces couverts de neige. » Entre Khonakergoum et Khonakhorrah, Morier signale une halte intermédiaire, la halte de Dehbid, « le lieu le plus froid de cette contrée ». La neige y a quelquefois arrêté les voyageurs pendant quarante jours. A Khonakhorrah, la seule eau que l'on trouve est celle d'un étang de vingt pieds de circonférence; on doit s'estimer heureux quand les

chameaux ne l'ont pas souillée. Par compensation, la route est devenue excellente. Morier évalue à trente-six kilomètres la distance qui sépare Khonak-horrah de Sourmek; Flandin a mis six heures pour franchir cette étape. On marche entre deux longues chaînes de montagnes qui courent invariablement du sud au nord. Près de Sourmek, on remarque des champs cultivés; des canaux dérivés d'un torrent voisin les arrosent. Après cinq heures de marche, on arrive de Sourmek au bourg d'Abadeh; « la route n'a pas cessé d'être ferme et facile ». Abadeh est entouré de jardins qui fournissent de très-beaux fruits à Chiraz, quoique l'irrigation n'ait lieu que par des canaux souterrains. Les hauteurs qui bordent la vallée continuent de se diriger vers le nord; tantôt elles se rapprochent, tantôt elles s'écartent l'une de l'autre; jamais elles n'adoucissent leur physionomie âpre et sévère. Le sol même de la plaine n'est qu'un mélange de gravier rougeâtre et de terre poudreuse qui n'admet pas d'autre végétation que le triste chardon et la saponaire. Quant à l'eau, les pluies de l'automne et du commencement de l'hiver n'en ont pas laissé une seule goutte sur la route; la terre altérée a tout bu. Il ne paraît pas jusqu'ici que l'on gagne beaucoup à échanger le mois d'octobre pour le mois de janvier; je m'étais attaché aux pas de Morier avec un meilleur espoir.

A seize kilomètres d'Abadeh, on traverse le petit village de Bagouahrdar; à quatorze kilomètres plus au nord, on voit monter lentement à l'horizon, sur cette longue plaine aussi unie que la mer, le fortin, la mosquée et le caravansérail de Souldjistan. Nous n'avons plus qu'une étape de vingt-quatre kilomètres devant nous, pour atteindre par un chemin toujours aussi aride, toujours aussi monotone, Yezdikhast. Les montagnes se sont graduellement abaissées et se sont rejointes pour fermer la plaine; pas un seul buisson n'est venu égayer leur surface pierreuse. A gauche elles apparaissent toutes couvertes de neige, à droite elles n'en offrent pas le moindre vestige.

Lorsqu'au Mexique nous voulûmes monter de la terre chaude sur le plateau de la terre tempérée, nous adoptâmes la route que suivaient à cette époque les convois d'argent et les diligences; nous nous dirigeâmes, par le col du Chiquihuite, vers Orizaba. Les difficultés parurent grandes à une troupe qui était alors fort mal outillée. Ceux qui vinrent après nous observèrent que nous n'avions peut-être pas pris le bon chemin; ils recommandèrent de passer par Jalapa, s'autorisant de l'exemple donné quelques années auparavant par l'expédition américaine. L'essai ne fut pas heureux. Aurait-il un meilleur succès en Perse? Là aussi, pour se rendre de Persé-

polis à Yezdikhast, on a un choix à faire; nous venons de parcourir la route qui s'ouvre sur la vallée du Médus; il nous reste à étudier celle qui emprunte, à soixante-quatorze kilomètres environ plus à l'ouest, la vallée de l'Araxe. Chardin s'y engage au mois de février; Buckingham et Pietro della Valle l'ont parcourue au mois d'octobre. Avec Chardin, nous arriverions en cinq heures des ruines de Persépolis au village de Maïn. Quel délicieux endroit! Il n'a certes rien à envier au bourg de Sivend. « On y voit couler des ruisseaux de la plus belle et meilleure eau du monde; le lieu en est comme inondé durant sept ou huit mois. Les jardins sont remplis des plus excellents fruits, surtout de raisins et de grenades. » Au sortir de Maïn, voici déjà les défilés qui commencent : sur la route orientale la sécheresse, sur celle-ci les montagnes; nous n'avons fait que changer de difficultés. Pour atteindre le village d'Imam-Zadé, il nous faut cheminer « entre de hautes montagnes escarpées et droites », passer d'une gorge à l'autre, traverser trois étranglements successifs situés à la tête de trois plaines « longues à peine d'un mille et larges de cinq ou six cents pas ». Ces défilés sont courts; fort heureusement, car ils sont si étroits que trois chevaux n'y peuvent marcher de front. Nous n'avions que trois lieues à faire pour venir de Maïn à Imam-Zadé; ces trois lieues sont si

rudes que nous avons dû les compter à elles seules pour une étape.

Du village d'Imam-Zadé nous irons coucher au village d'Uzon; il ne nous a pas fallu moins de treize heures pour parcourir une distance de quarante kilomètres, mais aussi quelle montagne nous avons eu à gravir! C'est la plus haute montagne que l'on puisse rencontrer d'Ispahan à Chiraz. Le chemin est âpre et inégal; « il n'est pas sans gaieté ». Des arbres, grands comme des poiriers, ressemblant aux poiriers par leur tronc et par leur feuillage, couvrent tout ce massif, et jettent sur l'austérité imposante des vieux monts leur joyeux manteau de verdure. La chose est rare en Perse; elle vaut donc à coup sûr la peine d'être notée. Pourvu que l'incendie ou la cognée impitoyable du bûcheron n'ait pas depuis deux cents ans assombri le tableau! Uzon est situé sur le bord d'une rivière « fort grosse et fort rapide », du moins en hiver, dangereuse alors à passer à gué. On peut se transporter d'Uzon à Haspas en six heures; ce n'est qu'un trajet de quatre lieues. Nous sommes encore dans le pays des arbres, des marais, des eaux courantes; le terrain est accidenté; l'allure de la caravane naturellement s'en ressent. Eh quoi! une nouvelle montagne à franchir; décidément la route orientale, si aride qu'elle fût, valait mieux. Sept heures pour passer

de Haspas à Kiochkzer! Il n'y a donc pas sur ce chemin montueux une seule étape facile! Kiochkzer possède deux tombeaux célèbres : celui du cheikh Gulendôn et celui de l'imam Ismaïl. Ce sont ces deux tombeaux « bien ornés », nous apprend Chardin, qui ont valu à notre cinquième station le nom de « kiosque d'or ». Je plains les pèlerins qui s'y rendent. Les pays plats ne sont pas pittoresques, mais on finit par se lasser aussi des montagnes.

Saluons avec reconnaissance le retour des plaines! En voici une qui nous conduira de Kiochkzer à Dehiguerdoui — le « village des noix ». — Sept lieues à faire sur un chemin uni ne sont qu'un jeu pour qui n'a cessé, depuis cinq jours, de monter et de descendre des escaliers. Il nous faudra bien traverser à mi-route une rivière étroite et profonde, le Politcheknein; qu'importe? puisque nous la traverserons « sur un pont de pierre ». A Dehiguerdouy, nous retrouvons, avec la fertilité de Maïn, des eaux non moins belles et non moins courantes. Toutes les montagnes, hélas! ne sont pas dépassées; Yezdikhast n'est plus qu'à huit lieues de distance, mais entre Yezdikhast et Dehiguerdouy se dresse un dernier obstacle. Nous avons franchi des montagnes plus hautes, nous n'en avons pas gravi d'aussi rudes. Celle-ci porte un nom de fâcheux présage; on l'appelle : la « mon-

tagne qui arrache les fers des chevaux » — Kotelnaltche-Keuy.

J'ai voulu contrôler le récit de Chardin par les relations de Buckingham et de Pietro della Valle, car je suis un écrivain consciencieux, et si quelque erreur m'échappe, ce ne sera pas faute d'avoir multiplié les précautions. Buckingham et Pietro della Valle ont gardé d'un voyage entrepris en octobre des impressions qui diffèrent à peine de celles que rapporta Chardin d'un trajet accompli au mois de février. A Imam-Zadé, Buckingham est tenté de se croire transporté de nouveau, par un coup de baguette, dans une des gorges verdoyantes du Liban. L'air qu'on respire rappelle l'atmosphère tiède et parfumée d'un printemps syrien. L'étroite vallée est encadrée par de hautes montagnes tranchées presque à pic; sur les sommets, on aperçoit des jardins; sur les murailles abruptes, des troupeaux suspendus au flanc des rochers. Le bois est abondant, sans qu'il dépasse pourtant la hauteur d'un taillis; un beau ruisseau, bien clair, serpente au milieu du vallon, et le gazouillement des oiseaux vient réjouir les oreilles. La montagne d'Uzon est une montagne de craie semée de rognons de quartz; l'essentiel était de savoir si Chardin l'avait calomniée. Chardin est, au contraire, des trois voyageurs, celui qui a le moins songé à se plaindre. « Il faut, nous

dit le gentilhomme romain, monter et descendre à toute heure. » — « Ces montées et ces descentes continuelles, écrit avec une sourde rancune Buckingham, avaient, après un trajet de cinquante kilomètres, complétement épuisé nos chevaux. »

Stratéges de l'avenir, quelle route prendrez-vous? Je ne me sens pas de force à vous donner un conseil; il me semble cependant que si vous pouvez, suivant l'expression de Lamartine, « suspendre la source au flanc de vos chameaux », vous arriverez plus aisément à Persépolis et à Chiraz, en suivant la trace de Flandin, qu'en vous lançant à travers « les montagnes de craie semées de rognons de quartz », sur les pas de Pietro della Valle et de Buckingham. Et encore je vous ai fait grâce de la montagne de Mader-i-Doghter — la mère et la sœur — que Buckingham a dû traverser à pied. Je vous en fais grâce, parce que vous pouvez l'éviter, en vous attachant à l'itinéraire de Pietro della Valle et de Chardin, sans vous en laisser détourner par l'exemple de Buckingham.

Je vous dois maintenant quelques renseignements sur le climat; je vous les donnerai aussi succinctement que possible. Des bords de l'Araxe au village de Maïn, vous êtes exposés, même à la fin d'octobre, à trouver la nuit assez chaude pour être obligés, en dépit des moustiques, de l'aller passer en plein

air. A Dehiguerdoui, c'est, au contraire, un froid des plus intenses qui vous attend; au mois de février, la neige vous accompagnerait jusqu'à Yezdikhast. Nous sommes sous le parallèle de trente et un degrés, mais nous avons dépassé mille cinq cents et mille six cents mètres d'altitude; les vents de nord-ouest, resserrés entre deux chaînes de montagnes, y passent comme dans une filière et balayent impétueusement la vallée. « Le climat de la Perse, nous dit avec raison Buckingham, est toujours extrême. L'histoire nous apprend que plusieurs individus périrent de froid à Persépolis, après un grand festin donné par Alexandre; je ne vois rien là qui nous puisse étonner. »

En approchant de Yezdikhast par la route de l'ouest, la physionomie du pays change brusquement. Au lieu de longues plaines et de hautes chaînes au profil tourmenté, on ne rencontre plus qu'un terrain caillouteux, aride, raboteux, ou des montagnes d'un relief uniforme. Nous touchons à l'extrémité septentrionale du Fars, de ce pays hérissé de pics, labouré de précipices, arrosé de nombreux cours d'eau et coupé presque à chaque pas par des vallées; nous allons entrer dans l'Irak-Adjémi. Le district montagneux qui longera notre route sur la gauche s'est appelé autrefois la Parétacène. On aperçoit la ville de Yezdikhast assez longtemps avant d'y arriver.

On la croirait située au pied des collines qui bornent la plaine à l'est; on est singulièrement surpris de se trouver tout à coup arrêté par un précipice; la route est barrée. Yezdikhast — *Dieu le veuille* ou Dieu l'a *voulu* — dans la langue des Guèbres, est bâtie sur une espèce d'îlot, bloc de terre légèrement colorée et mêlée de cailloux brisés, qui repose sur le roc et surgit tout d'une pièce d'un ravin profond. En voyant Yezdikhast, Flandin n'a pu s'empêcher de songer à Constantine. La ville persane rappelle en effet la cité africaine; elle n'en est que la miniature. Ses six cents habitants ont couvert de cent cinquante maisons environ le sommet d'un cube long de cinq cents mètres, large de cent soixante; les murs forment le prolongement du rocher, et les balcons se projettent au-dessus de l'abîme. Avant l'invention de la poudre, pouvait-on désirer de meilleures conditions pour défendre son indépendance? Quand nous verrons Alexandre, parti de Persépolis, au mois de mai ou de juin de l'année 330 avant Jésus-Christ, « tomber, au dire d'Arrien, sur le pays des Parétaques », nous ne pourrons nous défendre de trouver singulier qu'il n'ait pas été arrêté quelque temps sous les murs d'une ville « qui n'a qu'une entrée et dont il faut passer le fossé sur une planche ». Yezdikhast, dira-t-on, n'existait probablement pas à cette époque.

Une pareille position n'a pu manquer d'être, à toutes les époques, occupée. Où le gardien des marches persépolitaines se fût-il mieux posté pour surveiller, aux jours de Sennachérib ou de Sémiramis, les armées assyriennes venant de la Médie? Dès l'antiquité la plus haute, Yezdikhast a dû être un nid de Burgraves. Une petite plaine bien arrosée par plusieurs ruisseaux, et partagée en une infinité de champs et de jardins, assure aujourd'hui la subsistance de la communauté méfiante et farouche qui voit défiler sous ses murs les caravanes, sans se sentir tentée de les attirer dans son sein.

CHAPITRE XVII.

DE YEZDIKHAST A ISPAHAN, OU DU PAYS DES PARÉTAQUES A ASPADANA.

De Yezdikhast à Ispahan, tous les voyageurs ont suivi la même route, tous ont passé par Aminabad, par Koumishah, — Koumicheh, suivant l'orthographe de M. Dieulafoy — par Mayar; tous ont fait le trajet en quatre jours et en vingt-six heures de marche au pas ordinaire d'un cheval. Nous sommes donc fixés sur l'itinéraire, mais le pays a bien changé depuis deux cents ans, ou les voyageurs que nous consultons ne l'ont pas vu avec les mêmes yeux. Morier a probablement raison d'attribuer aux Afghans toutes les ruines qu'il signale, toutes les déprédations dont il retrouve les traces. Vingt mille Afghans, n'ayant pour artillerie que quelques canons à main portés sur des chameaux, ont pris Ispahan en 1722, Chiraz en 1724. Yezdikhast fut emportée d'assaut, Koumishah subit le même sort; dans l'une et dans l'autre ville, les habitants furent passés au fil de

l'épée. Pendant six ans, une poignée de brigands tint la Perse dans la soumission et fit successivement asseoir deux de ses chefs sur le trône des sophis. Un autre brigand né dans le Khorassan délivra ce peuple asservi. Thamas-Kouli-Khan n'eut qu'à se montrer à la tête des bandes qu'il avait recrutées, pour renverser un empire éphémère; deux batailles gagnées ramenèrent dans Ispahan l'héritier légitime d'Abbas le Grand, mais les dynasties ne vivent pas longtemps sous l'égide d'un sauveur. Thamas-Kouli-Khan — le prince esclave de Thamas — ne tarda pas à déposséder son maître. Il reprit alors le nom sous lequel il avait grandi dans le désert, et Nadir-Schah devint le fondateur d'une dynastie nouvelle. Ce n'était pas assez pour ce chef audacieux d'avoir affranchi la Perse; il combattit les Turcs et leur apprit à respecter l'État auquel, depuis Sélim, les sultans n'avaient guère cessé de ravir chaque année quelques lambeaux de province. Quand il eut rétabli la paix sur toutes les frontières, châtié les Baktyaris, qui ne craignaient pas, avant lui, de pousser leurs incursions sauvages jusqu'aux portes de la capitale, il marcha sur l'Afghanistan. Candahar, Balkh, Caboul, Hérat, se rendirent à ses armes; l'Indus fut franchi, et, au mois de mars 1739, les Persans entraient dans la capitale du Grand Mogol : Nadir-Schah était allé plus loin qu'Alexandre. La Perse



s'étendait alors de l'Oxus à l'Indus, de la mer Caspienne au Tigre; Nadir avait fait de Meshed sa capitale. Cette grandeur dura peu; on la vit s'éclipser avec l'aventurier qui l'avait fait maître. Nadir-Schah fut assassiné en l'année 1747, après douze ans de règne; il n'était pas destiné à occuper le trône plus longtemps que le fils de Philippe; on ne peut contester qu'il n'ait activement employé le petit nombre de jours pendant lesquels le pouvoir lui fut départi. A sa mort, la monarchie persane reprit insensiblement le chemin de la décadence. Les grands hommes sont utiles, quoi qu'on en puisse dire; nous avons tort de ne pas les laisser mourir dans leur lit.

La vallée de Yezdikhast, longue de vingt lieues — sept à l'est, treize à l'ouest, — large d'une demi-lieue presque partout, est, suivant Chardin, « un des plus fertiles endroits de la Perse. Cette vallée abonde en céréales, en fruits, en bétail, en bonnes eaux qui courent en travers d'un bout à l'autre et paraissent comme un gros fleuve, lorsque les neiges fondent. » De Yezdikhast au grand village d'Aminabad — « l'habitation sûre » — le chemin est facile, l'étape de quatre heures seulement, mais la plaine est aride, « entourée de tous côtés par des montagnes généralement plus basses, plus blanches, moins découpées que celles qui se sont présentées jus-

que-là ». Tous nos explorateurs sur ce point sont d'accord. D'Aminabad à Koumishah — l'Obroatis de Ptolémée — nous ne rencontrerons pas cette unanimité d'impressions qu'il m'est si agréable de faire ressortir. Qu'on n'objecte pas la différence des saisons ! Chardin a traversé neuf fois dans sa vie la région qu'il nous va dépeindre; il l'a traversée en hiver, au printemps, à l'automne; si quelqu'un la doit bien connaître, c'est assurément ce Français devenu à demi Persan. Sept heures de marche et neuf lieues de chemin nous conduiront — si c'est bien à Chardin que nous accordons notre confiance — « *à la grande villasse* de Koumishah », villasse de quatre ou cinq kilomètres de circuit, que Buckingham viendra nous décrire à son tour « enveloppée d'une enceinte de briques et de boue, avec plus de la moitié des maisons en ruine ». Morier l'avait déjà trouvée dans ce triste état. « Nous avons traversé, nous dit-il, des rues et des bazars dont il ne reste plus que les murs tout nus; nous sommes arrivés à la meilleure maison du lieu, mais nous n'avons pu nous en approcher qu'en passant à travers des décombres. »

C'est à Morier que nous devons de savoir qu'à un mille et demi sur la gauche de Koumishah, au milieu d'un vaste cimetière, « on distingue encore au-dessus d'une des sépultures un lion de pierre qui doit

remonter à l'antiquité la plus reculée ». Des ruines modernes, cela ne suffisait pas; il nous en fallait de toutes les époques, pour que nous fussions assurés de suivre, sans nous en écarter, la trace qu'ont laissée derrière eux les conquérants. Avançons donc sans crainte, nous sommes sur la bonne voie. « Le pays est beau, dit Chardin, tout couvert de ruisseaux et de villages. » Morier, de son côté, nous signale une immense quantité de pigeonniers, ruinés pour la plupart, une rivière qu'il traverse avant d'entrer dans la ville et un grand nombre de canaux d'irrigation. Comment ces irrigations ont-elles disparu? Buckingham ne paraît pas les avoir retrouvées. « La route, nous apprend-il, suit le pied d'une haute chaîne de montagnes complétement dépouillées de verdure; sur la gauche s'étend une plaine profonde, bornée du côté de l'ouest par une chaîne semblable à la chaîne orientale. Large de dix ou douze milles, cette plaine paraît d'une fertilité exceptionnelle, *bien qu'elle soit peu arrosée.* »

Douze ou quinze années se passent; Flandin vient à son tour camper dans la plaine de Koumishah. Le mal a fait des progrès; Koumishah cette fois n'est plus « qu'un amas de ruines ». Et la route qui joint Koumishah et Aminabad, qu'est-elle devenue? En aucun pays, Flandin n'en a vu de plus monotone et de plus désolée. « En Perse même, s'écrie-t-il, pays

de plaines immenses et stériles ou de montagnes sauvages et arides, on en trouverait difficilement une qui fût aussi triste. Nous pensions y traverser de nombreux villages, y voir des campagnes couvertes de pâturages ou de rizières, des champs d'orge, de blé et de tabac; notre espoir fut trompé, nous ne vîmes que quelques hameaux rares et misérables, autour de ces hameaux quelques arpents de verdure, et pendant de longues journées, des déserts sans fin, où poussent péniblement quelques touffes de genêt épineux que broutent des troupeaux de gazelles. » Flandin tremblait la fièvre, quand il traçait ces lignes découragées; pour l'honneur de Mohammed-Châh, je veux croire la note par trop mélancolique; notre hôte de 1872, l'illustre Nasereddin, — Nasr-ed-Din, suivant M. Dieulafoy; Nacîr-Eddin, selon M. Scheffer — doit avoir, en tout cas, profondément modifié à cette heure un état de choses aussi lamentable : à quoi lui aurait servi, sans cela, sa longue et coûteuse visite en Europe?

Ce n'est pas à Yezdikhast, comme me l'indiquaient la plupart des voyageurs, c'est à Mayar qu'il faudrait, suivant Thévenot, placer la limite du Fars. Entre Koumishah et Mayar, la distance est de six heures de marche, le chemin est « uni, un peu pierreux, percé entre des montagnes ». Du reste, d'Ispahan au golfe Persique, on est toujours certain d'avoir



des montagnes à droite et à gauche; il n'y a que la largeur de la plaine qui varie. A Mayar, l'étranglement est des plus prononcés; le village n'a que trois cents maisons, et il s'étend pourtant d'une montagne à l'autre; il serait impossible d'aller plus avant sans le traverser. Buckingham avait trouvé le village de Mayar en ruine; Flandin y signale un caravansérail bâti au dix-septième siècle par la mère de Châh-Abbas, édifice délabré qui fut jadis une des plus belles hôtelleries de la Perse. Mayar, au rapport de Pietro della Valle, en aurait pris son nom, qui signifierait, si le gentilhomme romain ne nous abuse pas par une traduction infidèle, « l'ami de la grande dame ».

Nous n'irons pas de Mayar à Ispahan, l'antique Aspadana, la vaste et splendide capitale d'Abbas le Grand, sans rencontrer devant nous une barrière. Une heure environ après avoir débouché de la gorge étroite qu'obstrue, en s'y étalant, le village de Mayar, nous trouvons le *climax mégalè* — la grande échelle des Anciens — le *Kotel-Hurt-Ching* — le mont du Degré des modernes Persans. — La route est escarpée et taillée dans le roc; les schistes ont disparu, ils sont remplacés par une roche dure, au grain serré, de couleur brune, disposée en couches horizontales d'égale épaisseur et partagée en cubes oblongs. Cette montagne n'est pas haute, mais elle

est roide et âpre, surtout pour les bêtes de somme. Le chemin qui passe au travers « a été taillé, dit Chardin, comme l'escalier d'un hôtel ». Quand nous en aurons descendu le versant, il ne nous restera plus que cinq lieues à faire. Une vaste plaine se déploie sous nos yeux; pas une éminence dans toute son étendue; les villages, les jardins se succèdent jusqu'aux portes d'Ispahan. On dirait la campagne semée de tours ou de minarets; ne vous y trompez pas : ces minarets sont des colombiers; les maraîchers persans apprécient fort l'engrais énergique qu'ils y recueillent. Dans ce pays où le bétail est rare, on a dû suppléer au fumier par la colombine. C'est au nombre de pigeons qu'il possède que le laboureur mesure en Perse l'espoir de sa récolte; comptez les tourelles où affluent de toutes parts ces bandes d'oiseaux, redoutés, en d'autres contrées, à l'égal de la grêle, vous ne trouverez pas d'indice plus certain de la fécondité du sol. La campagne d'Ispahan est fertile; aussi les pigeonniers y forment-ils le trait distinctif du paysage.

Nous voici arrivés aux abords d'une cité que Pietro della Valle déclarait, au dix-septième siècle, « aussi spacieuse que Naples ». Quand elle aurait embrassé dans son enceinte les trois quartiers extérieurs qu'Abbas le Grand y voulait comprendre, la capitale ravagée par Tamerlan et rendue à sa splen-

deur première par les sophis, présenterait un développement de murailles « supérieur au périmètre de Rome, supérieur au circuit de Constantinople. » — « Cette ville est ronde, comme Paris, écrivait sir Thomas Herbert, qui la visita en 1627. Elle a neuf milles anglais — quatorze kilomètres et demi — de tour, et trois cent mille habitants ». Ce n'est pas quatorze ou quinze kilomètres aujourd'hui qu'il faut dire, c'est quarante. La colonie transportée par Abbas le Grand de Tauris, les chrétiens arméniens et les idolâtres ont vu leurs habitations englobées, depuis 1627, dans la même clôture. « Ispahan, écrivait Flandin en 1840, est, sans contredit, une des plus grandes villes du monde. » Le chiffre de la population s'est élevé, assure-t-on, jusqu'à six cent mille âmes; il est descendu, de nos jours, à cent mille. Nous n'entrerons dans la ville d'Ispahan que pour la traverser, car nous n'oublions pas que nous poursuivons Darius; nous y entrerons par la porte de Chiraz et nous en sortirons par la porte d'Hamadan. La grande avenue de platanes qu'Abbas fit planter et qui porte le nom de Tchar-bag — les quatre jardins — nous conduira au pont du Zendéroud. « C'est la chose la plus remarquable qui soit dans Ispahan, dit Pietro della Valle. Figurez-vous une rue de deux ou trois milles de longueur : la rue del Popolo à Rome, celles

du Poggio Reale à Naples, de Monreale à Palerme, doivent lui céder la palme. Tout au milieu de la rue, il y a un fleuve qui n'est pas profond, mais qui est fort large. Formé par plusieurs petits ruisseaux qui coulent des montagnes voisines, ce fleuve se divise ensuite en mille autres cours d'eau, où il se perd enfin, sans s'emboucher dans la mer ou dans quelque autre endroit. »

Le Zendéroud — *la rivière perdue* — est, en réalité, absorbé, à la fin de son cours, par le marais inexploré de Gavkhanah, un de ces marais salants qui occupent une portion considérable du plateau de l'Iran et qu'on y connaît sous le nom de kavirs. Les kavirs de la Perse, ce sont les chotts de l'Algérie.

« On a bâti sur le Zendéroud, dit Pietro della Valle, un pont tout de briques, beaucoup plus large que les ponts de Rome et trois ou quatre fois plus long. » On en a même bâti deux : le pont de Djoulfa que nous traversons en venant de Mayar par le Tchar-Bagh, et le pont connu sous le nom de Poul-Kadjouk, qui met en communication le faubourg de Kadjouk et la route de Chiraz. Ce sont deux monuments dignes de l'admiration que leur ont accordée les voyageurs; ils portent l'empreinte d'un grand règne et témoignent d'une prospérité qui n'a pas duré. Pietro della Valle les comparait aux ponts de Rome; Buckingham fait mieux; il les juge comparables aux ponts anglais.

Long de trois cent soixante pas, large de vingt, le pont de Djoulfa franchit sur trente-trois arches le Zendéroud. Comme le Poul-Kadjouk, il ne s'est pas contenté de simples parapets, deux galeries formées chacune de soixante-dix arcades encadrent sa chaussée d'une magnifique bordure.

Rennell est d'avis qu'Ispahan fut un des endroits où les Assyriens transplantèrent les Juifs, à l'époque de la première captivité d'Israël; ce qui m'eût importé davantage, c'eût été de savoir ce qu'était devenue Aspa ou Aspadana, en l'année 330 avant Jésus-Christ. Bouillet m'affirme que cette ville était alors « fort petite » ; je l'en crois volontiers sur parole, car le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie,* monument incomparable d'érudition patiente et sagace, modeste appui des faibles, qui ont peut-être un tort — le tort de dissimuler, par un faux et ingrat orgueil, ce qu'ils lui doivent, — m'a bien rarement trompé. Quoi qu'il en puisse être, hâtons-nous de passer sur la rive gauche du Zendéroud; nous avons jusqu'ici marché trop lentement.

CHAPITRE XVIII.

D'ISPAHAN A HAMADAN, OU D'ASPADANA A ECBATANE.

Partis de Persépolis pour atteindre Ecbatane, c'est à peine si nous avons fait, après soixante-douze heures de marche, la moitié du chemin. Pour battre et subjuguer les Parétaques, Alexandre a peut-être employé moins de temps. Il nous reste encore douze étapes à parcourir, étapes de quatre, de cinq, de six, de sept, de huit, de neuf, de dix heures même de marche à l'allure ordinaire d'un cheval de bât.

Remarquez bien que je ne tiens pas le moins du monde à décrire la Perse telle qu'elle est aujourd'hui; si j'avais eu semblable pensée, je me serais imposé un labeur superflu, car la chose est faite depuis longtemps, et, à moins de reproduire dans leur intégrité le voyage de Flandin ou les pages non moins substantielles de l'*Univers pittoresque*, je ne sais trop comment j'aurais pu venir à bout de ma tâche. Ce que je veux connaître, c'est la Médie de Darius Codoman : les Anciens restent muets,

j'interroge les voyageurs modernes, je me mets à la suite de tous ceux qui ont visité cette région montagneuse à diverses époques et en différentes saisons; je dois arriver ainsi à me créer, en quelque sorte, une impression moyenne. Le hasard semble prendre plaisir à me seconder; avec Flandin, je voyagerai en été; avec Buckingham, en automne; avec Pietro della Valle, en hiver. Les caravansérails ont changé de place, les stations ont des noms différents; les journées de marche embrassent toujours à peu près la même étendue de terrain. Il existe d'ailleurs à mi-route une ville qui nous servira de point de repère pour raccorder ces divers récits. Gulpaïgan, qu'on ne peut se dispenser de traverser, est une ville « fort semblable à Hamadan, dit Pietro della Valle, mais plus petite ». Flandin y est arrivé d'Ispahan en trente-huit heures de marche, Buckingham en trente-cinq, Pietro della Valle en six jours. Les stations de Flandin ne sont pas toutes marquées sur la carte anglaise de Keith Johnston, pas plus que sur celle de Philip; je ne les retrouve pas davantage sur la carte française d'Andriveau Goujon. J'ai vainement cherché Nasserabad, Nedjefabad, Tiroun-Kervend, Dour, Cougha; en revanche, j'ai rencontré sur ces tracés récents la plupart des lieux où s'étaient arrêtés Pietro della Valle et Buckingham.

Parti d'Ispahan le 31 mai, Flandin s'éveilla le

lendemain matin à Nasserabad, grand village qui fait suite aux faubourgs de la seconde capitale de la Perse. Marchant à petite distance du Zendéroud, il en remonte la rive gauche, traverse une plaine semée de ruines et inculte, entre à Nedjefabad par une belle avenue qui lui rappelle le Tchar-Bagh d'Ispahan, et, après quatre heures de route, arrive à Tiroun-Kervend, grand village aussi, mais village dépeuplé. A partir de Tiroun-Kervend, la route va traverser des régions de plus en plus montagneuses, le sol deviendra de plus en plus stérile. Flandin s'engage dans un défilé; il lui faut monter pendant près de trois heures, cheminer entre des pentes dénuées de végétation, arides et brûlées par un soleil ardent. Il pénètre ainsi « dans un bassin resserré entre des montagnes », désert en miniature où ne se montrent d'autres êtres vivants que quelques gazelles. Les montures souffrent beaucoup de la soif, et la marche s'en ressent; on arrive enfin à Usnéh. Je constate avec satisfaction la mention d'Usnéh sur mes cartes.

D'Usnéh, la caravane marche pendant cinq heures « sans rencontrer un lieu propice à un temps d'arrêt » ; le pays est « désert et privé d'eau ». Une gorge en pente roide se présente : « Dans ce passage étroit où les rayons du soleil renvoyés d'un côté à l'autre concentrent une température accablante »,

les voyageurs éblouis et suffoqués gravissent la montagne à pas lents. La veille, un cheval est tombé frappé d'asphyxie; cette fois, c'est un lévrier qui succombe. Enfin apparaît Dour, « grand village situé dans une belle plaine ». Le 4 juin, on traverse « une contrée un peu moins triste », et l'on va camper à Cougha. Assis au pied d'une haute montagne derrière laquelle apparaît la chaîne des monts du Loristân encore couverts de neige, Cougha est « un grand bourg très-étendu, entouré de beaucoup de jardins, dans lesquels la végétation est entretenue par de nombreux courants d'eau ». Nous ne sommes plus qu'à une heure de marche de la petite ville de Gulpaïgan; jetons, avant d'y entrer, un coup d'œil en arrière.

Que pensez-vous de la route que Flandin vient de nous décrire? Vous paraît-il facile de faire la guerre en Perse? Il ne suffit pas de dire : « Nous en avons vu d'autres en Afrique. » L'Afrique a ses épreuves, mais on n'y est pas jeté à une telle distance de la mer, loin de ses magasins, loin de ses réserves, et je ne crois pas qu'on y soit condamné à d'aussi longues étapes. Quand je songe que c'est au cœur de l'été, en plein mois de juin, qu'Alexandre va passer de la Perside en Médie, je ne puis m'empêcher de prendre en pitié ses fantassins. « Ils auront voyagé de nuit », me répondra-t-on. Lever le camp la nuit, suivre des chemins inexplorés au

milieu d'une obscurité profonde, n'est pas chose aussi commode à l'essai qu'on serait tenté de le croire, quand on en voit la pratique recommandée dans les livres. Je ne sais pas si les chameaux sont plus dociles que les mulets; quant aux mulets, fût-ce même des mulets dressés, à plus forte raison si ce sont des mulets sauvages, j'affirme qu'il y a souvent nécessité de les charger à la clarté du jour. En somme, nous pouvons déjà conclure de ce qui nous a été raconté par Flandin, que la fin du printemps ou le commencement de l'été n'est pas précisément la saison qu'il convienne de choisir pour se mettre en campagne à travers les gorges de la Médie.

Pietro della Valle fit le trajet de Bagdad à Ispahan au mois de février. Il se plaint souvent d'avoir à cheminer « au milieu d'une campagne déserte » ; les eaux parfois sont si mauvaises que personne n'a voulu se fixer dans le pays. Buckingham me paraît avoir rencontré la saison la plus favorable; il voyage de la fin de septembre aux premiers jours d'octobre, évitant ainsi les chaleurs suffocantes de l'été, tout en devançant les pluies torrentielles de l'automne. Les Anglais se sont appliqués à étudier, au point de vue militaire tout autant au moins qu'au point de vue scientifique, le climat de la Perse orientale; c'est aux majors Saint-John, Lovett, Evan Smith, c'est surtout au major général sir Frédéric Goldsmid,

qu'il faut nous adresser, si nous voulons nous former une idée juste des alternatives de sécheresse et d'humidité auxquelles on doit s'attendre dans un pays qui n'avait jamais été observé d'aussi près, d'une façon aussi complète qu'il le fut, pendant les années 1870, 1871 et 1872, par la commission de délimitation anglo-persane.

« L'abondance des pluies, nous apprennent les observateurs éminents dont nous invoquons le témoignage, diffère sensiblement d'une partie à l'autre de la Perse, alors même que les conditions orographiques semblent les mêmes : l'est et le sud sont beaucoup plus secs que le nord et que l'ouest. Les portions les plus arrosées de la vallée du Tigre ne reçoivent pas la moitié des pluies qui tombent sur les côtes du sud et du sud-est de la mer Caspienne... Sur la majeure partie du plateau, on espère un peu de pluie en novembre pour les premières semailles; en décembre, il tombe généralement de la neige; il en tombe aussi en février. Puis viennent les pluies de mars et du commencement d'avril; après quoi, il n'y a plus que des orages passagers dans les montagnes jusqu'au retour de l'hiver. N'étaient les hautes chaînes qui emmagasinent l'humidité sous forme de neiges, les neuf dixièmes de la Perse ne seraient qu'un aride désert, comme l'est aujourd'hui la moitié de la Perse. Dans les conditions actuelles, la

culture, sur la majeure partie du territoire persan, n'est possible qu'à l'aide de l'irrigation artificielle, soit par des canaux, soit par ce système de puits que complètent des conduits souterrains, appelés *kanat* ou *karis*, conduits particuliers au plateau iranien... Sur tout le plateau intérieur, on ne trouverait pas, dans la saison sèche, un seul cours d'eau qui ne soit guéable. »

Les principales étapes de Pietro della Valle et de Buckingham se nomment : Tchulisijiah, Dehah, Rhamed-Abad. Pietro della Valle est trop concis dans sa narration pour que nous puissions compter sur lui pour nous servir de guide; Buckingham, au contraire, est un guide incomparable; toutes ses observations me semblent frappées au coin d'un esprit pratique. Je suis heureux de le trouver presque toujours d'accord avec l'adjudant général Ferrier, un soldat qui voyage en soldat plutôt qu'en touriste. Ferrier et Buckingham ont évalué à six kilomètres environ la longueur du farsang, mesure itinéraire généralement usitée en Perse; c'est sur cette évaluation que je base mes calculs, et puisque les Persans comptent soixante-deux farsangs d'Ispahan à Hamadan, je me crois autorisé à mettre entre ces deux villes une distance de trois cent soixante-douze kilomètres. Flandin nous a montré la Médie aux premiers jours de juin; Buckingham nous peindra

cette contrée telle qu'il l'a vue de la fin de septembre au commencement d'octobre. La terre desséchée n'a pas encore reverdi, les ruisseaux taris restent vides; la Perse de Flandin et celle de Buckingham vont, je le crains, se ressembler beaucoup. Les faubourgs ruinés d'Ispahan laissent, en toute saison, quand on les traverse, un sentiment indéfini de tristesse; les villages, en Perse, sont meilleurs à voir que les villes.

Des champs de blé donnant leur troisième récolte annuelle, des jardins arrosés par de nombreux canaux, des arbres en abondance, annoncent à Buckingham l'approche du petit village de Nourshirwan. C'est le premier endroit habité dont le voyageur anglais fasse mention; Nourshirwan est situé un peu à droite de la route royale qui a conduit Flandin d'Ispahan à Nedjef-Abad. Comme Pietro della Valle, c'est à Tchulisijiah que Buckingham s'arrête. « Route toujours aride, nous dit-il, large plaine à droite, bornée par une chaîne éloignée et uniforme de montagnes, succession de collines schisteuses sur la gauche; pas une maison, pas un bruit d'être vivant, pendant près de cinq heures. » De Tchulisijiah à Dehah, en passant par Usneh, l'aspect du pays reste le même : « Rien que des plaines pierreuses ou des collines de schiste bleu; horizon fermé par des montagnes dans toutes les directions,

sans un arbre ou un arbrisseau; pas une goutte d'eau sur la route, pas même la moindre mare; aux stations, l'eau des puits est saumâtre. »

Nous ne sommes pas cependant dans le *Guermsir*, dans les terres chaudes de la Perse; nous sommes sur ce plateau qui garde presque partout une altitude moyenne de quinze cents et de seize cents mètres. Ne devions-nous pas nous attendre à un plus riant paysage? Dehah est situé dans une étroite vallée, entre des rochers nus; de Dehah au petit fort de Rahmed-Abad, ou à la station plus fréquentée de Dour, la physionomie du pays ne change pas. On marche sur un terrain désert, semé de plaques schisteuses de roches brunes; on s'avance au milieu d'une solitude complète qu'encadrent au loin ces montagnes brûlées du soleil qui font songer au bord oriental de la mer Rouge, à la côte desséchée de l'Arabie. Les troupeaux de gazelles aperçus par Flandin fuient aussi devant Buckingham; les deux voyageurs nous communiquent, l'un au cœur de l'été, l'autre au début de l'automne, des impressions tout à fait identiques. Près de Dehah, il y avait encore de nombreux jardins; les derniers peupliers se sont montrés à Ali-Abad. Quelques bourgs chétifs, Kalou, Eshen, Dumbon, offriront à boire aux mules; ce n'est qu'à Rahmed-Abad que les hommes trouveront à étancher leur soif. Signalons bien haut ce

Rahmed-Abad aux capitaines qui voudront marcher sur les pas d'Alexandre! Le lieu est misérable, désolé, sans jardins, mais l'eau y est potable. On n'a pas tous les jours pareille rencontre en Perse.

Pietro della Valle décrit Rahmed-Abad comme « un château bâti sur le roc, escarpé de tous les côtés et de très-difficile accès ». Il prétend que ce château est désigné par les habitants du pays sous deux noms différents : « Les uns, dit-il, l'appellent Rahmed-Abad; les autres, Chimeiran. » Le lendemain, Pietro della Valle couche à Waneshoun, qu'il nomme, dans sa lettre à Mario Schipano, « Oniscion » ; l'étape suivante le conduit à Gulpaïgan. Ce sont là des indications trop sommaires pour que nous en puissions tirer le moindre parti; Pietro della Valle, en fait de géographie, est un peu de l'école des Anciens; il se borne aux grandes lignes et néglige même très-souvent des détails que Xénophon eût eu garde de passer sous silence. Buckingham heureusement est là, toujours prêt à combler les lacunes qui laisseraient quelque vide dans notre itinéraire. De Rahmed-Abad il nous conduit en trois heures de marche sur un terrain schisteux et stérile, au petit village de Khompeach, et de Khompeach, par un chemin comparativement facile, parcouru en deux heures et demie, à l'entrée de la vallée où nous devons trouver Waneshoun, avec

ses huit cents maisons entourées de jardins, — huit cents maisons, si, depuis 1825, on ne les a pas brûlées — Traversons maintenant la plaine toute semée de villages — Sefer-Abad, Dey Koutchek, Khallah-Daulah, Khallah-Min; — en moins de trois heures nous aurons rejoint Pietro della Valle et Flandin à Gulpaïgan.

Pietro della Valle traduit le nom de Gulpaïgan par « champ de roses » ; il se trompe : Gulpaïgan veut dire : « la ville des gens qui ont du mortier aux pieds » ; c'est un vénérable cheikh qui l'a dit à Buckingham. Gulpaïgan est une ville; on mérite bien ce nom, quand on renferme deux mille habitations et cinq ou six mille habitants. Dans cette ville, on trouve trois mosquées, cinq caravansérails et plusieurs rues couvertes qui servent de bazars.

Si nous portons nos regards en avant, nous pouvons maintenant prendre espoir, le plus gros de la route est fait; en moins de trente-six heures, nous ferons notre entrée dans Hamadan. Là, nous rencontrerons une seconde Perside, des pics sourcilleux et des vallées fécondes. Déjà la voix de Flandin ne fait plus entendre que par intervalles ses notes découragées; de Gulpaïgan à Lélian, il n'a pas un mot d'amertume. Le pays est très-riant, l'eau y coule à pleins bords, les prairies sont remplies de bestiaux et de juments, la campagne est bien cul-

Rahmed-Abad aux capitaines qui voudront marcher sur les pas d'Alexandre! Le lieu est misérable, désolé, sans jardins, mais l'eau y est potable. On n'a pas tous les jours pareille rencontre en Perse.

Pietro della Valle décrit Rahmed-Abad comme « un château bâti sur le roc, escarpé de tous les côtés et de très-difficile accès ». Il prétend que ce château est désigné par les habitants du pays sous deux noms différents : « Les uns, dit-il, l'appellent Rahmed-Abad; les autres, Chimeiran. » Le lendemain, Pietro della Valle couche à Waneshoun, qu'il nomme, dans sa lettre à Mario Schipano, « Oniscion » ; l'étape suivante le conduit à Gulpaïgan. Ce sont là des indications trop sommaires pour que nous en puissions tirer le moindre parti; Pietro della Valle, en fait de géographie, est un peu de l'école des Anciens; il se borne aux grandes lignes et néglige même très-souvent des détails que Xénophon eût eu garde de passer sous silence. Buckingham heureusement est là, toujours prêt à combler les lacunes qui laisseraient quelque vide dans notre itinéraire. De Rahmed-Abad il nous conduit en trois heures de marche sur un terrain schisteux et stérile, au petit village de Khompeach, et de Khompeach, par un chemin comparativement facile, parcouru en deux heures et demie, à l'entrée de la vallée où nous devons trouver Waneshoun, avec

ses huit cents maisons entourées de jardins, — huit cents maisons, si, depuis 1825, on ne les a pas brûlées — Traversons maintenant la plaine toute semée de villages — Sefer-Abad, Dey Koutchek, Khallah-Daulah, Khallah-Min; — en moins de trois heures nous aurons rejoint Pietro della Valle et Flandin à Gulpaïgan.

Pietro della Valle traduit le nom de Gulpaïgan par « champ de roses » ; il se trompe : Gulpaïgan veut dire : « la ville des gens qui ont du mortier aux pieds » ; c'est un vénérable cheikh qui l'a dit à Buckingham. Gulpaïgan est une ville; on mérite bien ce nom, quand on renferme deux mille habitations et cinq ou six mille habitants. Dans cette ville, on trouve trois mosquées, cinq caravansérails et plusieurs rues couvertes qui servent de bazars.

Si nous portons nos regards en avant, nous pouvons maintenant prendre espoir, le plus gros de la route est fait; en moins de trente-six heures, nous ferons notre entrée dans Hamadan. Là, nous rencontrerons une seconde Perside, des pics sourcilleux et des vallées fécondes. Déjà la voix de Flandin ne fait plus entendre que par intervalles ses notes découragées; de Gulpaïgan à Lélian, il n'a pas un mot d'amertume. Le pays est très-riant, l'eau y coule à pleins bords, les prairies sont remplies de bestiaux et de juments, la campagne est bien cul-

que j'aie jamais vus. Nous y avons trouvé beaucoup de glace dans les rues, et jusque dans les chambres, où nous faisions cependant un grand feu, toutes les liqueurs gelaient; l'encre même n'en était pas exempte. » Cette température rigoureuse n'empêche pas les jardins d'Hamadan d'être remplis d'arbres fruitiers et de vignes. On a beau se trouver par deux mille mètres environ d'altitude, quand on est de plus de cinq degrés au-dessous du parallèle de Naples, on a bien quelque droit de s'attendre à voir mûrir le raisin.

La plus grande largeur de la Médie, suivant Strabon, était de sept cent cinquante-quatre kilomètres. Polybe nous montre cette province « maîtresse des Portes Caspiennes et touchant aux montagnes des Tapyres, peu éloignées de la mer d'Hyrcanie ». Hérodote l'étend vers le nord jusqu'au fleuve Halys; il ajoute : « De la Colchide à la Médie, la distance est courte; entre les deux pays il ne se trouve qu'une nation — les Saspires; — en sortant de chez eux, on est chez les Mèdes. » Ce n'est pas cette vaste contrée qui en ce moment nous occupe; nous n'en avons encore étudié que l'arête centrale, la portion que Polybe nous décrit, « entrecoupée de larges vallées et de vallons étroits »; nous nous sommes tenus sur la lisière « des montagnes occupées par les Cosséens »; quand nous nous rap-

procherons de la Parthiène, nous pénétrerons réellement dans « la région sèche, pierreuse et stérile » que les géographes anciens avaient, bien à tort selon moi, englobée dans l'appellation générale de Médie. La Médie ne devrait pas dépasser les contreforts du mont Zagros. Le pays d'où sortaient les chevaux niséens, l'*hippobotum,* ne saurait être, en effet, confondu avec cette terre « dont la livrée est constamment brune et grise, où l'eau est rare, où plaines et montagnes apparaissent également déboisées ».

Livrée à elle-même, la monarchie persane n'opposerait probablement pas une bien longue résistance aux armées de la Russie; la campagne qui s'ouvrit au mois de juillet 1826 pour se terminer le 22 février 1828 par le traité de Tourkmantchaï, nous a donné la mesure des efforts qu'on pourrait attendre d'une puissance qui n'a suivi que de loin les progrès récemment accomplis par les nations européennes dans l'art de la guerre. Mais la possession de la Perse ouvrirait aux Russes le chemin de l'Inde, et l'on doit admettre que des projets sérieusement offensifs ne s'accentueraient pas sans provoquer une intervention énergique de la part de l'Angleterre; c'est dans cette éventualité que la position stratégique de la Médie, de cette province « qui occupe, suivant l'expression de Polybe, le centre de l'Asie », reprendrait sur-le-champ toute son im-

portance. La Perse envahie serait tout au moins soutenue par de larges subsides et par des envois d'armes; elle ne manquerait pas de chercher un dernier refuge pour son indépendance au sein de la longue intumescence qui, coupant obliquement l'Asie, s'en va, du Pont-Euxin, mourir, vers le sud-est, aux bords du golfe Persique. La principauté du mont Zagros tiendrait encore une belle place dans le monde, si l'on y comprenait le Pont et l'Arménie. Les grandes dominations auront toujours besoin d'États intermédiaires qui adoucissent entre leurs surfaces anguleuses les frottements; un empire assyrien ne connaîtrait pas un jour de sécurité s'il se trouvait en contact immédiat avec un empire scythe; il serait dans la situation de la France vis-à-vis de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Italie.

Ce fut au septième siècle avant notre ère, si ma mémoire en cette occasion est fidèle, qu'un courant d'invasion s'épancha des rives de la mer Caspienne et vint inonder le royaume de Juda, la Chaldée, la Mésopotamie. « Les montagnes tremblèrent, les collines se choquèrent de terreur », quand un peuple monté sur des chevaux rapides, sur des chevaux tout bardés de fer, s'abattit, comme un ouragan, au milieu des vergers de Dan et d'Éphraïm. La nature a donné aux régions du soleil trois remparts contre la débâcle des masses hyperboréennes : le Caucase,

le mont Zagros, l'Hindou-Koush; malheureusement, elle a laissé à ces masses toujours menaçantes un chemin qui n'a jamais été si largement ouvert qu'aujourd'hui. Les flottilles du Volga — je suppose des flottilles disposées à renouveler les prouesses des anciens Normands et aussi bien organisées que le fut la flottille de Boulogne — pourraient verser en six jours d'Astrakan à Enzeli un flot d'hommes qui couvrirait la Perse et ne tarderait pas à submerger l'Inde. Le chemin de fer dont la construction vient d'être concédée à la Russie, le chemin de Resht à Téhéran, ne nuirait probablement pas à cette invasion; je crois même qu'on peut dire qu'il y aiderait beaucoup [1]. La Babylonie, la Syrie et l'Élymaïde ne seraient préservées que par le mont Zagros. Le sort de l'empire ottoman n'intéresse que l'Europe; celui de l'antique monarchie des Achéménides et des Parthes décidera de l'avenir de l'Asie orientale. Voilà pourquoi les campagnes d'Alexandre méritent d'attirer notre attention, là même où les écrivains de l'antiquité ne leur ont consacré qu'une rapide étude. Ce sont des préoccupations toutes modernes qui m'ont donné, comme au grand captif de Sainte-Hélène, la tentation « de refaire ce morceau ».

[1] Cette concession, nous assure-t-on, vient d'être retirée à la compagnie qui l'avait obtenue, mais bien plutôt par suite d'un caprice princier que pour des raisons stratégiques.

CHAPITRE XIX.

ARRIVÉE D'ALEXANDRE A ECBATANE.

Dans les premiers jours du mois de juin de l'année 330 avant Jésus-Christ, Darius apprend que son redoutable ennemi « est tombé sur les Parétaques ». Une campagne d'été — nous le savons par les récits que nous a laissés Flandin — semble chose à peu près impossible en Médie; mais ce qui suspend aujourd'hui la marche des caravanes n'était pas capable d'arrêter, à l'époque de la grande conquête, une armée grecque. Les avis alarmants se succèdent : Alexandre a soumis la Parétacène; il y a installé un satrape, Oxathrès, fils d'Abulites, qui vient d'exercer pendant quelques mois, au nom du roi de Macédoine, le gouvernement de la Susiane; maintenant, il s'avance, avec toutes ses troupes rangées en bataille, vers la Médie.

Alexandre marche lentement, car il s'attend à rencontrer Darius en chemin. On lui a dit que les Scythes et les Cadusiens se sont réunis aux Perses,

que Darius veut tenter de nouveau la fortune des armes; ce n'est pas au moment où il est exposé à livrer un combat décisif, qu'un général prudent s'avisera jamais de doubler les étapes. Douze jours après avoir quitté la Parétacène, l'armée macédonienne, prête à se déployer, s'engage enfin dans les défilés qui précèdent Ispahan. Là, des avis entièrement contraires à ceux qui avaient jusqu'alors ralenti sa marche, viennent brusquement changer tous les plans d'Alexandre : Darius ne se dispose pas à combattre; il se prépare à fuir. « Il va passer, dit-on, chez les Parthes, se porter, si l'ennemi le poursuit, chez les Hyrcaniens; on lui prête même le projet de mettre entre les Macédoniens et lui le désert; il irait chercher un dernier refuge dans la Bactriane et dans la Sogdiane. » A cette annonce soudaine, inattendue, la phalange macédonienne ploie ses rangs, et l'armée tout entière se porte à marches forcées sur Ecbatane.

Les défections reçoivent de l'approche rapide d'Alexandre une impulsion nouvelle; les plus illustres transfuges accourent de toutes parts aux pieds du conquérant. Un fils de roi, Bisthanes, dont le père, Ochus, a régné sur les Perses, vient le premier se prosterner devant la victoire. Bisthanes rencontre Alexandre à trois journées d'Ecbatane; il lui annonce que Darius a évacué cette ville depuis cinq jours.

Le roi de Perse est parti avec neuf mille hommes, dont six mille fantassins; il a emporté de la Médie trente-huit millions de francs. Les portes d'Ecbatane sont ouvertes, la citadelle qui eût pu arrêter le vainqueur sous ses murs pendant de longs mois, est entre des mains dont on n'a rien à craindre; elle tombera comme sont tombées les citadelles de Babylone, de Suse, de Persépolis, livrées à l'étranger par une impression irréfléchie de terreur ou par une foi depuis longtemps chancelante.

Alexandre n'a jamais accordé au repos que le temps qu'il était impossible de lui dérober. Résolu à poursuivre Darius partout où le malheureux souverain se retirerait, il se hâta de franchir la distance qui le séparait encore d'Ecbatane. Cette ville était un des points stratégiques vers lesquels il était évident qu'on aurait à revenir sans cesse, ne fût-ce que pour contenir les populations toujours indomptées des montagnes; loin de la vouloir ruiner, Alexandre formait, dès cette époque, le dessein de « l'entourer de villes grecques, pour la protéger contre les Barbares ». S'il y eut quelque désordre dans Ecbatane, à l'entrée des troupes, ce fut — on doit en rester convaincu — contre l'aveu du roi. Darius n'avait enlevé que les lingots et l'argent monnayé — les dariques — qui s'étaient trouvés sous sa main; il avait laissé intactes les richesses

d'un palais que ses ancêtres, depuis deux ou trois siècles, ornaient et décoraient à l'envi. Les poutres de cèdre, les lambris de cyprès, les colonnades des portiques et des péristyles, les toits même, étincelaient sous les lames d'or et d'argent dont les successeurs de Déjocès les avaient recouverts; la cupidité du soldat se sentit éveillée par ce spectacle; des dégâts regrettables, dans le premier moment, furent commis; le palais n'en fut pas moins si bien préservé que, longtemps après Alexandre, c'était encore là que Séleucus Nicator et son fils Antiochus venaient chercher le moyen de solder leurs troupes. Polybe assure qu'Antiochus, à lui seul, tira vingt-deux millions de francs du placage magnifique auquel son père avait déjà fait de larges emprunts. Les métaux circulaient peu dans la monarchie persane, et les contributions annuelles des provinces s'entassaient sous toutes les formes au sein des quatre grandes capitales.

Alexandre ne voulait avoir qu'un trésor royal; provisoirement, il avait choisi Suse; maître d'Ecbatane, il jugea la situation de beaucoup préférable. Ecbatane était, par la vallée du Gyndès, en communication facile avec Babylone; par la vallée du Choaspe, avec Suse. Les deux routes avaient à peu près la même longueur — cinq cent cinquante kilomètres. La voie ferrée en compte cinq cent sept de

Paris à Lyon. Ce rapprochement peut donner une idée de la distance à franchir plutôt que des difficultés de terrain à vaincre. Cependant nous ne devons pas considérer Alexandre comme isolé et perdu au milieu de la Médie; la Grèce, plus d'une fois, avait envoyé jusqu'à Suse ses ambassadeurs, et je ne crois vraiment pas qu'Ecbatane fût tenue à Sparte et à Thèbes, du temps d'Antalcidas et de Pélopidas, pour moins accessible que Cyrène ou Memphis. Des ports de la Syrie au gué de Thapsaque et du gué de Thapsaque à Ecbatane, en passant par Ninive et Arbèles, la distance, il est vrai, devenait trois fois plus considérable qu'en partant de Babylone ou de Suse; cependant, nous pourrons trouver encore l'analogue de ce grand trajet sur notre territoire : à une soixantaine de kilomètres près, il n'y a pas plus de chemin à faire pour aller du golfe d'Alexandrette à la ville de Déjocès que pour se rendre de Calais à Nice. Ne nous étonnons donc pas de voir arriver de Cilicie dans le camp d'Alexandre, vers le mois de juillet de l'année 330 avant Jésus-Christ, un premier renfort. L'Athénien Platon amenait au roi cinq mille hommes de pied et mille chevaux. Pour qu'une troupe aussi peu nombreuse ait pu traverser impunément tant de provinces récemment conquises, il faut que la domination d'Alexandre y ait été acceptée avec un empressement

que l'autorité du roi de Macédoine ne rencontrait pas toujours en Grèce.

Prêt à porter ses armes dans l'Hyrcanie et dans la Parthiène, Alexandre appelle à lui Clitus, qu'il a laissé à Suse avec les compagnies qui avaient besoin de se refaire. Ce n'est pas à Ecbatane qu'il lui donne rendez-vous, c'est dans le pays des Parthes. Clitus se portera par la Sittacène — remarquez bien cet itinéraire — en Médie; à Ecbatane, il trouvera de nouveau des hommes fatigués; l'armée venue de Persépolis ne pouvait manquer d'avoir, elle aussi, ses traînards, ses malades et ses écloppés. Ceux qui seront, à l'arrivée de Clitus, assez bien remis pour être en état de faire campagne, Clitus les fondra dans ses rangs. Grossissant ainsi de tous les dépôts semés sur sa route le corps qu'il amène, il doit rejoindre Alexandre avec un renfort qui sera probablement, à cette époque, devenu d'un urgent besoin. Une armée en opération ressemble à un fleuve; il faut qu'elle soit constamment alimentée par sa source et par ses affluents; les fleuves tarissent et les armées se dissipent, quand le courant qui vient d'en haut s'arrête.

Que de soins compliqués dont la multiplicité nous échappe! Nous connaissons surtout Alexandre pour ses grands coups d'épée; l'empereur Napoléon, avec la sagacité qui ne l'abandonne jamais, pres-

sentait dans le conquérant un administrateur digne de lui faire envie ; s'il eût creusé davantage un sujet qu'il ne fit probablement qu'effleurer, il n'eût, j'en suis certain, conservé aucun doute à cet égard. L'art de la guerre, tel que l'ont pratiqué les grands capitaines, met en jeu toutes les facultés de l'esprit humain, et ce qu'il y a de plus admirable, il les met en jeu quand tout devrait tendre à les troubler. Le danger, les émotions imprévues ont le don d'altérer le sens de la vision, aussi bien que la rectitude du jugement, chez la plupart des hommes; les Alexandre et les Napoléon conservent, au milieu du feu de la bataille, l'esprit aussi dispos, la conception aussi nette que dans le recueillement du cabinet.

CHAPITRE XX.

D'ECBATANE A RHAGÈS.

C'était déjà beaucoup d'être venu de Persépolis à Ecbatane au mois de juin; aborder les plaines de la Parthiène et les montagnes de l'Hyrcanie sous les premières ardeurs du soleil de juillet semblerait impraticable à une armée moderne. On peut croire qu'Alexandre eût volontiers épargné cette épreuve à ses troupes; les nouvelles qu'il reçut ne lui en laissèrent pas la faculté. Darius fuyait, entraîné plutôt que suivi par son escorte; si l'on voulait l'atteindre, il n'y avait pas un instant à perdre. La cavalerie des hétaires, le corps des éclaireurs, les cavaliers étrangers dont Érygius avait le commandement, toute la phalange, à l'exception de six mille Macédoniens laissés à la garde du trésor d'Ecbatane, les archers et les Agriens reçoivent subitement l'ordre de se mettre en marche; Alexandre en personne se place à leur tête. L'armée s'ébranle et se porte à marches forcées vers Rhagès.

Cette ville, dont on retrouve encore d'importants vestiges, fut autrefois un des marchés les plus fréquentés de l'Asie; l'envahissement graduel des sables du désert contraignit, assure-t-on, ses habitants à l'abandonner. Les géographes la placent à trois cents kilomètres environ d'Hamadan, à huit ou dix seulement de Téhéran. J'aurais éprouvé une certaine satisfaction à savoir comment, au temps de Sennachérib, le père de Tobie avait fait le voyage de Ninive à Rhagès, en combien d'étapes et par quel chemin Gabélus s'était rendu, à son tour, de Rhagès sur les bords du Tigre, pour assister aux noces de la fille de Raguel; la Bible malheureusement garde un complet silence sur tous ces détails, que n'aurait peut-être pas négligés Homère. Si je n'avais pour exprimer ma pensée d'autre instrument que les caractères cunéiformes, j'imiterais très-probablement moi-même la concision du livre sacré; néanmoins je me crois en droit de conclure de l'indifférence évidente avec laquelle le chroniqueur hébreu a traité les péripéties de ce double voyage, qu'au septième siècle avant notre ère, quand Ézéchias payait au roi des Assyriens la rançon de Juda, le trajet de Ninive à Rhagès était considéré comme une chose aussi simple, comme une entreprise aussi naturelle qu'il y a deux cents ans un voyage de Paris à Lyon.

De nos jours, l'impression est loin d'être la même; un Européen, si robuste qu'il soit, ne viendra pas de Mossoul à Téhéran, ne se rendra pas d'Ispahan à Bagdad, sans se croire obligé de nous entretenir des fatigues de la route, des rigoureuses alternatives du climat. D'Ecbatane à Rhagès, cependant, les obstacles matériels ne comptent pas; on chemine presque toujours en plaine, on traverse une contrée généralement égayée par de riches cultures et semée de nombreux villages; la température seule, même au mois d'avril, est à craindre; elle engage déjà les caravanes à voyager la nuit. Qu'on juge, par cette précaution si prématurée, si gênante, des épreuves que tient en réserve le mois de juillet! On ne brave pas volontiers, en rase campagne, ces chaleurs tropicales, ce souffle desséchant du vent du sud qui font de la capitale moderne de la Perse, pendant au moins six mois de l'année, un lieu tout à fait inhabitable. Téhéran est une ville de huit ou neuf kilomètres de tour; elle a durant l'hiver une population évaluée à près de cent trente mille âmes; quand vient l'été, on n'y trouverait pas quarante mille habitants.

Neuf étapes et soixante-trois heures de marche conduisirent par Bibik-Abad, Zérèh, Nouvaran, Chémérin, Kochguek, Khan-Abad, Rabat-Kérim, Téhéran et Châh-Abdoul-Azim, notre compatriote

M. Ferrier, parti le 26 avril d'Hamadan en compagnie d'une nombreuse caravane, sur l'emplacement qu'occupa jadis « au pied de rochers âpres et sauvages, dont les crêtes hérissées se dressent comme des murailles », la ville qui servit de refuge au père de Tobie et de capitale à l'empire des Parthes. Les ruines de Rhagès sont répandues de tous côtés dans la plaine qui s'étend du village de Châh-Abdoul-Azim au village de Hissar-Émir; bien que réduites à de longs amas presque pulvérisés de décombres, elles n'en donnent pas moins l'idée d'une ville immense. On en aperçoit les premières traces au sortir de Châh-Abdoul-Azim, à huit kilomètres à peine de Téhéran.

Rhagès, quand elle eut reçu de la dynastie sassanide et des successeurs des premiers califes toute son extension, occupa, si l'on en peut croire les vestiges informes et mal définis de son enceinte, un espace de trente-six kilomètres environ de circuit. Ispahan, une des plus grandes villes de l'univers, peut bien nous donner encore une idée de ces agglomérations gigantesques, familières à l'antiquité; mais Téhéran, la nouvelle capitale de la monarchie persane, si on la transportait sur le terrain attribué par les archéologues à Rhagès, y tiendrait dans un coin et en couvrirait à peine le quart ou le cinquième. Des débris de Rhagès on a pu construire

successivement deux cités : Véramin et Téhéran. Véramin a fini par disparaître à son tour; Téhéran est allée s'asseoir dans une campagne sans eau, au pied d'un contre-fort désigné sous le nom de mont Chimran, et à trois lieues environ de la chaîne de l'Elbourz.

Si Téhéran est vouée par un choix presque inexplicable à la sécheresse, une source abondante sort au contraire de la base des rochers auxquels était adossée Rhagès. « Cette source forme un étang dont les eaux s'écoulent dans la plaine, et y sont divisées selon les besoins des irrigations. C'est comme une oasis dans ce désert brûlé. » Plus à l'ouest, à douze kilomètres à peu près de Rhagès, le Djadjè-Roud, qui descend des montagnes du Mazandéran, arrose et fertilise la plaine de Véramin; le Demavend, avec son pic couvert de neiges éternelles, domine tout ce paysage et lui impose un caractère particulier de grandeur. La ville de Téhéran n'est pas à plus de cent kilomètres de la mer, mais elle en est séparée par un épais massif de montagnes.

Parti précipitamment d'Ecbatane, Alexandre, quelque hâte qu'il eût de joindre Darius, ne put arriver que le onzième jour à Rhagès. « Les caravanes d'Hamadan, me dira-t-on peut-être, mettent aujourd'hui moins de temps pour s'y rendre. » Les caravanes

ne sont pas suivies d'une pesante infanterie. Des étapes de trente kilomètres accomplies par des fantassins, en plein mois de juillet, sous le soleil brûlant de la Perse, méritent bien, suivant moi, comme suivant Arrien, le nom de marche forcée. On dut laisser en route un grand nombre de soldats épuisés de fatigue; beaucoup de chevaux tombèrent sous leurs cavaliers; rien ne put décider Alexandre à suspendre une poursuite qui, dans sa pensée, devait terminer la guerre.

A Rhagès, cependant, nouvelle incertitude : Darius a franchi les Pyles Caspiennes; personne n'est en mesure d'indiquer de quel côté s'est dirigé le roi fugitif. S'est-il jeté dans les montagnes de l'Hyrcanie? A-t-il continué sa route vers la Bactriane? Alexandre s'arrête cinq jours à Rhagès; cette halte lui donnera le temps de recueillir sur la direction qu'il doit prendre quelques renseignements plus certains. Il est toujours difficile à la guerre de savoir où l'on doit aller chercher son ennemi; la difficulté se trouve augmentée encore quand cet ennemi a devant lui des solitudes immenses. Dans le désert, une armée n'a qu'à se disperser pour se dérober aux recherches; elle y disparaît comme un ruisseau qui se perdrait tout à coup dans les sables. Des transfuges toutefois se présentent bientôt au camp des Macédoniens : c'est d'abord Mélon, l'interprète

de Darius ; puis Orsillos et Mithracènes, Bagistanes, un des principaux habitants de Babylone, Antibelus enfin, un des fils de Mazée. Tous annoncent que Darius, trahi par Nabarzanes qui l'accompagnait dans sa fuite avec mille chevaux, est emmené prisonnier par Bessus, satrape de la Bactriane. Pour ce rapt sacrilége, Bessus s'est assuré la complicité de Barsaente, satrape de la Drangiane et de l'Arachosie. Plus de doute ! c'est à travers les déserts de la Parthiène qu'on entraîne le monarque vaincu.

CHAPITRE XXI.

MEURTRE DE DARIUS.

Comment la majesté royale put-elle perdre à ce point son prestige dans un pays sujet aux complots ténébreux et aux meurtres domestiques, mais qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais donné à des populations respectueuses et dociles le spectacle démoralisant d'une sédition militaire? En se précipitant, les événements avaient tout changé : ce n'était plus, hélas! de soldats perses que Darius marchait entouré, les immortels pourrissaient à cette heure dans les champs d'Issus et d'Arbèles; le commandement en chef appartenait encore nominalement à un Perse; es armes ne se rencontraient plus guère qu'aux mains des Bactriens. Artabaze, favori du roi, conservait un titre sans portée; Bessus, en réalité, demeurait le général et le maître. J'ai peine à me figurer dans Bessus, en dépit de l'autorité d'Arrien, un parent de Darius, un satrape semblable à Tissapherne ou à Pharnabaze; je ne puis m'empêcher

de voir dans le gouverneur de la Bactriane un de ces khans uzbecks que nous a si bien décrits, au seizième siècle, le grand voyageur anglais Jenkinson[1]. Ce barbare sans merci, sans foi, sans scrupule, commandait encore à plus de trente mille hommes. Imprégné des habitudes cruelles et des mœurs farouches de la nation au milieu de laquelle il vivait, Bessus tramait depuis longtemps sa trahison. Il avait réussi à y associer non-seulement un satrape à demi sauvage comme lui, mais, ce qui était bien autrement difficile et scandaleux, un vrai Perse, Nabarzanes, le rival d'Artabaze.

Un seul obstacle arrêtait encore les conspirateurs dans l'exécution de leur plan homicide : quel parti prendraient les mercenaires grecs? On ne pouvait exploiter avec eux, comme avec Nabarzanes, ces divisions de cour que la prospérité comprime, et qu'on voit éclater soudain, quand viennent les mauvais jours. Jetés au milieu d'un peuple étranger, n'attendant guère de pardon des compatriotes qu'ils avaient osé combattre, ces stipendiés, au nombre de quatre mille, ne connaissaient plus d'autre patrie que leur camp, d'autre devoir que l'engagement contracté envers le souverain qui les avait pris à sa

[1] Voir : *les Marins du quinzième et du seizième siècle*. E. Plon et Cie, éditeurs.



solde. Ils possédaient, avec toutes les vertus guerrières qui distinguaient alors les enfants de la Grèce, la fidélité inébranlable de cette légion suisse qu'on vit jusqu'au dernier moment prête à verser son sang, sans arrière-pensée, pour Louis XVI. Leur chef, Patron, justement inquiet de l'attitude arrogante de Bessus, avait plus d'une fois fait presser en secret l'infortuné Darius de se réfugier dans les rangs des seuls bataillons qui lui restassent invariablement dévoués. Consulté par le roi, Artabaze se montra favorable à ces ouvertures. La chose évidemment avait ses dangers; elle en écartait de plus grands. L'irrésolution d'un monarque à bon droit soupçonneux éventa les négociations; les Grecs se sentirent menacés, aussitôt qu'ils apprirent que leur projet était découvert. Ils ne songèrent plus alors qu'à leur propre sûreté, et se dirigèrent avec Artabaze vers la Parthiène.

Délivré de la présence de ces courageux mercenaires, Bessus n'avait plus aucun ménagement à garder : sacré pour les Perses, le sang de Cyrus imposait peu à ces bandes nomades des Bactriens, des Dranges, des Arachotes, qui n'assistèrent jamais que de très-loin aux pompes solennelles de la cour. Bessus trouve en eux des satellites tout prêts à seconder son usurpation. Il se saisit à l'instant de la personne de Darius, le fait jeter sur un des cha-

riots du convoi et précipite sa course vers le fond du désert.

Alexandre averti s'était remis en marche; de Rhagès, il se porte dans une seule journée aux pyles Caspiennes. Si les pyles Caspiennes, ainsi que le suppose et qu'à mon avis le démontre M. Ferrier, sont bien le défilé désigné aujourd'hui sous le nom de Passe de Serdari, l'étape fut à peu près de quarante-huit kilomètres. « A l'issue de ce défilé, on entre dans la fertile plaine de Khar; on rencontre ensuite un désert qui se prolonge, sur une longueur de soixante-douze kilomètres, jusqu'à Lasguird. » Avant de songer à traverser cette région désolée, il faut rassembler des provisions; la plaine de Khar est heureusement en mesure de les fournir. Alexandre, dès qu'il a franchi les pyles Caspiennes, envoie Cœnus, avec quelques chevaux et quelques fantassins, battre la campagne. Pendant ce temps, les renseignements affluent; on n'a que la peine d'en démêler le fil et de les contrôler rapidement l'un par l'autre. « Bessus n'est plus qu'à trente-six ou trente-sept kilomètres; son armée marche débandée et sans ordre; Darius, bien que prisonnier, vit encore; si l'on veut le sauver, il n'y a pas un moment à perdre. » Alexandre n'attendra pas le retour de Cœnus. Il prend avec lui ses hétaires, des chevaux légers et l'élite de son infanterie; le reste

de l'armée, conduit par Cratère, reçoit l'ordre de suivre à petites journées. La troupe d'Alexandre n'emporte que ses armes et deux jours de vivres; elle marche toute la nuit et fait halte le lendemain vers midi; dès le soir même, elle reprend sa course.

Seuls peut-être entre toutes les nations militaires de l'Europe, nous avons le droit de trouver ces prodiges d'activité vraisemblables; nos soldats d'Afrique nous y ont habitués. Pouvions-nous cependant nous attendre à rencontrer encore à l'avant-garde ce jeune roi qui déjà soutient sur ses épaules près de la moitié du monde? Le lendemain de sa première étape, Alexandre arrive, vers le milieu du jour, près d'un village où les fuyards ont campé la veille. Là de nouveaux transfuges lui apprennent que Bessus se sait poursuivi, qu'il se propose de mettre par une marche de nuit un plus grand intervalle entre son armée et la cavalerie macédonienne. Le roi de Macédoine, par bonheur, a maintenant pour alliés tout ce qui s'intéresse au sort du roi des Perses. Les guides s'offrent en foule : on peut couper la route à Bessus; il existe un chemin plus court que la route directe; seulement, sur ce chemin, on ne trouvera pas d'eau. Qu'importe? L'essentiel est d'arriver vite. L'infanterie, la chose est certaine, va retarder la marche. L'infanterie? Qu'elle reste en arrière! Ne fut-ce pas

aussi votre avis, brave colonel Morris, le jour où il fallut poursuivre sans répit Abd-el-Kader?

Que de souvenirs fait revivre, à chaque instant, sous mes pas, cette histoire d'Alexandre! Dans la foule des héros qu'elle évoque, mon regard attendri croit sans cesse distinguer les traits à peine altérés des plus chers amis de ma jeunesse. Oui! que l'infanterie reste en arrière! Pour atteindre et vaincre Bessus, les hétaires et cinq cents fantassins montés suffiront. Accompagné de cette troupe choisie, Alexandre part vers le soir; le jour paraît avant que la distance soit franchie, et cependant la vaillante colonne ne s'est pas accordé un instant de repos. On était au cœur de l'été, par trente-six degrés environ de latitude; un soleil de plomb pesait sur la plaine; la colonne harassée marche toujours. Vers midi, les tortures de la soif deviennent intolérables; l'eau portée à dos de mulet dans des outres n'a pas été suffisamment ménagée; il en reste à peine quelques gouttes. Des soldats versent le précieux liquide dans un casque et l'offrent au roi. Au moment de porter le casque à ses lèvres, Alexandre s'arrête. « Non, dit-il, je ne boirai pas. Puis-je m'exposer, en étanchant ma soif, à redoubler les tourments de tout ce monde qui m'entoure? » Où n'irait-on pas avec un tel roi? La soif, la fatigue, tout est à l'instant oublié. Les cavaliers excitent leurs chevaux de la voix et

des jambes; les montures tout à l'heure épuisées semblent elles-mêmes avoir retrouvé leur ardeur. Cette troupe admirable venait pourtant de faire soixante-quatorze kilomètres d'une seule traite. Bientôt on croit entendre le frémissement lointain d'une armée en marche; un nuage de poussière en signale la présence et en dérobe la vue.

Bessus et ses complices pressaient en ce moment Darius de monter à cheval, car le chariot qui portait le roi prisonnier, par son allure pesante retardait la fuite. Darius résiste, proteste, prend les dieux vengeurs à témoin : ce sont des libérateurs, ce ne sont pas des ennemis qui le poursuivent! En fallait-il plus pour irriter et provoquer au crime des rebelles? La colère les enflamme; ils dardent sur le malheureux souverain leurs javelots. Les traits pleuvent sur le char, blessent les chevaux, tuent les deux esclaves qui les conduisaient et vont frapper le monarque lui-même sur son siége. Darius s'affaisse, atteint d'un coup mortel. Épouvantés de leur attentat, les meurtriers se dispersent et s'enfuient; Nabarzanes prend la route de l'Hyrcanie; Bessus, avec cinq cents chevaux, se dirige vers Bactres. Alexandre pendant ce temps accourait : sans s'inquiéter du nombre d'ennemis qu'il peut avoir à combattre, il s'était lancé en avant de toute la vitesse de son cheval. Il n'y eut, dit-on, que soixante cavaliers

qui arrivèrent, en même temps que lui, au camp de Darius.

Le spectacle du plus affreux désordre les y attendait : une foule de chariots, chargés de femmes et d'enfants, abandonnés par leurs conducteurs, erraient au hasard dans la plaine; des bandes de fuyards se montraient dispersées de tous côtés. Quelques groupes plus hardis essayaient encore de se défendre, les autres jetaient leurs armes, se prosternaient aux pieds du vainqueur et demandaient merci. Où était Darius? Comment le découvrir au milieu de cette confusion? Les prisonniers qu'on interrogeait ne savaient répondre que par des gémissements et des larmes. Allez contempler au musée de Versailles le tableau de la prise de la Smalah, vous vous ferez une idée de la scène de désolation qui s'offrit aux regards des Macédoniens. Les cavaliers « passent par-dessus beaucoup d'or et d'argent éparpillé à terre » ; sans perdre de temps à ramasser ce butin que leur ardeur dédaigne, ils vont droit aux chariots épars. Darius n'est pas là; les chevaux blessés ont traîné le char qui le porte à l'entrée d'une vallée dans laquelle ils ont fini par s'abattre.

Ce n'est pas seulement le roi des Perses que cherchent les Macédoniens; il leur faut de l'eau, un ruisseau, une source, pour étancher la soif qui

les dévore. Quelques cavaliers songent à visiter le pli de terrain vers lequel une apparence de verdure les attire. Un char abandonné, des chevaux percés de traits et se débattant dans les convulsions suprêmes, tels sont les premiers objets qu'ils rencontrent. L'un d'eux, Polystrate, s'approche, soulève les rideaux de cuir qui entourent le char et, sur les planches grossières, aperçoit étendu un mourant. Polystrate se trouve en présence de Darius; le mourant est vêtu de la pourpre royale. Ce monarque, le plus beau des Perses, n'est pas tombé dans la mêlée; il n'a pas, comme Cyrus, été frappé sur son char de guerre; il gît au fond d'un sordide arabas, sans qu'un seul serviteur veille à ses côtés. Quel destin pour un si grand roi! Darius pouvait tout prévoir, le jour où il ceignit le diadème d'azur : la trahison, la déchéance, la mort, tout, excepté l'invasion audacieuse qui a dissipé en deux années ses armées, et qui, après l'avoir chassé de sa dernière capitale, après l'avoir poursuivi jusqu'aux confins du grand désert des Parthes, arrive malheureusement trop tard pour le sauver. Darius Codoman respire encore : « De l'eau! » demande-t-il d'une voix à demi éteinte. De l'eau! c'est toujours le vœu que murmure le souffle haletant des blessés. Polystrate se hâte de courir à la source, car, ainsi que les Macédoniens l'ont prévu, l'eau jaillit claire et fraîche du flanc

du vallon. Le cavalier revient, portant dans son casque l'eau qu'il a puisée. Darius plonge avidement ses lèvres dans le vase, remercie d'un regard reconnaissant Polystrate et rend le dernier soupir.

Les soldats s'étaient empressés d'aller prévenir Alexandre; quand Alexandre arriva, Darius n'était déjà plus. La douleur du conquérant, dit-on, fut réelle. Devant un pareil exemple de l'instabilité des choses humaines, quel cœur généreux eût pu demeurer sans émotion? Le destin cependant n'avait fait que consommer son œuvre : que fût-il advenu, si la fortune, par un nouveau caprice, eût laissé sa lugubre tâche incomplète et inachevée? Se figure-t-on Darius tombant vivant au pouvoir de son jeune vainqueur? Toute la magnanimité d'Alexandre n'eût pu lui suggérer un parti qui fût digne de lui et du captif que le sort des armes jetait à ses pieds. Partager l'empire était hors de question. On ne pouvait pourtant pas songer à faire de Darius ce qu'on avait fait de Mazée, d'Oxathrès, de Mazacès, d'Ammynape : un satrape. Pour les rois déchus, le moyen âge aura un jour le cloître; notre époque même, malgré son scepticisme qui n'est qu'à la surface, ne laissera pas sans refuge leur majesté tombée et leur âme meurtrie; l'antiquité n'avait pas réservé d'asile à ces grands malheurs. L'héritier du trône de Cyrus eut le sort qui convenait à son infortune; il devait

succomber avec le vaste empire « qui s'étendait des pays que la chaleur rend inhabitables aux terres glacées du côté de l'Ourse ». *Corpus humo patiare tegi!* Permets qu'un peu de terre recouvre mon corps! Voilà tout ce que le successeur des plus puissants monarques qu'ait connus l'univers se crut, à sa dernière heure, en droit de demander et d'attendre.

Ces rapprochements n'humilient pas mon être; je croirais, au contraire, qu'ils le relèvent. J'aime la grandeur humaine dans son éclat; je la trouve encore imposante dans ses adversités. Quoi! cette chute qui fait trembler le monde n'est que la chute d'un homme! Un homme peut s'abattre avec tant de fracas! Il est donc quelque chose de plus qu'un atome. C'est quand l'arbre est à terre qu'on mesure le mieux à quelle hauteur s'élevait sa cime. Darius meurt : combien de millions d'êtres se trouvent à l'instant livrés aux feux du jour! En même temps que Darius, supprimez par la pensée Alexandre et voyez ce que les Perses atterrés, ce que les Macédoniens emportés par leur brutale ivresse vont faire de l'univers! Ce ne serait pourtant encore qu'un homme de moins : mais quel homme! L'idée de la grandeur humaine, croyez-moi, n'est pas inutile. Notre génération est peut-être trop portée à exagérer sur ce point l'humilité chrétienne; il m'a paru bon

de lui montrer quelque chose d'humain qui ait été vraiment grand. Fallait-il donc pour cela remonter aussi haut le cours des siècles? Alexandre est-il le seul roi qui ait honoré le trône? J'avais besoin d'un nom qui ne fût pas un drapeau; Alexandre seul appartient à l'humanité tout entière. Voilà pourquoi mon admiration entre tous l'a choisi.

Je me suis souvent demandé comment les sociétés avaient pu se fonder, quelle force, au début des temps, était intervenue pour rassembler sous une loi commune les familles dispersées qui luttaient si péniblement pour la vie; à tort ou à raison, c'est au sentiment de l'admiration que j'ai cru pouvoir attribuer cette magique puissance. Si les hommes n'avaient jamais rien admiré, si aux âges lointains de l'histoire ils avaient déjà su se défendre des illusions dont veut nous préserver une analyse sévère, il est probable qu'à cette heure nous habiterions encore des cavernes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

APPENDICE.

La chronologie est la partie la plus défectueuse des annales de l'antiquité : je n'y attache pas pour ma part une importance exagérée, car c'est surtout le jeu des passions humaines qui m'occupe. J'ai pensé néanmoins qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à déterminer certaines dates, quand ces dates étaient de nature à éclairer d'un nouveau jour les difficultés d'une entrée en campagne. Un de mes jeunes amis, M. le lieutenant de vaisseau Baills, au savoir duquel j'ai eu plus d'une fois recours, a bien voulu calculer pour moi l'époque probable où eut lieu l'expédition d'Alexandre contre les Mardes de la Perse orientale. (2e volume des *Campagnes d'Alexandre. — L'Asie sans maître,* chap. XIII, page 142.)

Quinte-Curce nous apprend qu'Alexandre quitta Persépolis « sous la constellation même des Pléiades », — *interiorem Persidis regionem, sub ipsum vergiliarum sidus, petiit.* — Vaugelas traduit : « Il entra dans le fond de la Perse lorsque la constellation des Pléiades marque le commencement de l'hiver. » MM. Auguste et Alphonse Trognon adoptent une autre version : « Alexandre, écrivent-ils, pénétra dans l'intérieur de la Perse à l'époque où se lèvent les Pléiades. » Droysen remarque que « les Pléiades se couchent le matin en novembre, le soir au commencement d'avril »,

qu'elles se lèvent « le matin en mai, le soir en septembre ». — « Le seul moment, dit-il, qui pourrait convenir à l'expédition mentionnée par Quinte-Curce serait le coucher du soir en avril; mais alors l'année serait, ce semble, trop avancée, car on serait au commencement du printemps. » M. Baills pense que la position des Pléiades, à laquelle fait allusion le texte de Quinte-Curce, établit plus rigoureusement qu'on ne serait au premier abord tenté de le croire la date du départ d'Alexandre pour l'intérieur de la Perside. Je reproduis ici son raisonnement, qui me semble très-plausible et qui a de plus le grand avantage d'éclaircir cette expression si souvent employée par les historiens grecs et latins : « Lever ou coucher des Pléiades. »

« En l'année 330 avant notre ère, m'écrit M. Baills, le lever et le coucher apparents des Pléiades avaient lieu, pour la latitude de 29° nord, qui est à peu près la latitude de Persépolis, vers le 1er mai et le 1er novembre. Ces dates ne diffèrent pas sensiblement de celles qui se rapportent à la Grèce.

« Pour les habitants de Persépolis au temps d'Alexandre, le 1er mai, quelques instants avant le lever du soleil, les Pléiades se montrent à l'horizon du côté de l'orient, et disparaissent aussitôt dans les feux du soleil levant. C'est le *lever* des Pléiades. Elles précèdent le soleil et se couchent un peu avant lui : on ne peut donc les voir qu'à l'aube.

« Pendant les mois de mai, juin, juillet, la constellation gagne de plus en plus sur le soleil, à raison d'une heure d'avance par quinze jours. Quand le soleil se lève, on a déjà assisté, depuis une ou plusieurs heures, au lever et à la montée des Pléiades.

« Le 1er août, l'avance a atteint six heures : la constellation se lève à onze heures et demie du soir, et on peut la suivre

dans le ciel jusqu'à cinq heures et demie du matin. Elle est alors droit au méridien. A ce moment, le soleil paraît. La deuxième moitié de la course des Pléiades au-dessus de l'horizon n'est pas visible.

« Pendant les mois de septembre et d'octobre, l'avance continue toujours ; l'étoile se montre avant minuit et ne s'éteint au jour que déjà parvenue à la moitié de sa course descendante.

« Le 1er novembre, l'avance est de douze heures : les Pléiades se lèvent quand le soleil se couche. Elles restent toute la nuit au ciel et ont le temps d'achever leur course totale avant l'apparition du soleil, apparition qui coïncide avec le coucher des Pléiades.

« Pendant cette première période, — du 1er mai au 1er novembre, — nous avons assisté chaque nuit (à des heures variables) au *lever* de la constellation, jamais à son *coucher*. C'est pour cela que cette période s'appelle le *lever* des Pléiades.

« Le contraire va maintenant se passer :

« Pendant les mois de novembre, de décembre et une partie de janvier, l'avance continuant toujours, l'étoile se lève de plus en plus tôt *dans l'après-midi :* on ne peut donc la voir. Mais, après le coucher du soleil, les Pléiades, qui ne sont levées que depuis trois ou quatre heures, apparaissent au ciel du côté de l'orient, à une certaine hauteur. Puis, tandis que la nuit se fait, elles achèvent leur trajet, et on les voit se *coucher* bien avant que le soleil se lève.

« Le 15 janvier, l'avance est de dix-huit heures : la constellation se lève vers midi, et, pendant que le soleil descend du méridien vers l'horizon d'occident, les Pléiades montent, invisibles, de l'horizon d'orient au méridien. De sorte que, sitôt le soleil couché, elles se montrent brusquement au point le plus haut de leur course.

« Un soir, les soldats d'Alexandre, en regardant le ciel, selon leur habitude, pour y suivre leurs points de repère, aperçoivent, juste à la tombée de la nuit, leur constellation favorite au point le plus haut de sa course, presque droit au-dessus de leurs têtes. Lorsqu'ils voudront tirer parti de cette circonstance exceptionnelle en vue de la supputation du temps, ils n'auront qu'à dire, — comme ils l'ont fait : « Nous étions sous les Pléiades, — *sub ipsum vergiliarum sidus.* » — Cette position des astres répondait au 15 janvier. Ce soir-là et quelques jours avant et après, les Pléiades se trouvaient, au crépuscule, droit dans le méridien et très-haut dans le ciel, puisqu'elles passaient à quatorze degrés seulement du zénith.

« J'attribue, en faveur de cette interprétation, une importance particulière au mot *ipsum.* Ce mot est employé dans le même sens, en français, pour affirmer d'une façon plus énergique l'impression de verticalité : « *Sous les Pléiades mêmes.* » Les Grecs n'avaient pas vu, dans leur patrie, cette constellation s'élever à une telle hauteur.

« Pendant les mois de février, mars, avril, l'étoile, gagnant toujours, se lève de plus en plus tôt avant midi. Quand le soleil se couche, elle a, par conséquent, déjà franchi le méridien depuis une ou plusieurs heures : sa position n'a, dès lors, plus rien de remarquable, et on ne cesse pas de la voir jusqu'à son coucher.

« Vers le 15 avril, la constellation a presque *rattrapé* le soleil; elle se couche à peu près en même temps que lui : on ne la voit plus ni se lever ni se coucher. Cette disparition complète ne dure qu'une quinzaine de jours; ce qui nous ramène au 1er mai. Alors les Pléiades, ayant de nouveau dépassé le soleil, recommencent à se lever un peu avant lui et, par suite, à être visibles le matin à l'aube, pendant

quelques instants. Nous voici revenus à notre point de départ.

« Pendant la deuxième période, — de novembre à mai, — on a pu voir toutes les nuits, à des heures différentes, le *coucher* des Pléiades et jamais le *lever*. C'est pour cette raison que la deuxième période prend le nom de *coucher des Pléiades*. Cette appellation, comme la précédente, peut viser, suivant le cas, soit le jour initial, soit la durée entière de la période.

« Vous remarquerez que la situation au 1er août est analogue à celle du 15 janvier. Rien de particulier ne marque le lever de la constellation : on la voit monter dans le ciel et disparaître dans la lumière du jour, au point le plus haut de sa course. Le 15 janvier, c'est le contraire qui arrive : on n'a pas vu la constellation se lever, mais, dès la tombée de la nuit, on l'aperçoit subitement à ce même point culminant. Le texte latin pourrait donc, à la rigueur, s'appliquer indifféremment à l'une ou à l'autre de ces positions. La deuxième, — celle du 15 janvier, — paraît toutefois de nature à provoquer une impression plus vive, car, à ce moment, tout le monde cherche les Pléiades qu'on ne voit pas encore, tandis que dans l'autre cas, — celui du 1er août, — on les a déjà reconnues depuis leur lever. D'ailleurs, entre ces deux dates, qui pourraient seules donner lieu à quelque ambiguïté, les renseignements climatériques permettront sans doute aux historiens d'opter sans hésitation, puisque la première tombe en plein été et la deuxième au cœur de l'hiver. »